



European masters
in conference
interpreting



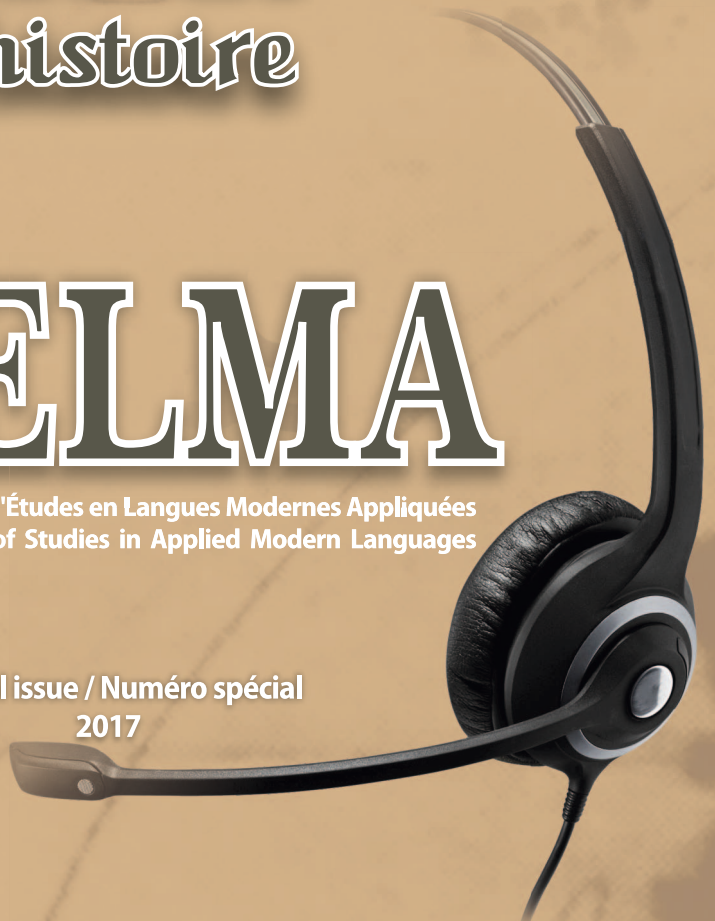
Interpreting through history

L'interprétation à travers l'histoire

RIELMA

Revue Internationale d'Études en Langues Modernes Appliquées
International Review of Studies in Applied Modern Languages

Special issue / Numéro spécial
2017



REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES
EN
LANGUES MODERNES APPLIQUÉES

INTERNATIONAL REVIEW OF STUDIES
IN
APPLIED MODERN LANGUAGES

Special issue
Numéro spécial
2017

Interpreting through history
L'interprétation à travers l'histoire

RIELMA, special issue / numéro spécial 2017

A publication of the Department of Applied Modern Languages and the Centre for Language Industries
Publication du Département de Langues Modernes Appliquées et du Centre pour les Industries de la Langue
Publication supported by DG SCIC - European Commission / Publication soutenue par DG SCIC - Commission Européenne
(Grant Agreement EC 06 - 2016/2017)

Scientific Board / Comité scientifique

Rodica BACONSKY	Universitatea Babeş-Bolyai
Peter BARTA	Eötvös Loránd Tudományegyetem
Iulia BOBĂILĂ	Universitatea Babeş-Bolyai
Ivana ČENKOVA	Universita Karlova
Ebru DIRIKER	Boğaziçi Üniversitesi
Kate FERGUSON	Boğaziçi Üniversitesi
Peter GROENINCK	Universiteit Antwerpen
Judit HIDASI	Budapesti Gazdasági Egyetem
Aleksandra KALATA-ZAWŁOCKA	Uniwersytet Warszawski
Amalija MAČEK	Univerza v Ljubljani
Alicja OKONIEWSKA	ISIT
Sophie POINTURIER	ESIT
Alessandra RICCARDI	Università degli studi di Trieste
Dolores RODRIGUEZ MELCHOR	Universidad Pontificia Comillas
Márta SERESI	Eötvös Loránd Tudományegyetem
Małgorzata TRYUK	Uniwersytet Warszawski
Nóra UNGÁR	Eötvös Loránd Tudományegyetem

Director / Directeur

Mihaela TOADER Universitatea Babeş-Bolyai

Editors / Éditeurs

Ildikó HORVÁTH, Małgorzata TRYUK, Alina PELEA

Proofreaders / Relecteurs

Kate FERGUSON (Boğaziçi Üniversitesi), Judith HAMBURG (Eötvös Loránd Tudományegyetem), Vincent HENRY (Universitatea Babeş-Bolyai), Ludwig RAVAILLE (Eötvös Loránd Tudományegyetem), Dolores RODRIGUEZ MELCHOR (Universidad Pontificia Comillas), Elena ZUBIAURRE (Universidad Pontificia Comillas)

ISSN 1844-5586
ISSN-L 1844-5586

Tiparul executat la:

S.C. ROPRINT S.R.L.

400188 Cluj-Napoca • Str. Cernavodă nr. 5-9
Tel./Fax: 0264-590651 • roprint@roprint.ro

Table of contents / Tables des matières

Éditorial / 5

Editorial / 7

HISTORIES / HISTOIRES

András Fáber, *Éléments pour une histoire de l'interprétation en Hongrie* / 11

Małgorzata Tryuk, *The Early Days of Conference Interpreting in Poland* / 27

Izabella Nyári, *Dolmetscherausbildung im Sozialismus am Beispiel zweier Systeme und ihrer Ausbildungsstätten* / 39

Deborah Giustini, *Conversing with Pioneer Interpreters: The Past and Present of Interpreting Training in Japan* / 50

Lale Arslan Özcan, *The Birth and Development of Conference Interpreting in Turkey* / 61

Elvin Abbasbeyli, *Histoire de l'interprétation : des drogmans ottomans aux interprètes de conférence turcs* / 77

Renata Georgescu, Călin Felezeu, *Débuts de l'interprétation en Transylvanie* / 88

INTERPRETATIONS / INTERPRÉTATIONS

Irene Villalba Güemes, Susana Álvarez Álvarez, Margarita Caballero Domínguez, *El desarrollo de la interpretación en el siglo XX: el intérprete de guerra en el mundo actual* / 99

Carolyn Ball, *The History of American Sign Language Interpreting* / 115

Robert M. Ingram, *The Great Paradigm Shift in Sign Language Interpreting: A Memoir* / 125

THE INTERPRETER / DE L'INTERPRÈTE

María Dolores Rodríguez Melchor, *El intérprete en su atalaya: Observando la historia reciente de España en la obra Corazón tan blanco de Javier Marías* / 135

Tímea Ferencz, *A Life of Languages: The Contributions of Kató Lomb to Second Language Acquisition* / 144

Iulia Bobăilă, Alina Pelea, *La visibilité de l'interprète, une question de circonstances* / 159

AIIC – SNAPSHOTS OF A HISTORY OF THE PROFESSION / AIIC – ÉLÉMENTS D’HISTOIRE DE LA PROFESSION

Marie-France Skuncke, *Création de l’AIIC* / 177

Irène Testot-Ferry, *La période parisienne* / 180

Marie-France Skuncke, *Jusqu’à l’Assemblée de Bruxelles : 1970-1992* / 188

BOOK REVIEWS / COMPTES RENDUS

Kayoko Takeda and Jesús Baigorri-Jalón (eds), *New Insights in the History of Interpreting*, Amsterdam: John Benjamins, 2016 (Şeyda Eraslan) / 195

Michaela Wolf (ed.), *Interpreting in Nazi concentration camps*, London/New York: Bloomsbury Academic, 2016 (Éva Pataky & Kristóf Móricz) / 198

Małgorzata Tryuk, *On Ethics and Interpreters*, Frankfurt am Main: Peter Lang, 2015 (Alina Pelea) / 202

AIIC Groupe Histoire, *Naissance d’une profession. Les soixante premières années de l’Association Internationale des Interprètes de Conférence*, AIIC, Genève, 2013 (Maria Iaroslavschi) / 206

Carolyn Ball, *Legacies and Legends: History of Interpreter Education from 1800 to the 21st Century*, Edmonton: Interpreting Consolidated, 2013 (Simona Damian) / 209

Linguistica Antverpiensia New Series – Themes in Translation Studies, no. 15, ‘Interpreting in conflict situations and in conflict zones throughout history’, edited by Lucía Ruiz Rosendo and Clementina Persaud, 2016 (Veronica Manole) / 211

Interpreter’s Newsletter, no. 21 *Interpreting and interpreters throughout history*, edited by Caterina Falbo and Alessandra Riccardi, 2016 (Mihaela Tălpaş) / 218

Éditorial

Pourquoi s'interroger sur le passé tant que le présent n'en finit plus de nous poser des problèmes et que préparer l'avenir plus ou moins proche nous sollicite au plus haut point ? C'est là une question à se poser avant même d'entamer un projet comme le nôtre, dont la réponse se trouve, nous l'espérons, à travers ce numéro spécial de RIELMA.

Nous nous sommes attelées à cette tâche avec la conviction que ce regard tourné vers ce qui fut permettra de mieux répondre aux défis actuels et d'aborder le futur d'une façon plus avisée. C'est que la « nouveauté » est toute relative, qu'apprendre des erreurs n'est pas qu'un cliché et qu'aller à la bonne école est la meilleure approche du métier.

Plusieurs collègues ont partagé cette conviction, donc, voilà, le volume est là, prêt à révéler des facettes méconnues du rôle de l'interprète à des époques et des endroits divers.

La section « Histoires » réunit des contributions dont la variété géographique et temporelle ne saurait occulter le dénominateur commun : l'histoire de l'interprétation est intimement liée à celle qui fait marcher le monde.

L'interprétation de conférence est, sans doute, au cœur des préoccupations de l'EMCI, qui parraine cette publication, mais il en existe d'autres, auxquelles notre champ de prédilection doit beaucoup et avec lesquelles il y a complémentarité. En professionnels désirant par-dessus tout faire oublier les différences entre personnes et les désavantages qu'entraîne l'absence d'une langue commune, nous nous réjouissons que le volume accueille des contributions portant des « Interprétations » : en zones de conflit, aussi bien qu'en gestuelle.

Les visages « De l'interprète » sont variés et plus ou moins visibles. C'est à nous, la communauté académique, de les faire connaître au bénéfice de la profession.

Une belle voix dans ce dialogue est celle de l'AIC, acteur essentiel dans l'évolution de l'interprétation de conférence. À travers les trois textes que l'Association nous a gracieusement permis de reprendre de son volume intitulé justement Naissance d'une profession, nous (ré)apprenons que des individus dédiés, persévérants et visionnaires peuvent mettre en place des mécanismes qui dépassent en envergure les espoirs de départ les plus audacieux. Nous remercions l'AIC de nous le rappeler par des témoignages aussi sensibles et appropriés.

Notre numéro se clôt sur un aperçu de nombre de publications récentes en histoire de l'interprétation. Nous avons ainsi l'occasion de situer notre démarche dans le contexte de la recherche actuelle, de faire connaître d'autres approches de ce sujet passionnant, ainsi que de mettre en évidence l'intérêt et l'actualité du thème.

Il convient de mentionner, avant de vous laisser découvrir les textes, que ce supplément est le fruit d'une coopération évidente entre les universités membres de l'EMCI, qui s'en trouve ainsi enrichi et renforcé.

Nous espérons que le plaisir de la lecture sera à la mesure du plaisir que nous avons pris en travaillant à ce volume.

Les éditrices

Editorial

Why spend time contemplating the past when we are constantly dealing with the problems of the present and busy preparing for the not-too-distant future? This is an important question to ask when embarking on a project such as this, and we hope that the articles in this special issue of RIELMA go some way to providing an answer.

We took on this task in the belief that turning our attention to that which has already occurred can better enable us to deal with current challenges and better equip us to face the future. We believe that ‘new’ is a relative concept, that learning from mistakes is not just a cliché, and that learning from the experts is the best approach for the profession.

This belief, shared by a number of colleagues, led to the birth of this volume, which we hope will reveal little-known aspects of the role of the interpreter in different eras and in different regions.

The ‘Histories’ section brings together contributions that focus on a wide range of geographical areas and historical periods, but whose difference in subject matter does not obscure their common theme: the fact that the history of interpretation is intimately linked to the history that makes the world what it is today.

It goes without saying that conference interpreting is the main field of interest of the European Masters in Conference Interpreting Consortium (EMCI), which has overseen this publication. However, the EMCI also has other areas of interest that greatly contribute to, and complement, our specialism. As professionals who, above all, aim to eliminate the differences between people and the disadvantages caused by the lack of a shared language, we are thrilled that the

'Interpretations' section of this volume also includes articles looking at interpreting in conflict zones and at sign language interpreting.

'The Interpreter' has many faces, some of which are more familiar to us than others. It is up to us, the academic community, to make all of these faces more widely known for the benefit of the profession.

One important voice on this issue is that of AIIC, a crucial actor in the evolution of conference interpreting. Through three texts that originally appeared in AIIC's 'Birth of a Profession'—and that the Association graciously allowed us to reprint here—we (re)learn how, with dedication, perseverance and vision, individuals can put into place mechanisms that exceed even the most ambitious of aspirations. We would therefore like to offer our thanks to AIIC for having reminded us of this through such perceptive and appropriate accounts of the history of the profession.

Our issue ends with a look at a number of recent publications on the history of interpreting, enabling us to place our project within the context of current research, to present other approaches to this fascinating subject, and also to highlight the importance and relevance of the issues covered here.

Before leaving you to discover the texts, we would like to highlight the fact that this issue is the result of a collaboration between member universities of the EMCI, a collaboration that has left us further enriched and strengthened.

We hope you enjoy reading this issue as much as we did preparing it!

The editors

(translated by Kate Ferguson)

Histories / Histoires

Éléments pour une histoire de l'interprétation en Hongrie

András FÁBER

Abstract. The article begins with a short presentation of the main difficulties faced when writing a comprehensive history of interpretation in Hungary, paying special attention to the confidential character of the profession and the particular psychological traits (the ego) of the interpreters. After a short historical overview describing the multiethnic and multilingual environment in the country, the author points out that throughout history—from the early Middle Ages to the post-war Treaty of Versailles—Hungarians (both the aristocracy and the general public) have needed to learn and use several European languages, especially those of their neighbouring countries and of the major ethnic minorities living in Hungary. The author also gives biographical details of several Hungarian interpreters, providing insight into the career of the interpreter in the 16th to 18th centuries as well as in the 20th century, and concludes that professional interpretation was neither permanently present in the history of the country, nor taught at university level until recently.

Keywords: Hungary, interpreters, Hungarian booth, professionalisation.

1. INTRODUCTION

L'histoire de l'interprétation, surtout dans un pays dont la langue nationale, abstraction faite de la diaspora, n'a pas de rayonnement mondial, s'écrit sur du sable ou sur de l'eau avec du vent.

Cela revient à dire que, contrairement à la France, à l'Allemagne ou aux pays anglo-saxons, cette histoire est très peu étudiée sur le plan scientifique, les figures de proue de la profession ne jouissent pas d'un prestige international incontestable et le cœur de leurs héritiers spirituels ne bat pas plus fort en entendant prononcer les noms de leurs illustres prédécesseurs.

Mais il y a d'autres raisons également qui ne facilitent pas la tâche de ceux qui souhaiteraient écrire l'histoire de l'interprétation à l'échelle nationale.

Le premier obstacle de ce genre est la carence de sources authentiques.

Il se trouve que les interprètes, même les plus grands, ont un *moi* plutôt frêle : ils souhaitent rester tout aussi discrets qu'ils étaient dans l'exercice de leur profession pendant toute leur carrière, aussi brillante soit-elle. En effet, ils ne sont pas trop désireux de rompre le silence sur leurs fréquentations et de divulguer des secrets qui jetteraient le dévolu sur tous leurs collègues d'autrefois et à venir, en compromettant le trésor le plus précieux de toute la profession : la confiance de ceux à qui ils avaient prêté leur talent.

Il se trouve que les mémoires du type de « J'étais l'interprète de Hitler » ou « J'étais l'interprète de Staline », colportés à volonté, sont très peu nombreux. Et encore : dans la plupart des cas – tel est, notamment, l'exemple de *Paul-Otto Schmidt* (1899–1970) – il s'agit de témoignages plutôt modestes de quelques hauts fonctionnaires ayant vécu à l'ombre de personnalités historiques importantes, recherchant plutôt l'authenticité que le côté sensationnel de ce qu'ils ont à dire. Même les anecdotes qu'ils racontent à contre-cœur manquent le plus souvent de saveur. Schmidt était pleinement conscient de son statut, de n'avoir été qu'un simple figurant aux côtés des personnalités auxquelles ils avaient servi d'interprète : *Statist auf diplomatischer Bühne 1923-1945* (Schmidt, 1949). Qui plus est, Schmidt fit paraître, deux ans plus tard, en 1951, un second volume sous un titre renchérissant sur l'effet de modestie qu'avait dû faire la première publication : *Der Statist auf der Galerie, 1949-50. Erlebnisse, Kommentare, Vergleiche* (1951), ce qui donne en français « Un figurant sur la galerie 1949-1950. Expériences, commentaires et comparaisons » (Schmidt, 1951). Ce haut fonctionnaire allemand, interprète et diplomate professionnel depuis 1923 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945, parlant dix langues (notons-les, pour la petite histoire : français, anglais, néerlandais, italien, espagnol, russe, tchèque, slovaque, polonais et même roumain), ne se faisait pas trop d'illusions sur le rôle qu'il avait joué. En tout cas, son credo d'interprète était, comme il avait l'habitude de le dire, que « la connaissance du sujet est plus importante que la possession des langues ». Notons également, puisque cet essai a pour vocation de concentrer son propos sur la Hongrie, que Schmidt était là et prenait des notes lors de la rencontre historique dramatique ayant eu lieu les 17-18 mars 1944, au château de Klessheim près de Salzbourg, entre Adolf Hitler, *Führer* de l'Allemagne nazie, et un ancien aide du camp de Sa Majesté impériale et royale François-Joseph I^{er}, l'amiral sans bateau Miklós Horthy, régent de la Hongrie, pays qui était, à l'époque, un royaume sans roi. Cela s'est donc passé pratiquement la veille de l'invasion de la Hongrie par les troupes allemandes. L'interprète officiel en rend lui-même compte dans ses mémoires, comme en témoigne par ailleurs le passage cité par Thomas Sakmyster dans son excellent livre sur le régent Horthy (Sakmyster, 2001 : 303). Oui, Schmidt n'y faisait que prendre des notes, car les deux protagonistes de cette querelle tapageuse par endroits s'exprimaient tous les deux dans un allemand tout à fait correct. Cela s'explique entre autres choses par l'histoire de la Hongrie où la langue allemande – ou, pour être plus exact, le dialecte que parlaient les Autrichiens – était, jusqu'en 1844, l'une des langues officielles du pays et même, jusqu'en 1918, de la Double Monarchie austro-hongroise. En outre, on oublie souvent que les réussites de l'amiral Horthy sont dues en partie à son aisance en matière de communication : il parlait couramment six langues (Sakmyster, 2001 : 14-15), une faculté qui contrastait singulièrement avec son nationalisme virulent.

En tout cas, avant d'entrer dans le vif du sujet, il paraît opportun d'élucider quelques concepts historiques, linguistiques et culturels propres à la Hongrie pour expliquer le rôle plus que discret des interprètes au cours des siècles révolus.

2. PARENTHÈSE : SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN HONGRIE

D'après le Classement académique des universités mondiales par l'Université Jiao Tong de Shanghai (2013), l'un des trois classements des universités les plus réputées, l'Université Loránd Eötvös serait la meilleure université de Hongrie (301-400^e dans le classement total) avant l'Université de Szeged (401-500^e).

Ce n'est pas donc un hasard si elle fut le premier établissement d'enseignement supérieur en Hongrie à avoir intégré en 1973 dans son programme l'enseignement de l'interprétation et de la traduction (Klaudy, 1999 : 9-10). Ce faisant, l'université a comblé une lacune et a rattrapé un retard dû à une période de repli politique et idéologique au cours du régime stalinien pendant les années 1950. À titre de comparaison, il suffit de citer à cet égard l'exemple de la Sorbonne où on pouvait soutenir une thèse de doctorat en traductologie ou en interprétation déjà dans les années 1950 : tel était notamment le cas de Danica Seleskovitch et de Christopher Thiéry qui y avaient tous les deux obtenu leur diplôme.

Il convient de mentionner une autre particularité dont on n'est pas tout à fait conscient, le fait que le bassin des Carpates fut, pendant plus d'un millénaire, un creuset d'ethnies, de langues et de civilisations et que ses habitants étaient plutôt polyglottes même s'ils n'en étaient pas toujours très fiers.

3. QUELQUES INTERPRÈTES HONGROIS DU TEMPS JADIS

Pratiquement depuis sa conquête au IX^e siècle, au cours de tout le Moyen Âge, le pays ne manqua pas de gens instruits, ayant fait, pour la plupart, des études supérieures dans des pays de l'Europe occidentale, parlant plusieurs langues étrangères, pouvant « faire l'interprète » dans les contacts internationaux de haut niveau.

Néanmoins, aucune trace n'en a été léguée à la postérité.

La raison en est assez simple.

On peut en trouver l'explication dans le *statut social* qu'occupaient les interprètes dans les sociétés féodales fortement hiérarchisées.

En empruntant la catégorisation de Karl Thieme (Thieme, 1956 : 12, cité par Szabari, 1999 : 19) nous sommes amenés à penser que dès le début *la langue officielle* devait être le mode d'expression le plus fréquemment utilisé par les

interprètes occasionnels tant en Hongrie que dans les autres pays chrétiens d'Europe et que les modes d'interprétation les plus fréquents y étaient probablement *la consécutive* ou *le chuchotage*, peut-être même, le cas échéant, *la traduction à vue*.

Plus tard, au cours du Moyen Âge, le latin étant la langue véhiculaire dans le monde chrétien civilisé, une langue en théorie morte cependant que tous les gens tant soit peu instruits, tant les dignitaires ecclésiastiques que ceux séculaires, connaissaient et parlaient, les grands de ce monde n'avaient donc guère besoin d'interprètes dans leurs contacts internationaux (cf. Thieme, Hermann et Glässer, 1956 : 12 et 21, cité par Szabari, 1999 : 20–22).

Tel n'était pas le cas des pays de religion islamique où le recours à des interprètes était une habitude tout à fait quotidienne, et ce même pour *la langue sacrée*.

Nous connaissons le cas du futur palatin *Tamás Nádasdy* (1498–1534) qui, ayant fait des études en Italie dans sa jeunesse et parlant bien la langue italienne, servait d'interprète lors des entretiens poursuivis par le roi de Hongrie Louis II avec l'Italien Tommaso del Vio, dit cardinal Cajétan, légat pontifical envoyé en 1523 en Hongrie pour demander de l'aide contre les Ottomans en vue de protéger le christianisme. Le jeune roi de Hongrie, d'origine tchèque, descendant de la dynastie des Jagellons, avait reçu une bonne éducation : il connaissait six langues, notamment le hongrois, le latin, le tchèque, l'allemand, le français et l'italien. Malheureusement, s'il comprenait ce dernier, il avait du mal à s'exprimer, il avait donc besoin d'un interprète. Le cardinal lui proposa d'avoir recours à Nádasdy, qu'il avait connu en Italie. Le roi en fit son secrétaire et lui confia plusieurs missions importantes. (Wurzbach 1865, cité par Szabari, 1999 : 22)

Quant à l'usage des différentes langues à utiliser à l'occasion des nombreux contacts avec des étrangers, pendant les siècles révolus, le menu peuple se débrouillait comme il pouvait. Évidemment, les rencontres diplomatiques de haut niveau ou les tractations précédant la signature des alliances ou de traités de paix se déroulaient le plus souvent, surtout en Europe, entre diplomates de carrière et/ou émissaires connaissant plusieurs langues ; en particulier le français (« Jusqu'à la guerre de 1914-1918, la langue française fut celle de la diplomatie et il eût été inconcevable qu'un diplomate ne connût pas au moins le français en plus de sa langue maternelle » (Van Hoof, 1996 : 16)). Ils n'avaient pas besoin du concours de traducteurs et d'interprètes. Au Congrès international organisé à Vienne en 1814-1815 (« le congrès qui s'amuse » (Malet et Isaac, 1929 : 404)), tous les représentants des grandes puissances européennes, c'est-à-dire des futurs membres de la Sainte Alliance réunis pour négocier des conditions de la paix après la chute de Napoléon I^{er}, à savoir quinze membres des familles royales, deux cents princes et deux cent-seize chefs de missions diplomatiques, parlaient français (Cf. Malet et

Isaac, 1929 : 404). Ces derniers faisaient eux-mêmes partie de la grande ou de la petite noblesse. En tout cas, le plus souvent aucune mention n'est faite de la présence, ni même du nom d'un interprète occasionnel.

Jusqu'à l'invasion ottomane, il n'y a aucune trace en Europe d'une caste d'interprètes professionnels, ni d'un corps de métier, ni d'établissements pédagogiques spéciaux destinés à leur formation, alors que les historiens possèdent de comptes rendus relativement exacts et détaillés concernant la profession d'interprètes en Mésopotamie, dans l'Égypte ancienne (l'île d'Éléphantine sur le Nil était le lieu de résidence principale des interprètes égyptiens déjà au cours du troisième millénaire av. J.-C. (cf. Szabari, 1999 : 18–19 et ss.)), ou dans la Carthage antique (leurs écoles et leurs attributs – crâne rasé, tatouage représentant un perroquet, etc.) Les *drogmans*, les *truchements* ne sont connus en Hongrie que depuis l'apparition des troupes ottomanes en Europe vers le 15^e siècle, jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles. Nous y reviendrons plus tard.

C'est à partir de cette époque que nous connaissons quelques noms d'interprètes professionnels nés en Hongrie.

Par ailleurs, c'est à cette époque qui débute à Paris – plus exactement au Lycée Louis-le-Grand – l'enseignement systématique dispensé aux futurs interprètes (Van Hoof, 1993 : 15).

Henri Van Hoof a probablement raison de dire – certes, à propos d'une époque plus récente – que c'était la « ... la difficulté des relations entre États chrétiens et musulmans qui a donné naissance à l'interprétation diplomatique moderne » (Van Hoof, 1996 : 13).

Après la défaite définitive en 1711 de son insurrection dirigée depuis 1703 contre les Habsbourgs devenus maîtres d'une partie de la Hongrie, François II Rákóczi (1676–1735), descendant des grandes familles aristocratiques constituant une lignée de princes de Hongrie et de Transylvanie, prince de Transylvanie lui-même depuis 1704, catholique fervent ayant pour devise « Cum Deo pro patria et libertate » dut partir en exil. Parlant plusieurs langues étrangères, notamment le latin, l'allemand et surtout le français, ayant de nombreux contacts en France, le prince Rákóczi se retira tout d'abord à Paris pour y solliciter le soutien du roi de France et avoir comme source principale de revenus l'Hôtel de Transylvanie où, entre autres choses peu catholiques, les jeux de hasard étaient de *mise* (au sens propre du terme), surtout si l'on en croit Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, qui dessina dans ses *Mémoires* un portrait légèrement teinté d'ironie de ce grand seigneur un peu naïf venu des fins fonds du bassin des Carpates échouer sur les rives de la Seine (Saint-Simon, 1952 : 116-117).

Ses projets ayant tourné court, le prince Rákóczi se retira tout d'abord au couvent des religieux Camaldules près de Grosbois où il entreprit de rédiger ses *Mémoires* avant de continuer ses pérégrinations.

Il écrivit deux volumes. Ces mémoires furent écrits dans un esprit tout à fait différent de ceux de Saint-Simon qui ne tardait jamais à dire du mal de ceux qu'il connaissait. Le premier livre était rédigé en latin sous le titre de *Confessiones peccatoris* [Confessions d'un pêcheur], le second (en quatre volumes), écrit en français, publié en 1739 à La Haye sous le titre de *Mémoires du Prince François Rákóczy /sic !/ sur la guerre de Hongrie depuis l'année 1703 jusqu'à sa fin*. Un peu plus tard, il décida de chercher et trouva refuge en Turquie ottomane sous la protection de la Grande Porte, notamment à Tekirdag où il vécut jusqu'à sa mort survenue en 1735.

L'un de ses biographes tardifs, l'historien hongrois Ferenc Tóth, lui ayant consacré plusieurs articles (cf. Tóth 2000 ; Tóth 2003 ; Tóth 2015), révèle les noms de plusieurs Hongrois exilés en France, plus exactement « d'agents hongrois parlant bien la langue turque » (Tóth, 2000) au service du Secret du Roi, un organisme pas très transparent mis en place par Louis XV : c'était à l'époque le nom du service secret du Roi de France. Les réfugiés hongrois *Ádám Jávorka*, *Ádám Máriássy* et *András Tóth* (le père du fameux baron François de Tott (1733–1793), militaire et diplomate français d'origine hongroise) étaient donc des agents secrets qui, occasionnellement ou régulièrement, pouvaient servir d'interprètes dans des négociations secrètes poursuivies avec des seigneurs turcs.

Un des membres de la suite du prince, l'écrivain et érudit Kelemen Mikes (1690–1761), pouvait lui-même avoir des contacts à Pera, à la résidence des légats français, avec des scribes et des *drogmans* (dragomans) qui y séjournèrent (Tóth : 2012).

Par ailleurs, nous connaissons le nom (turc) d'un interprète hongrois, interprète depuis 1718 jusqu'en 1735 du prince François II Rákóczi en exil en Turquie, appelé *Ibrahim Müteferrika* (vers 1670 – vers 1745) (son nom de famille signifiant, à l'origine, le titre de cour de *chambellan*), né à Kolozsvár (aujourd'hui Cluj-Napoca) en Transylvanie, élevé d'abord dans la religion calviniste, ancien élève du collège protestant de sa ville natale, capturé par des Turcs, converti à l'islam, fondateur de la première imprimerie de l'Empire ottoman (en reconnaissance de son exploit, il sera surnommé Ibrahim l'Imprimeur) (Hopp, 1974 : 26–31). Il était également diplomate et érudit, auteur d'un traité savant important comparant les nations européennes et les pays islamiques, ayant également appris, en dehors du turc, l'arabe et le persan (cf. Hopp, 1974 : 26–31.). Ses biographes citent souvent la question principale de son fameux traité intitulé *Base rationnelle pour la politique des nations*, publié en 1731 : « Pourquoi les nations chrétiennes, qui étaient si faibles dans le passé comparées aux nations musulmanes, ont-elles commencé à dominer autant de pays aux temps modernes et même à battre les glorieuses armées ottomanes ? ... Parce qu'elles ont des lois et des règles inventées selon la raison » (in Mantran, 1988 : 172-173).

Comme en témoigne le texte explicatif (anonyme) accompagnant l'exposition permanente intitulée *Rodostó Európában – Európa Rodostóban* [Tekirdag en Europe – l'Europe à Tekirdag] dédiée à la mémoire du prince Rákóczi et aménagée dans l'ancienne maison de celui-ci à Tekirdag – Ibrahim Müteferrika était « d'origine hongroise, remplissant la fonction de secrétaire et d'interprète ; il aidait le prince à entretenir des contacts avec les autorités et dignités turques ».

Par un extraordinaire hasard, la femme de lettres Gabriella Csiffáry a publié en 2002 une étude intitulée *Les autobiographies autrefois et de nos jours* dans laquelle elle cite le cas de *Dávid Rozsnyai*, (1641-1718), écrivain (un des représentants de la littérature baroque), diplomate, historien et interprète des princes de Transylvanie en langue turque, ayant même offert ses services au prince François II Rákóczi. Les mémoires de Rozsnyai rédigés à partir de 1683 en hongrois dans la ville de Szamosújvár (ou Neuschloss, actuellement Gherla en Roumanie) en Transylvanie sous le titre de *Az utolsó török deák* [Le dernier scribe turc] et restés longtemps inédits, furent publiés en 1867, l'année du Compromis austro-hongrois, dans la collection « Monumenta Hungariae II », tome VIII, édités par Sándor Szilágyi (Rozsnyai, 1867). Il serait intéressant d'identifier tous les interprètes en service auprès du prince hongrois en exil. En tout cas, le volume pourra nous renseigner et fournir des détails intéressants sur l'activité d'interprète au début du XVIII^e siècle dans une combinaison linguistique non dépourvue d'intérêt.

4. L'INTERPRÉTATION HIER ET AUJOURD'HUI, L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Fort curieusement, nous ne connaissons pas de noms d'interprètes hongrois célèbres au cours des deux derniers siècles. À l'époque, la Hongrie était subordonnée à l'empire des Habsbourg tout en disposant d'une marge de manœuvre plus importante après le Compromis austro-hongrois (« dualisme austro-hongrois »), mais là encore, les Affaires étrangères, la Défense et les Finances, appelées officiellement « affaires communes » étaient pratiquement conservées par la partie autrichienne jusqu'à la Grande Guerre (Eisenmann, 1905). C'était probablement les diplomates autrichiens qui devaient essentiellement assumer cette tâche dans les contacts internationaux de la Double Monarchie. La capitale Pest-Buda, devenue Budapest en 1873, était une ville cosmopolite dont les habitants connaissaient, presque tous, la langue allemande (plus exactement le dialecte autrichien) et où les intellectuels cultivés, souvent d'origine variée (avec un taux élevé de Juifs), parlaient plusieurs langues européennes, il arrivait donc très rarement que l'engagement d'un interprète fût nécessaire pour quelque service que ce soit.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les puissances victorieuses de l'Entente cordiale imposèrent un traité de paix considéré humiliant pour la Hongrie en en détachant les deux tiers de son territoire historique.

Tout en provoquant des tragédies familiales et un ressentiment assez répandu dans la population majoritaire d'ethnie hongroise, les clauses du Traité de paix de Versailles, imposées par les vainqueurs, étaient d'abord accueillies avec stupeur par la plupart des Hongrois qui se mettaient à demander réparation pour le tort qui leur avait été causé : le sentiment national allait s'accroître et prendre une forme jusque là inconnue, l'irredentisme. Tout cela aurait pu être prévu. Mais le plus grand désavantage n'en était pas l'exacerbation du nationalisme hongrois et la xénophobie que cela entraînait, mais le fait que, cessant d'être un pays multiethnique où l'on parla plusieurs langues, la nouvelle Hongrie perdait la majeure partie de ses ressortissants minoritaires. Dans cette atmosphère de nationalisme de mauvais aloi, même les minorités se voyaient dans l'obligation d'oublier la langue maternelle de leurs aïeux, de se forger (voire quelquefois de feindre) une nouvelle identité et de ne prier ou de ne jurer qu'en hongrois. Dès lors, le pays donnait l'impression d'être homogène tant sur le plan ethnique que celui linguistique.

Cette situation entraîne des conséquences néfastes aujourd'hui même. Selon les statistiques communautaires, en ce qui concerne la connaissance des langues étrangères, la Hongrie occupe la dernière place parmi les 28 ou bientôt 27 États membres de l'Union européenne avec à peine 20 pour cent de citoyens se déclarant capables de s'exprimer tant bien que mal dans une autre langue que la leur (v. les résultats du recensement de 2011 publiés par l'Institut Central de Statistique, Budapest, site Internet : ksh.hu ; cf. Központi Statisztikai Hivatal, Népszámlálás : 2011)

C'était, par ailleurs, le début en Hongrie d'une période relativement longue marquée par des « secrétaires-interprètes », des « diplomates-interprètes » et surtout par des « officiers-interprètes » qui a duré jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale (cf. Van Hoof, 1996 : 15-16). Cette pratique s'appelle en français *faire de nécessité vertu*. Nous ne sommes toujours pas arrivés à l'époque des interprètes professionnels.

Un autre problème s'est ajouté à ce premier au lendemain du changement politique survenu en 1989–1990 après près de quarante ans d'appartenance au bloc soviétique.

Le pays se souvient encore du tournant politique opéré en 1949–50 lorsque les écoles ont été toutes nationalisées. Il se trouve que – quelle ironie du sort et de l'histoire ! – l'un des traducteurs littéraires les plus doués, un intellectuel francophone impeccable, Nándor Szávai (1906–1979) a assumé les fonctions de secrétaire d'État à l'Éducation nationale. Or, ce traducteur de Voltaire, de

Rousseau et de Camus a dû consentir sans broncher non seulement à la nationalisation des écoles, mais même à l'interdiction de l'enseignement de toutes les langues d'Europe occidentale et à l'introduction du russe comme seule langue étrangère. Les petits Hongrois et Hongroises devaient désormais baragouiner en russe, mais ce n'était point la langue de Pouchkine, de Tolstoï ou de Dostoïevski, mais bien celle de la *Pravda*, des pionniers, des camarades et des conseillers venus de Moscou. Pour la plupart, ils ou elles s'y mettaient à contrecœur, sans compter une mince couche de néophytes communistes à tous crins qui inscrivait leur progéniture dans le seul établissement pédagogique du pays où la langue de l'enseignement fût, à titre presque exclusif, le russe : l'école Maxime Gorki, fonctionnant de 1947 jusqu'en 1956, comme l'écrivait Miklós Haraszti (1987) dans le premier numéro de la revue *Beszélő*, publiée encore clandestinement à l'époque. Quand on appartenait à une génération pouvant déjà entamer des études supérieures et qu'on était désireux d'apprendre des langues étrangères, il était possible de passer un examen d'admission à l'Institut Lénine (1952-1957) pour se perfectionner en russe. Seuls les descendants de familles appartenant aux classes sociales dites « laborieuses » et à cent pour cent fidèles au régime en place qui pouvaient avoir accès aux quelques places disponibles dans les facultés des lettres pour apprendre « des langues occidentales ».

Pourtant, il y avait grand besoin d'interprètes... surtout dans une combinaison linguistique où la langue A était le hongrois, la langue B, le russe. Aussi, les meilleurs étudiants pouvaient poursuivre des études supérieures à l'IMO, l'Institut des relations internationales à Moscou. Cet établissement était, à l'origine, placé sous l'autorité du Comité central de l'URSS. En plus des cours en diplomatie, les futurs diplomates pouvaient également y apprendre des langues dites « occidentales » et même des langues exotiques. Le niveau de l'enseignement y était très élevé, les meilleurs professeurs de l'empire soviétique y enseignaient.

Malgré la grande carence de citoyens hongrois pouvant embrasser la carrière d'interprète, il y avait une catégorie particulière : celle des familles qui, fuyant les persécutions à cause de leur appartenance soit au mouvement communiste clandestin, soit à la population d'origine juive, avaient émigré dans les années 1920 et 1930, donc bien avant la Seconde Guerre mondiale, pour élire domicile dans différents pays d'Europe paraissant plus démocratiques et plus sûrs. En effet, les principales destinations étaient les pays avant tout francophones d'Europe occidentale et du Maghreb, notamment la France (y compris l'Algérie qui en faisait partie à l'époque). D'autres, dont des intellectuels ayant participé en 1919 à la Commune de Budapest, avaient pensé trouver refuge en URSS où nombre d'entre eux devaient périr plus tard en prison ou dans les camps du Goulag. Après la guerre, les survivants, surtout les enfants nés et élevés dans le pays d'accueil et parlant impeccablement sa langue, revenaient en Hongrie et pouvaient remplir des

postes dans l'administration de l'État ou du parti unique (travaillant à l'Institut des Relations internationales ou dans les départements analogues de la fonction publique).

Tel était notamment le cas d'un collègue très distingué, excellent interprète de conférence russe-hongrois à ses heures, le savant géographe *Március Matejka*, qui était le fils – rapatrié – du poète et journaliste de gauche János Mathejka (1895–1940), mort quelque part en URSS dans un camp du Goulag.

Parmi les descendants de familles rapatriées, il convient de mentionner *Edit Verók*, l'une des meilleures traductrices francophones de l'appareil du parti, élevée en France, ou le futur diplomate *André Erdős* (né en 1941 en Algérie), ambassadeur de Hongrie en France et à l'ONU, qui, connaissant à la perfection plusieurs langues (FR, EN, RU), travaillait souvent, surtout à ses débuts, comme interprète occasionnel aux côtés des hommes politiques en vue. *Agnès Mátrai* et *Odetta Gaál-Marcziszovszky* ont, après une brève période passée à l'Institut des Relations culturelles, trouvé un débouché dans l'enseignement supérieur (toutes les deux sont devenues enseignantes à l'Université Karl-Marx des Sciences économiques. En dehors de leurs obligations pédagogiques, elles étaient toutes les deux de remarquables interprètes et traductrices occasionnelles de haut niveau). Les non-initiés seront peut-être étonnés, mais il faut dire que les régimes d'Europe centrale et orientale ayant instauré le plein emploi, il n'était pratiquement pas possible, avant le relâchement idéologique de ces pays dans les années 1970 et 1980, de travailler comme *free-lance*.

Cette génération ayant beaucoup souffert des soubresauts de l'Histoire a légué peu de traces à la postérité. À cet égard, il n'est peut-être pas inutile de citer brièvement le cas de l'interprète (russe-hongrois) pendant près de trente ans de l'homme politique János Kádár (1912–1989), *Nadja (Nadejda) Barta*, récemment décédée à l'âge de 86 ans, la fille du militant communiste József Rabinovits (1881–1940) et d'une mère juive russe d'Odessa. Elle n'a jamais désavoué son « maître » (Aristov, 2001 ; Bartalm, 2012). Madame Nadja Barta n'a pas écrit de mémoires. Elle donnait rarement des interviews : « A Főnök elment az életről, és nem hatalmazott fel arra, hogy elmondjam, mi volt. » [Le Patron est parti de la vie et il ne m'a pas autorisée à raconter tout ce qui s'était passé], disait-elle notamment au journaliste qui l'interrogeait sur ses secrets professionnels.

Quelques collègues d'hier ont quand même laissé des traces. Tel est notamment le cas de la grande dame de la profession, *Kató Lomb* (1909–2003), interprète, traductrice et linguiste hongroise, née Katalin Szilárd à Pécs et éteinte à l'âge de 94 ans, après avoir vécu une vie intense et active tant sur le plan physique que sur celui intellectuel. Comme elle l'affirme par ailleurs elle-même dans l'un de ses livres autobiographiques, « [...] elle était une des premières femmes au monde à avoir exercé l'interprétation simultanée », lit-on dans l'un des rares

articles qui lui sont consacrés (Lomb, 1995 : 150 et ss.). Née dans une bonne famille de province, elle soutint d'abord deux thèses de doctorat (une en physique et une autre en chimie) à l'université de sa ville natale, avant de s'intéresser sérieusement aux langues. Guidée par un désir puissant de tout savoir, dotée de capacités intellectuelles hors de pair, elle apprend 16 langues étrangères et elle est capable d'en maîtriser 9 à 10 comme interprète (citons brièvement sa combinaison linguistique impressionnante : anglais, bulgare, danois, français, hébreu, japonais, chinois, latin, polonais, allemand, italien, roumain, espagnol, slovaque et ukrainien.)

Elle était tellement à l'aise qu'on la mettait le plus souvent en *cabine hongroise* en compagnie d'un ou d'une autre collègue à facettes moins variées, mais assez doués quand même pour les langues, tels que *Ervin Kéki*, *József Hunek*, *Éva Polgár* ou *Éva Halmi*. Ces collègues polyglottes, représentant une minorité dans la profession, étaient le plus souvent les descendants de familles juives bourgeoises ou de communistes ayant émigré dans divers pays (Szabari, 1999, 33.). L'un de ses grands mérites a été de militer en faveur de l'interprétation simultanée et de contribuer très efficacement à l'augmentation du prestige de l'interprétation. Elle est notamment l'auteur de plusieurs livres, dont *Így tanulok nyelveket (Egy tizenhat nyelvű tolmács feljegyzései* [« C'est comme ça que j'apprends les langues (Notes d'une interprète parlant seize langues »], en cinq éditions consécutives (1970, 1972, 1990, 1995 et 2008- ; *Egy tolmács a világ körül* [Une interprète autour du monde] (1979) ; *Nyelvekről jut eszembe* [À propos des langues] (1983- ; ainsi que *Bábeli harmónia – Interjúk Európa híres soknyelvű embereivel* [Harmonie de Babel – Interviews avec des personnes célèbres multilingues d'Europe] (1988). Presque toutes ses œuvres sont traduites en plusieurs langues, y compris en des langues exotiques telles que le chinois et le japonais.

Comme elle l'avoue elle-même, les deux mots clés de sa méthode spéciale d'apprendre des langues étaient « la motivation » et « le contexte ». Elle était même surnommée « Catherine Contexte » par les mauvaises langues qui ne manquent pas dans cette profession (Lomb : 1995).

Le terme de *cabine hongroise* demande une brève explication. Jusqu'aux années 1980, il était coutume de résoudre d'une façon originale *le problème du relais* dans les conférences internationales multilingues organisées en Hongrie avec interprétation simultanée. Les interprètes – de langue maternelle hongroise sauf exception – occupaient des cabines dont chacune ne faisait que le retour vers une langue étrangère (langue « B ») à partir de la langue « A » (langue active) des occupants, qui, elle, était fournie par une cabine supplémentaire, appelée « cabine hongroise », interprétant vers le hongrois à partir de toutes les autres langues de la conférence (langues passives). Cette technique a été remplacée plus tard par

l'interprétation bidirectionnelle (de A à B et de B à A) ce qui permettait de se passer de la cabine hongroise. Il suffisait désormais d'engager deux ou trois interprètes de moins et représentait une économie d'échelle.

Il faut dire que, pour les raisons historiques expliquées ci-dessus, la plupart des meilleurs interprètes du pays ne maîtrisaient généralement à cette époque que deux langues de travail au maximum (combinaison linguistique : A avec un bon niveau de retour vers B). Tel était le but généralement recherché lors de la formation des interprètes en Hongrie avant l'ouverture du pays vers la fin du XX^e siècle. L'inscription dans un programme de formation d'interprètes adapté aux besoins des institutions européennes, l'adhésion au consortium EMCI (European Masters in Conference Interpreting) et au réseau EMT (European Masters in Translation), la possibilité pour une équipe d'interprètes chevronnés de postuler pour passer un test au SCIC ou au Parlement européen et pour s'y faire embaucher comme fonctionnaire ou comme free-lance ne sont devenus une pratique courante que quelques années plus tard, peu avant l'adhésion de la Hongrie à l'Union européenne. Signalons au passage que le Département d'interprétation et de traduction de l'Université ELTE est le seul membre en Hongrie des deux réseaux.

Nous venons d'esquisser quelques destinées parfois tragiques, mais nous verrons par la suite qu'il ne fallait pas forcément aller habiter dans l'antre du lion pour subir un mauvais traitement. Il suffisait de côtoyer la bête féroce.

Tel était, paraît-il, le cas de *János Elbert* (1932–1983), brillant universitaire et traducteur littéraire de talent (il avait quelque 150 premières à son actif au moment de sa disparition prématurée : il traduisait essentiellement des auteurs dramatiques russes et anglo-saxons contemporains), toujours bienvenu dans les émissions de la chaîne, encore unique à l'époque, de la Télévision hongroise.

Tout laissait présager que cet homme de lettres assez myope, portant des lunettes aux verres épais était un favori de la Fortune, un enfant chéri du destin (« ein Sorgenkind des Lebens », disait de Hans Castorp l'écrivain allemand Thomas Mann dans son roman *La montagne magique*).

Or, Elbert, une des vedettes les mieux organisées de la vie littéraire et théâtrale en Hongrie, a été retrouvé mort et sans lunettes un jour de printemps dans le lac Balaton près d'un môle de la station de villégiature de Siófok, dans une eau profonde de 60 centimètres. Il avait dû y aller sans prévenir personne. Plus tard, les membres de sa famille et même des collègues ont essayé de résoudre le mystère qui entourait cette disparition inexplicable. Un de ses proches, l'écrivain Tamás Ungvári (né en 1930), une autre vedette des émissions télévisées a entrepris une investigation dont il a rendu compte dans son récit *Nyomtalanul* [Sans laisser de traces], (1990), puis dans un autre livre, *A védelem tanúja* [Un témoin de la défense] (2010). Entre-temps, le fils et la veuve du défunt ont également disparu.

L'écrivain György Odze (né en 1949), un écrivain ayant longtemps servi comme diplomate de carrière, a repris la même théorie de la conspiration en fournissant maints détails pour le moins suspects dans son livre *A halál oka : politikai gyilkosság* [Cause de décès : assassinat politique] (Odze 2006).

Il paraît que le professeur Elbert était depuis longtemps l'un des informateurs des services secrets hongrois. Il devait connaître pas mal de secrets.

Le bruit courait qu'en 1956, pendant et même au lendemain de l'insurrection hongroise, il avait servi d'interprète entre Youri Andropov (1914–1984), ambassadeur de l'Union soviétique à Budapest à l'époque, et les dirigeants hongrois. Le diplomate russe avait été l'un des principaux responsables de la décision précédant l'intervention des troupes soviétiques. Or, il se trouve qu'en 1982 le même Andropov était élu au poste de Secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique, donc il était devenu le premier homme de l'empire. Les temps avaient beaucoup changé depuis 1956 et les services secrets soviétiques pouvaient avoir l'intention de faire disparaître un témoin indésirable du passé de leur chef suprême.

La profession d'interprète peut comporter des risques.

Pour conclure, l'auteur de ces lignes se doit de raviver le souvenir de quelques collègues qui étaient en même temps les meilleurs organisateurs responsables d'équipes d'interprètes aux conférences internationales organisées en Hongrie.

Il convient de citer le nom de *István Ponghó*, un autre ancien détenu rescapé du Goulag, interprète de conférence remarquable encore à l'âge de 80 ans (travaillant principalement dans la combinaison linguistique hongrois-russe, russe-hongrois), spécialisé surtout dans l'organisation d'équipes d'interprètes pour des conférences scientifiques et techniques. Nos sources ne retiennent de lui que le fait d'avoir reçu une décoration d'État en 1970.

N'oublions pas *Natacha Tchernevskaïa* (vers 1925-2010). Cette dame se disant d'être d'origine slovène avait obtenu en 1955 son diplôme de réalisatrice au Conservatoire d'art dramatique et cinématographique de Budapest. Après avoir divorcé de son mari, lui aussi réalisateur de cinéma, elle a pensé remédier à ses difficultés financières en se lançant dans la profession d'interprète. Elle était rapidement devenue l'une des meilleures organisatrices d'équipe d'interprètes. « Je suis une pro » – aimait-elle à dire sans fausse modestie dans son hongrois aux accents un peu particuliers. Mais elle en était une, sans conteste.

Mentionnons encore *Ágnes Rubányi* (1922–2010) dont l'interview accordée à l'un des meilleurs reporters de la presse hongroise peu avant sa mort par accident survenue dans sa ville natale de Timișoara, où elle revenait, à l'âge de 88 ans, pour une conférence est révélatrice (Pünkösti 2010). Elle avait été élevée dans

une bonne famille juive hongroise par des parents qui lui enseignaient l'importance de la culture et des langues étrangères. Elle connaissait remarquablement bien l'allemand, le français et même l'anglais, et elle excellait surtout dans l'organisation de grandes conférences internationales dans différents domaines de la médecine. Elle était la patronne de la S. à r. l. Intercongress.

Aucune tentative d'écrire l'histoire de l'interprétation en Hongrie ne serait complète sans évoquer le souvenir de notre collègue *Krisztina Szabari* (1953–2014), prématurément décédée. Elle était l'une de nos meilleures camarades, une interprète de conférence et diplomatique de grande qualité, brillante germaniste, ayant enseigné pendant plusieurs décennies l'interprétation à ELTE FTT (au Département de traduction et d'interprétation de l'Université ELTE). Elle était parmi les premières interprètes à « faire la navette » entre les institutions européennes et la Hongrie et elle était la première qui, dans sa thèse de doctorat, soutenue dans les années 1990, a donné un bref aperçu sur l'histoire de l'interprétation en Hongrie (cf. Szabari 1999 : 14-32).

« If I have seen further it is by standing *on the shoulders of giants* », disait Sir Isaac Newton. En d'autres termes : l'étude du passé ouvre les portes de l'avenir. C'est l'idée que j'avais en tête lorsque je me suis mis à écrire des notes pour une Histoire de l'interprétation dans mon pays.

Références

- *** (1962) *Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours*, établie par Ladislav Gara, Paris, Éditions du Seuil.
- Bartal, C. (2012) « A tolmács », interview avec Madame Nadja Barta in *Múlt-Kor*, n° du 26 mai 2012.
- Beren, T. I. (1983) *Válságos évtizedek*, Budapest, Gondolat Könyvkiadó.
- Berend, T. I. (1998) *Decades of Crisis: Central and Eastern Europe Before World War II*, Berkeley-Los Angeles: University of California Press.
- Csiffáry, G. (2002) « Az önéletírás régen és ma », in *Magyar politikusok életrajzai*, Budapest, Palatinus.
- Eisenmann, L. (1904) *Le compromis austro-hongrois de 1867: étude sur le dualisme*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition.
- Haraszti, M. (1987) « Emlék és panasz » in *Beszélő*, n° 1.
- Hopp, L. (1974) « Ibrahim Müteferrika » in *Magyar Könyvszemle*, n° 1–2.
- Karácsony, S. (1985 [1939]) *A magyar észjárás*, Budapest, Magvető Könyvkiadó.
- Klaudy, K. (réd.) (1999) *A magyarországi fordító- és tolmácsképzés 25 éve (1973-1998)*, Budapest, Scholastica.

- Központi Statisztikai Hivatal (2011) « Népszámlálás »[les Résultats du recensement de 2011 publiés par l'Institut Central de Statistique], Budapest, http://www.ksh.hu/nepszamlalas/teruleti_adatok, consulté le 15.06. 2017.
- Lomb, K. (1995) *Így tanulok nyelveket (Egy tizenhat nyelv, tolmács feljegyzései)*, Budapest, Aqua Kiadó.
- Malet, A., Isaac, J. (1929) *Révolution, Empire et première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Librairie Hachette.
- Mantran R. (1988) « Écrivains, penseurs et novateurs dans l'Empire Ottoman aux XVII^e et XVIII^e siècles » in *Cahiers de la Méditerranée*, n°37, « Intellectuels et militants dans le monde islamique. Actes du colloque de Grasse, mai 1986 », pp. 161-175.
- Molnár, M. (2004) *Histoire de la Hongrie*, Paris, Éditions Perrin,
- Montaigne, M. de 2001 [1595] *Les Essais*, Paris, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque ».
- Odze, G. (2006) *A halál oka : politikai gyilkosság*, Budapest, M-Érték Kiadó.
- Pütkösti, Á. (2010) « Tündéri ifjasszony » interview avec Ágnes Rubányi in *Népszabadság*, n° du 18 mai 2010.
- Rozsnyai, D. (1867) « Az utolsó török deák », in Szilágyi Sándor (szerk.), *Monumenta Hungariae* II, VIII kötet.
- Saint-Simon, duc de (1952) *Mémoires*, tome IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade.
- Sakmyster, T. (1994) *Hungary's Admiral on Horseback: Miklós Horthy 1918-1944*, Boulder, East European Monographs.
- Sakmyster, T. (2001) *Admirális fehér lovon*, Budapest, Helikon.
- Schmidt, P.-O. (1951) *Der Statist auf der Galerie 1945 - 1950 Erlebnisse, Kommentare, Vergleiche*, Bonn, Athenäum Verlag.
- Schmidt, P.-O. (1971) *Hitler tolmácsa voltam*, Budapest, Gondolat.
- Schmidt, P.-O. (2005 [1949]) *Statist auf diplomatischer Bühne 1923-1945*, München: EVA Europäische Verlagsanstalt.
- Schmidt, P.-O. (2014) *Sur la scène internationale avec Hitler*, Paris, Perrin 2014.
- Szabari, K. (1999) *Tolmácsolás. Bevezetés a tolmácsolás elméletébe és gyakorlatába*, Budapest, Scholastica.
- Thieme, K., Herrmann, A., Glässer, E. (1956) *Beiträge zur Geschichte des Dolmetschens*, München, Isar Verlag.
- Tóth, F. (2000) *Ascension sociale et identité nationale. Intégration de l'immigration hongroise dans la société française au cours du XVIII^e siècle (1692-1815)*, Budapest, Nemzetközi Hungarológiai Központ.
- Tóth, F. (2012) Mikes Kelemen és a francia diplomácia in *Magyar Tudomány*, n° 3/2012.
- Tóth, F. (2015) « A száműzött Rákóczi » in *Múlt-Kor, Történelmi Magazin*, <http://mult-kor.hu/a-szamuzott-rakoczi-20151101>, consulté le 15.06. 2017.
- Tóth, F. (2015) *Egy magyar származású francia diplomata életpályája – François de Tott báró (1733-1793)*, Budapest, MTA Bölcsészettudományi Kutatóközpont.

- Tott, F. (2004 [1785]) *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, Paris, Honoré Champion.
- Tott, F. (2008) *EMLÉKIRATAI a törökökről és a tatárokról*, a fordítói munkaközösséget vezette, a bevezető tanulmányt írta, a könyvet szerkesztette: Tóth Ferenc, udományos jegyzetekkel ellátta: Ivanics Mária, Szombathely.
- Ungvári, T. (1990) *A védelem tanúja*, Budapest, Dövin.
- Ungvári, T. (2010) *Nyomtalanul – A gyilkosok köztünk vannak*, Budapest, Scolar.
- Université Jiao Tong de Shanghai (2013) « Classement académique des universités mondiales 2013 » <http://www.shanghairanking.com/fr/ARWU2013.html>, consulté le 15.06. 2017.
- Van Hoof, H. (1996) « De l'identité des interprètes au cours des siècles » in Hieronymus, n° 3, http://cvc.cervantes.es/lengua/hieronymus/pdf/03/03_009.pdf, consulté le 15.06. 2017.

András FÁBER obtained his degree in French and Hungarian literature from ELTE University in Budapest in 1964, and it was in the French Department of that same university that he began his academic career. In 1978 Fáber went to Paris where he studied the sociology of literature with Jacques Leenhardt at the EHESS and also attended lectures of Roland Barthes at the Collège de France. An accredited conference interpreter, he has worked for the European institutions since 1993 and also teaches simultaneous interpretation and translation at several universities in Budapest. Fáber has translated several literary and scientific works into Hungarian and French and has also written many publications in both Hungarian and in French on the subjects of literature, linguistics, cinematography, interpretation, translation, etc. In 2002, he was awarded the title *Chevalier de l'Ordre National du Mérite* (Knight of the National Order of Merit), the highest French civilian distinction.

The Early Days of Conference Interpreting in Poland

Małgorzata TRYUK

University of Warsaw

Abstract. The emergence of conference interpreting in Poland is linked with a series of events of political significance that took place in the post-war period, such as the trials of Nazi criminals before the National Supreme Tribunal (1946-1948) and the International Congress of Intellectuals in Defence of Peace (which took place in Wrocław in 1948). The aim of the present paper is to shed light on those events as well as the role played by the interpreters themselves. Special attention will also be given to Irena Dobosz, one of the first Polish diplomatic interpreters, who worked for the Neutral Nations Supervisory Commission established by the Korean Armistice Agreement in 1953.

Keywords: conference interpreting, war criminal trials, diplomatic interpreting.

INTRODUCTION

In the 21st century, the interpreting profession—including conference interpreting—acquired exceptional prestige and recognition in comparison to other professions requiring a high level of foreign language knowledge. This was due, among other reasons, to a growing domestic and international demand for interpreting professionals with outstanding training, relevant diplomas and professional experience. Currently, EU institutions employ over 200 conference interpreters (both full-time and freelance) with Polish in their language combination (as an A, B or C language). This demand is reflected by a consistent interest in interpreter education and training, and is also proof of the development and professionalisation of the interpretation services market in Poland.

The recognition of the profession is the result of the long journey taken by Polish interpreters over the last 60 years, which began at a point when the market was relatively chaotic and anyone who knew a foreign language could be employed as an interpreter. That initial stage was characterised by an absence of not only clear-cut rules in interpreter recruitment, but also of professional standards pertaining to issues such as language combination, the direction of interpretation, working time and conditions (including financial conditions), etc.

THE EARLY DAYS

Sixty years ago, conference interpreting made its *début* in Poland in circumstances analogous to those of other European countries. Poland was a stakeholder in the trials of war criminals, international conferences and congresses, peace and settlement summits, all of which required the services of interpreters. Like in other countries, the early days of simultaneous interpretation in Poland were linked to the development of court and legal interpretation (Tryuk, 2006:101; Tryuk, 2015). Trials and large conferences made the general public aware of the new type of interpretation and revealed the profession's human, technical and organisational limitations. Interpreting became an interesting profession—not only for the observers of the events and journalists, but also for judges, prosecutors, defendants, and, finally, the audience.

Simultaneous interpretation equipment was used for the first time in Poland during the trial of Arthur Greiser, the former governor of the *Reichsgau* Wartheland in western Poland, before the Supreme National Tribunal (NTN) in Poznań between 21 June and 9 July 1946 (i.e. approximately within the time frame of the Nuremberg Trials, 1945-1946). The Supreme National Tribunal was a special court established by a Decree of the State National Council in 1946 to judge Nazi criminals for crimes perpetrated on occupied Polish territories as well as *Reichsdeutsch*, *Volksdeutsch* and Polish national traitors (Tryuk, 2016a). The press of the day wrote that during the trial 'foreign journalists had tables at their disposal with French, English and Russian language headphones that conveyed the interpretation' (Kozniowski, 1950:13; our translation). The group of people who worked as interpreters at the trial was composed of available foreign language teachers, and lawyers with foreign language knowledge (including Kazimierz Suchowiak, Judge of the Court of Appeal in Poznań; Edward Janik, Judge of the District Court; Mieczysław Zerbe, a secondary school teacher in Poznań; Wanda Libicka, assistant prosecutor in the District Court in Poznań; Irena Dobrzycka, assistant professor at the University of Poznań; Irena Sikorska and Eugenia Łuczko, secondary school teachers). The Greiser trial was followed by subsequent trials, with a total of seven trials held before the National Supreme Tribunal in Poland's major cities: Warsaw, Kraków, and Gdańsk (Tryuk, 2016a). The trial against Ludwig Fischer, the former governor of the Warsaw District, and his deputies Ludwig Meist, Joseph Meisinger and Max Daume (Gumkowski & Kułakowski, 1961:82-84) began in December 1946. The interpreters were the now-seasoned Judge Kazimierz Suchowiak, Judge Edward Janik, Professor Mieczysław

Zerbe and Bogdan Miądowicz, M.A. in law. The trial did not end until March 1947, which impacted the start date of the trial of Rudolf Höss, the first commandant of the Auschwitz-Birkenau concentration and extermination camp. It took a long time to decide the location of Höss' trial, but eventually the decision was made to hold the trial in Warsaw in order to ensure international coverage. This decision was facilitated by the fact that Warsaw already offered access to a room adapted to the needs of such a large-scale trial. The room was equipped with 'live' interpretation equipment by the Poznań-based company RAMAR. The facility was located on Smulikowskiego Street in Warsaw's Powiśle district, at the seat of the Union of Polish Teachers (the same room had been used in the trials against Fischer and other defendants). The building was one of the very few that had survived the destruction of the war, and it had a large room fit for purpose and capable of hosting approximately 500 people, although the number wanting to view the trial was of course much higher than this. Since many foreign observers and journalists were expected to attend, the Höss trial was to be interpreted into 4 languages (German, English, French and Russian), as in the case of the earlier trial of Greiser. Among other foreign observers, there were seats at the special table for the eight observers from the American delegation who cooperated with General Telford Taylor, the Counsel for the Prosecution representing the US before the International Military Tribunal in Nuremberg. The trial was also attended by Norwegian and French observers. Gumkowski & Kułakowski (1961:83) provide the following account of the beginning of the trial:

At nine a.m. (on March 11, 1947 – MT), there was an atmosphere of anticipation and tension in the tightly packed room. The technicians from the Polish Radio were running their final checks on the loudspeakers in the room, and on the complicated installations with headphones through which the defendant and the observers, as well as the foreign press correspondents, were to listen to the trial and to the interpretation into foreign languages provided by the interpreters in their special booths. (our translation)

The interpreters at the event included the lawyers who had interpreted at the previous trials, as well as foreign language teachers, and Polish Radio journalists, such as Stella Stacherska, Maria Skibniewska, Monika Załuska, Maria Kos, Jerzy Kroński, Waleria Nawrocka, Olga Jakowleff, Walerian Makszejew, Stanisław Derliński, Jan Raychman and Dagny Bengtson (Tryuk, 2015; 2016a). The Tribunal's protocols state that some of the interpreters interpreted into the microphones while others 'were present in the room', meaning that the first group interpreted simultaneously and the other group consecutively. The audience in the

room had no headsets and therefore could not listen to the simultaneous interpretation.



Członkowie załogi oświęcimskiej wysłuchują wyroku. NTN. Stoją od lewej w pierwszym rzędzie: Liebohonschel, Maria Manoli, Aumeier, Mückel i Grabner. W drugim rzędzie widać Kromera i Mobsfeldta

Defendants' dock at the trial of the SS staff of the Auschwitz-Birkenau concentration and extermination camp.

(Gumkowski & Kołakowski, 1961:196)

Almost ten months later, another trial began before the NTN, this time the trial of 40 staff members of the former concentration camp Auschwitz-Birkenau (also referred to as the first Auschwitz trial). The trial was held between 24 November and 22 December 1947, in the conference room of the National Museum at Aleja 3 Maja in Kraków. Similar to the Höss trial, it was interpreted into four languages, with foreign observers present in the room. The French delegates were Col. Lemerle, President of the French Military Tribunal in Rastatt, and the Chief Prosecutor of the Tribunal, Col. Joseph Grenier. The delegation from France had their seats in the front rows and, just like the rest of the audience, was able to observe the dock of the indicted with curiosity. The protocol of the Tribunal's sessions includes the names of the interpreters who had worked during the previous trials before the NTN as well as newly-hired interpreters, including

Mieczysław Pemper and Helena Gawlikowa. Pemper had also testified as a witness during the trial of Amon Göth, the former commandant of the concentration camp in Płaszów, July-September 1946. The numerous pictures from the trial that appeared in the press at the time show the defendants in the dock with their headphones on. The following account of the specificity of simultaneous interpretation, written for the general public, was provided by journalist Kazimierz Koźniewski in the magazine *Przekrój*:

An interpreter is working from a soundproof booth where he or she listens to live speech through the headphones and immediately translates it into the microphone and further into the headphones of the people in the room who are able to receive the message simultaneously. (Koźniewski, 1950:13) (our translation)

The World Congress of Intellectuals for Peace, which took place in Wrocław on 25-28 August 1948, was a further opportunity to present this new form of interpretation to a wider audience. Foreign delegations arrived in Wrocław with their interpreters, some of whom were graduates of the Geneva-based ETI School of Interpreters (established in 1941) and whose first steps into the profession were during the Nuremberg trials. This group included the legendary Wadi Keiser who, in his memoirs, describes the booths in Wrocław as small, one-man booths with a desktop, rather similar to phone booths (Keiser, 2004; 2006). They offered not only scarce space but also very limited access to fresh air, as the doors needed to remain closed at all times in order not to disturb the delegates seated near the booths. During the opening session there was no interpretation available from some booths; it turned out that some interpreters simply fainted due to the lack of air. The interpretation was bi-directional, which caused jams and commotion at the booth door as the interpreters tried to switch. Keiser (2006) also remembers that relay interpreting was applied in Wrocław: the working languages of the Congress were English and Russian, which were relayed into the other languages of the Congress. The interpreters also had to provide translation of the accompanying documents, which they were reluctant to do, and they tried to explain to the organisers the difference between translation and interpreting. After the Congress, the delegations went to Warsaw, where a sumptuous banquet was thrown by the president of Poland, Bolesław Bierut. Keiser remembers the event for its lengthy consecutive interpretations of very long official speeches.



Members of the Soviet delegation at the World Congress of Intellectuals for Peace.
Wrocław, 1948.

(http://dolnyslask.org.pl/508991,Wroclaw,Swiatowy_Kongres_Intelektualistow_w_Obronie_Pokoju.html)

During the Second World Congress of the Defenders of Peace in Warsaw (16–22 November 1950) simultaneous equipment was used to facilitate interpretation into nine languages, making it a breakthrough event and an innovation on a global scale at the time. Again, relay interpretation was used during the event. Here is how Kazimierz Koźniewski described the event, in the bombastic style characteristic of the time:

[...] the task that the National Radiophony Enterprise was commissioned with was to prepare 5,000 receiver points with headsets (excluding the receiver points with recorders and no headsets) so that interpretation could be listened to in nine languages. The designer of the equipment, the largest of its kind in the world, was engineer Jarosław Bołdok.

- Did you know that a world record has been broken in Warsaw? In the conference room at Dom Słowa Polskiego [the House of the Polish Word], engineers installed the world's largest and most reliable simultaneous interpretation equipment serving ten languages, and they did it in a record-breaking amount of time (no wonder—it's the capital city of Warsaw where things get done fast!). We have thus broken the record set earlier by the UN, where interpretation is received in five languages at 3,000 seats... (Koźniewski, 1950:13) (our translation)

Every invited guest or delegate had at their disposal a chair, a small table with a drawer and the interpretation installation, which included a radio-style headphone, ten sockets to plug the headphone in with a legend showing which sockets were for which languages, and a volume knob. Here is how Koźniewski described some further details:

Each socket was linked by a cable to a small interpreter's booth, which is soundproof. The sentences that the highly qualified and excellent interpreters heard were immediately interpreted into their mother tongue. The interpreters switched, depending on the language of the speaker. However, as it was difficult to find, for instance, a Pole with a good grasp of Chinese or a Chinese interpreter fluent in Polish, in such complicated cases Chinese or Polish interpreters would plug their headphones not into the floor socket but into the sockets of the interpretations being delivered by one of their colleagues. For example, the Chinese interpreter would plug into the English or Russian interpretation of the Polish speech from the floor.

[...]

The entire complicated and interesting equipment designed and produced by a Polish team of engineers worked with two amplifiers that were on at all times; these amplifiers could be automatically switched from one to the other. A third amplifier was kept handy just in case. This facilitated the continuous reception of interpretation, even if one of the amplifiers broke down. (Koźniewski, 1950:13) (our translation)

Special attention needs to be paid here to the emphasis on the role of the technical staff, which is often overlooked although it is also one of the key conditions for the delivery of successful conference interpreting services. We have no information as to how the interpreters working at the Congress were recruited or what their skill level was. Nor do we know anything about the quality of their work.

Probably the fullest account of the event was given by Irena Dobosz, a pioneer of simultaneous interpretation in Poland and a UN interpreter for many years. Her interpreting début was during the work of the Neutral Nations Supervisory Commission in Panmunjom, which controlled the disarmament of the Korean Peninsula following the three-year war between 1950 and 1953 (Bowen & Bowen, 1990). Dobosz had worked as a journalist at one of Warsaw's magazines; she had learned foreign languages and before the war had studied architecture. When Poland was under Nazi occupation she lived in Russia, where she also mastered Russian. In the early days of her career she sometimes translated texts for press agencies. In 1953, during an interview with Soviet builders on the construction site of the future Palace of Culture and Science in Warsaw, she was summoned to the Communist Party's Central Committee. It turned out that, along with a group of other polyglots, she had been assigned to go to Korea to work as an

interpreter. The entire group was subsequently lodged at a military base near Warsaw, where they were trained in the following: foreign languages, shooting, military exercise and drills, and, last but not least, military terminology. Irena Dobosz spoke of her experience there in an interview with Margaret and David Bowen:

We, the 'cywil-banda', or gang of civilians, as we were nicknamed, held our own classes. There were no teachers, no instructors. It was really self-instruction. By trial and error. For some reasons, my colleagues decided I was the best qualified to teach the rest of them. So I did. (Bowen & Bowen, 1990:26)



A group of unknown Polish soldiers and interpreters of the Neutral Nations Supervisory Commission, Korea 1954.

(<http://centrum-weterana.mon.gov.pl/pl/60.html>)

At the time, Poland had no interpreter training centres so interpreter education was rather random and intuitive. In the interview, Dobosz says she learned how to interpret through role-plays, dialogues and mock interviews. For example, she would ask one of the course's participants to interpret some sentences, and the other participants corrected any possible mistakes in the interpretation. Dobosz also remembers practising sight interpreting. She was able to convince her superiors (i.e. military staff) to subscribe to American magazines that were unavailable through regular channels at the time. Interpreter education was also made difficult by the lack of appropriate equipment such as microphones,

earphones and tape recorders. Simultaneous interpreting training was non-existent, and Dobosz remarked ‘We didn’t even know there was such a thing as simultaneous interpretation’ (Bowen & Bowen, 1990:27). The peace conference in Panmunjom was attended by representatives of Poland, Czechoslovakia, Sweden and Switzerland. This is how Irena Dobosz remembers her work at the event:

I only sat in the barracks that served as conference room for the Manpo group and whispered into the ears of the Polish lieutenant-colonel the gist of what was being said by his Swedish or Swiss counterpart, and translated aloud into English whatever the Pole wanted to say. The Czech interpreter was doing the same for his boss. [...]. (Bowen & Bowen, 1990:28)

The interpretation took a very long time, so the decision was made to introduce some changes:

[...] I was recalled to the Commission’s headquarters. It seems that their meetings at Panmunjom were going on too slowly because of double or rather triple interpretation. To speed up the procedure somebody suggested that there should be two working languages, English and Russian, instead of three – English, Polish and Czech. English was the common ‘neutral’ language for the Swedes and the Swiss; why not have a common neutral language for the other side? No problem for the Polish and Czechoslovak members: they were graduates of Soviet military academies. But a big problem for interpreters. Who could do it from and into Russian? A few of us, including me. (ibid.:28-29)

A lot has changed in the profession since then. For many decades the principle of the speaker delivering their speech in their mother tongue was strictly adhered to. Currently, it is becoming ever more frequent that speakers use English as the lingua franca. Another rule, which is still being followed, is to interpret from the passive language into the interpreter’s active language. However, the situation that Dobosz described was more complex. It turns out that the Panmunjom talks were interpreted from one non-native language into another non-native language, i.e. from English into Russian or from Russian into English. Were there interpreters who were able to do that? Irena Dobosz certainly was. She says in the interview:

They put us at the conference table, one by one. I was terrified: to speak alone for and to the Commission, with all the generals and colonels hanging on my lips, to have every word of mine taken down by stenographers – no, I thought I’d never do it. (ibid.:29)

Irena Dobosz worked in Panmunjom for 18 months. The generals rotated, but she provided her interpretation service all the time. She also developed a specific note-taking method (she had not learnt any note-taking techniques before the talks) that was nothing short of innovative:

As a journalist, I had some experience: tape recorders were unknown in my time and I had to jot down the contents of my interviews. I did

pretty much the same in Panmunjom. Little by little I invented my own symbols for the terms and expressions that were used repeatedly. The rest I took down by noting the key words in any language that occurred to me – English, Polish, Russian. Sometimes I forgot what language I was to render it into. The atmosphere at the table was at times extremely tense. Once I remember, the Senior Members were getting red in the face and accusing each other of bias, if not falsehood. The Swede made a very tough statement, in English, which I immediately interpreted back into English. Everybody burst out laughing and we relaxed. (Bowen & Bowen, 1990:30)

Irena Dobosz was also able to rely on her memory:

When I got too tired to take notes I relied on my memory. I'd learned the military jargon quite well, I'd gotten used to the terminology, I knew the way the brains of Senior Members worked, so if I forgot a part of anybody's statement I could invent it. (ibid.:30)

An honest thing to say! It also seemed that Irena Dobosz was irreplaceable:

Several persons were brought from Warsaw and Prague to Panmunjom to try to work at the conference table. Their English and Russian were perfect and yet they couldn't do it. They mumbled, they got confused and lost the thread, they never finished their sentences, they sweated and stammered. It was painful to look at them. [...] They were linguists by profession. They knew everything about phonemes, comparative grammar, medieval punctuation, and the like. But they were slow, they lacked the lightning reflex, they didn't have the knack for guessing what the speaker wants to say even if he expresses it clumsily. They couldn't enter the other person's mind, if I may put it that way. With the journalistic background I was used to it. Perhaps that's the explanation. Or, more simply, perhaps either you're a born interpreter or you aren't. (ibid.:31)

The last comment brings to mind the quote from Jean Herbert (1952) 'Interpreters are born, not made' which shaped the approach to conference interpreting for many decades. Upon her return to Poland Irena Dobosz continued to work as an interpreter, and even though she was aware of the existence of academic centres for interpreters, she did not think she needed any additional training. Before the PEN Club congress in Warsaw in 1958, its organisers asked her to interpret from the booth at the event. 'How is it done?', she asked. 'It's straightforward,' they said, 'you just put your headphones on and then speak to the microphone.' It was the first time that Irena Dobosz was able to compare her skills with those of professionally trained interpreters.

The team came from Geneva, I was co-opted to complete it. I looked at the Geneva interpreters with awe. Such elegance, such versatility, such vast experience. And I, a Cinderella among princes. (ibid.:27)

Such 'born interpreters' were to dominate the interpreting scene in Poland for many years. The pioneering stage of the development of Poland's interpreting services market ended with the establishment of the first educational facility for

translators and interpreters within Warsaw University's Higher School of Foreign Languages (WSJO). The programme was established in 1963 by Olgierd Adrian Wojtasiewicz, a Polish linguist, translator and translation studies scholar (Kopczyński 2009, Tryuk 2016b) and students could enter the translation and interpreting programme with a combination of two foreign languages out of the five offered by the institute. The WSJO operated until 1972 when it was transformed into Warsaw University's Institute of Applied Linguistics, which still retains the same name.

CONCLUSION

Since the period described in the present paper, historic changes have taken place in Poland, and every industry and profession has undergone transformations on a larger or smaller scale. While there have been extremely rapid changes in the interpreting services market over the last 25 years, we still cannot say that the process of professionalisation of interpreting has been completed. Many steps have been taken towards the development of the profession, with the establishment of a number of educational facilities for future generations of interpreters (including university-level facilities), as well as efforts by interpreters' associations to introduce a professional code of conduct (e.g. this is the mission of the *Polskie Stowarzyszenie Tłumaczy Konferencyjnych* PSTK (Polish Association of Conference Interpreters), which was established in 2015). Moreover, a large number of interpreters who trained at Polish educational establishments are successfully employed at prestigious international institutions. However, there are many problems within the profession, as interpreting services are also provided by amateur interpreters with no professional training. Furthermore, there are no unified provisions to regulate access to the profession, and the skills of young graduates of interpreting programmes do not always reflect the market demand. While the term 'professional interpreter' is frequently used, it is neither included nor defined in any existing official list of professions. The current legal regulations concern only sworn interpreters, but the profession of the translator/interpreter has not yet been fully recognised by Polish legislation. However, we are hopeful that the final stage of professionalisation can be reached in the near future thanks to the activities of both the professional organisations and society as a whole.

References

- Bowen D. & Bowen M. (1990) 'The life of a diplomatic interpreter: An interview with Irena Dobosz' in D. Bowen & M. Bowen (eds.) *Interpreting: Yesterday, Today and Tomorrow*, Binghampton, ATA Scholarly Monograph Series, pp. 23-33.
- Herbert, J. (1952) *Manuel de l'interprète*, Genève, Georg.
- Gumkowski J. & Kułakowski T. (1961) *Zbrodniarze hitlerowscy przed Najwyższym Trybunałem Narodowym*, Warsaw, Wydawnictwo Prawnicze.
- Keiser W. (2004) 'L'interprétation de conférence en tant que profession et les précurseurs de l'Association internationale des interprètes de conférence (AIIC) 1918-1953' in *Meta* 49:3, pp. 576-608.
- Keiser W. (2006) 'Wrocław, les interprètes évanouis, Picasso et l'officier d'occupation' in *Communicate*, <https://aiic.net/p/2402>, accessed on 16.12.2016.
- Kopczyński A. (1976) 'Conference interpreting in Poland: an overview of the problem' in *Babel*, 23:3, pp. 123-124.
- Kopczyński A. (2009) 'Wyższe Studium Języków Obcych Uniwersytetu Warszawskiego – pierwsza szkoła tłumaczy w Polsce (1963-1972)' in K. Hejwowski, A. Szczęsny & U. Topczewska (eds.), *50 lat polskiej translatoryki*, Warsaw, ILS UW, pp. 53-55.
- Koźniewski. K. (1950) 'Na 10 języków' in *Przekrój*, 296, 10.12.1950, p. 13.
- Tryuk M. (2006) *Przekład ustny środowiskowy*, Warsaw, PWN.
- Tryuk M. (2015) *On ethics and interpreters*, Frankfurt/Main, Peter Lang.
- Tryuk M. (2016a) 'Interpretation at the trials of Nazi criminals in Poland after World War II' in D. Andres, J. Richter & L. Schippel (eds.), *Translation und 'Drittes Reich'*, Berlin, Frank & Timme, pp. 79-97.
- Tryuk M. (2016b) 'Olgierd Adrian Wojtasiewicz. Translator, scholar and trainers of translators' in Schippel L. & Zwischenberger C. (eds.), *Going East: Discovering New Alternative Traditions Studies*, Berlin: Frank & Timme, pp. 469-486.

Sources for images

- 'Defendants' dock at the trial of the SS staff of the Auschwitz-Birkenau concentration and extermination' in J. Gumkowski & T. Kułakowski *Zbrodniarze hitlerowscy przed Najwyższym Trybunałem Narodowym*, Warsaw, Wydawnictwo Prawnicze, p. 196.
- 'Members of the Soviet delegation at the World Congress of Intellectuals for Peace. Wrocław, 1948', http://dolnyslask.org.pl/508991,Wroclaw,Swiatowy_Kongres_Intelektualistow_w_Obronie_Pokoju.html, accessed 10.02.2017.
- 'A group of unknown Polish soldiers and interpreters of the Neutral Nations Supervisory Commission, Korea 1954', <http://centrum-weterana.mon.gov.pl/pl/60.html>, accessed 10.02.2017.

Malgorzata TRYUK – Professor of Translation and Interpreting Studies, head of the Department of Interpreting Studies and Audiovisual Translation, and local Coordinator of the EMCI Postgraduate Programme at the Institute of Applied Linguistics, University of Warsaw. Editor and author of books, papers and chapters in Polish, French and English on the subjects of terminology, translation and interpreting in public services, conference interpreting and translating, including the book *On Ethics and Interpreters*, which was published in 2015 by Peter Lang. Tryuk is a freelance interpreter and member of the European Society for Translation Studies EST and the Polish Association of Translators and Interpreters STP.

Dolmetscherausbildung im Sozialismus am Beispiel zweier Systeme und ihrer Ausbildungsstätten

Izabella NYÁRI

Universität Wien

Abstract. This study aims to investigate the infrastructure of interpreter training in the GDR and Hungary between 1949 and 1989, with particular emphasis on the languages offered by training institutions. The analysis is performed from the historical and sociological perspective of translation, and the research is based on social constructivist theories of translation studies. The study examines the historical, political and social contexts, the effects of the political transition and the causal relationships, as well as the participants, drawing on data and facts about universities and training facilities. The aim of this study is to outline two systems of interpreter training under socialism, based on numerous political, historical, economic and ideological analogies, while at the same time showing different particularities and characteristics. The primary purpose of this paper is to elicit certain patterns and causal relationships within these systems, rather than to compare them. The two countries and their respective interpreter training programmes are therefore presented as independent profiles.

Keywords: GDR, Hungary, interpreter training, training institutions, socialism.

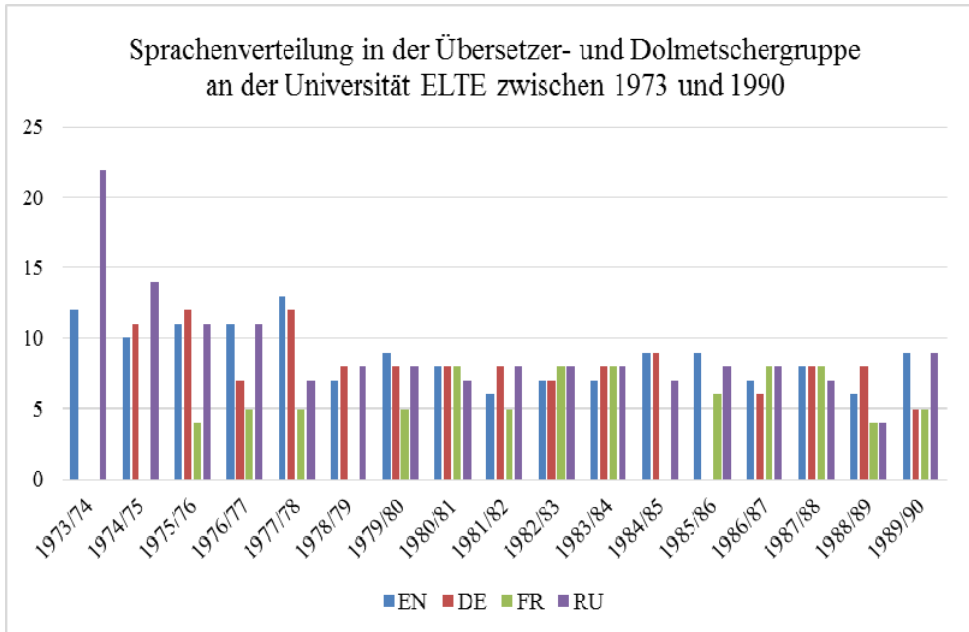
Die folgende Forschung, die im Rahmen meiner Masterarbeit am Zentrum für Translationswissenschaft der Universität Wien 2016 durchgeführt wurde, hat sich zum Ziel gesetzt, die Infrastruktur der Dolmetscherausbildung in der DDR und in Ungarn zwischen 1949 und 1989 mit einem Akzent auf dem Sprachangebot der Ausbildungsstätten zu untersuchen. Die Analyse erfolgt aus der Perspektive der Translationsgeschichte und der Translationssoziologie, die Forschungsarbeit stützt sich auf sozialkonstruktivistische Theorien aus der Translationswissenschaft (vgl. Gouanvic, 2002:93ff.). Das Ziel der Arbeit war es, zwei Systeme der Dolmetscherausbildung im Sozialismus darzustellen, die auf vielen politischen, historischen, wirtschaftlichen und ideologischen Analogien basieren und die gleichzeitig unterschiedliche Spezifika und Charakteristika aufweisen. Um die Dolmetscherausbildung später im Machtgeflecht zu verorten und um einen Maßstab für die Einordnung der Ausbildungsstätten und die unterschiedlichen Entscheidungen bezüglich der Dolmetscherausbildung entwickeln zu können, wurden allgemeine Hintergrundinformationen bezüglich der Geschichte, Politik, Wirtschaft und Gesellschaft ausgewertet (vgl. Müller, 2003²; Tóth, 2005). Eine größere Bedeutung wurde der Kultur-, Bildungs- und Fremdsprachenpolitik beigemessen, da sich diese maßgeblich auf das Fremdsprachenangebot der

Ausbildungsstätten für DolmetscherInnen (und ÜbersetzerInnen) auswirkten (vgl. Vágó, 2000:668ff.; Bausch et al., 2003⁴). Weiters wurde die Dolmetscherausbildung in den einzelnen Ausbildungsstätten in Ungarn und in der DDR zwischen 1949 und 1990 dargestellt. Diese untersuchten Ausbildungsstätten waren: die Hochschule für Fremdsprachen, das Lenin-Institut, die Übersetzer- und Dolmetscherguppe an der Eötvös-Loránd-Universität in Budapest, die sog. sektorenspezifische Dolmetscherausbildung in Ungarn und schließlich die Humboldt-Universität zu Berlin, sowie die Karl-Marx-Universität in Leipzig in der DDR (vgl. Boda, 2011:104ff.; Herman, 1956; Kautz, 1999:428ff.; Klaudy, 1999:9ff.; Oertel/Resnik, 2009:641ff.; Salevsky/Schmitz, 1986:118ff.; Serély, 1956). Über die ungarische Dolmetscherausbildung im Sozialismus existiert keine einschlägige Sekundärliteratur, die Jahrbücher und Statistiken der untersuchten Universitäten und die mit an den untersuchten Universitäten tätigen Lehrenden durchgeführten Gespräche wurden im Rahmen der Masterarbeit zum ersten Mal im dolmetschwissenschaftlichen Kontext näher untersucht. Im Folgenden werden die Schlussfolgerungen der Analyse zuerst bezüglich der Dolmetscherausbildung in Ungarn, dann bezüglich der Dolmetscherausbildung in der DDR zusammengefasst.

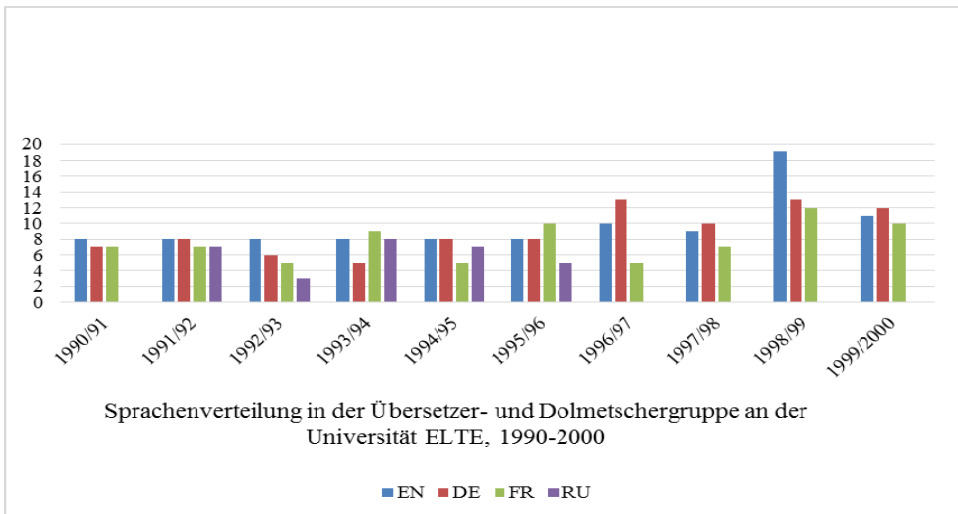
1. DOLMETSCHERAUSBILDUNG IN UNGARN

In Bezug auf die Dolmetscherausbildung in Ungarn können mehrere Feststellungen getroffen werden. Von den außenpolitischen Beziehungen des Landes spiegeln sich zwei Aspekte in der Dolmetscherausbildung wider: Einerseits die Rolle der UdSSR in der Ausbildung und damit auch die Präsenz der russischen Sprache in den meisten Ausbildungsstätten, andererseits die Öffnung Richtung Nicht-RGW-Märkte ab den 70er Jahren, was sich in der immer stärkeren Anwesenheit der westlichen Sprachen (Englisch, Deutsch) in der Ausbildung manifestierte (vgl. Nyári, 2016:18ff.). Aus demselben Grund wurde es zum Beispiel 1979 möglich, die Dolmetscherausbildung (und in erster Linie die Übersetzerausbildung) an der Universität Pécs nur mit den Fremdsprachen Englisch und Deutsch einzuführen (vgl. Muráth, 2015). Politisch und fremdsprachenpolitisch gesehen hatten Sprachen wie Deutsch, die eine lange historische Tradition in Ungarn aufweisen, eine konstante und auch nachhaltige Rolle in der Dolmetscherausbildung, in dem Sinne, dass sie auch nach dem Fall des Eisernen Vorhangs im Unterricht angeboten wurden (vgl. Petneki, 1993:141ff.). Die russische Sprache hingegen wurde nur aus außenpolitischen Gründen in den Unterricht eingeführt und verschwand aus diesem Grund in den 90er Jahren sofort aus der Reihe der unterrichteten Fremdsprachen in der Dolmetscherausbildung. Die weltpolitischen und innenpolitischen Ereignisse der Jahre 1956 und 1989 untermauern diese Hypothese, weil das Gewicht der russischen Sprache in diesen

und in den darauffolgenden Jahren plötzlich stark sank (vgl. Klaudy, 1999:9ff.; Klaudy 2003).



1. Übersetzer- und Dolmetscherguppe an der Universität ELTE, 1973-1990 (eigenes Diagramm anhand der Daten aus dem Jahrbuch von Klaudy, 1999).



2. Übersetzer- und Dolmetscherguppe an der Universität ELTE, 1990-2000 (eigenes Diagramm anhand der Daten aus den Jahrbüchern von Klaudy, 1999 und Klaudy, 2003).

Aus der Perspektive der Fremdsprachenpolitik kann man anmerken, dass Russisch die einzige Pflichtsprache in den Schulen war, nichtsdestotrotz hatten die Studierenden für eine Dolmetscherausbildung keine besonders gute Basis – weder auf dem Gebiet der Fremdsprachen im Allgemeinen, noch im Russischen (vgl. Vágó, 2000:668ff.). Ein anderes Ziel der damaligen Fremdsprachenpolitik war es, der Arbeiterschaft zu ermöglichen, Fremdsprachenkenntnisse zu erwerben. Daraus folgend wurde in den 50er Jahren die Aufnahme von Studierenden aus Arbeiter- und Bauernfamilien stark unterstützt. Diese Förderung verstärkte das bereits existierende Phänomen, dass die Studierenden die Fremdsprachen vor dem Studium gar nicht bzw. auf einem sehr schlechten Niveau beherrschten. Die Situation veränderte sich in den 60er und 70er Jahren, als die offiziellen Arbeiter- und Bauernförderungen abgeschafft und Intellektuelle dazu angeregt wurden, Universitätskurse (unter anderem auch Dolmetschkurse) zu absolvieren (vgl. Herman, 1956; Klaudy, 1999:9ff.; Serély, 1956). Allgemein waren für die Dolmetscherausbildung in Ungarn eine Reihe an Faktoren von großer Relevanz: Erstens wurde Dolmetschen und Übersetzen in ganz Ungarn immer gemeinsam unterrichtet, wobei Übersetzen fast immer die entscheidendere Rolle in der Ausbildung spielte (vgl. Klaudy, 1999:9ff.). Zweitens fand die offizielle Ausbildung (ab den 70er Jahren) in postgradualer Form statt, doch die berufsbegleitende Form war in der Ausbildung der DolmetscherInnen und ÜbersetzerInnen sehr verbreitet (vgl. Romsics, 2007:875f.). Drittens war es ein ungarisches Spezifikum, dass die Dolmetscherausbildung auch in sektorenspezifischer Form unterrichtet wurde. Das heißt, dass die Ausbildung in Ungarn eher nach wirtschaftlichen Sektoren, als nach angebotenen Fremdsprachen oder Sprachkombinationen differenziert wurde. In den Ausbildungskursen für DolmetscherInnen waren Metallurgie oder Bergbau aus wirtschaftlichen Interessen präsent, aber auch Außenpolitik und Diplomatie hinterließen ihre Spuren in Form der Spezialisierung Pressewesen (vgl. Matrikeln der Hochschule der Fremdsprachen, 1951-1955). Viertens musste die Dolmetscherausbildung nur mit einer Fremdsprache (eine B-Sprache) absolviert werden, eine zweite Fremdsprache (C-Sprache) war fakultativ möglich. Im Gegensatz zur DDR war Russisch in der Dolmetscherausbildung nicht für alle Studierenden obligatorisch, es gab sogar Ausbildungsstätten (Pécs, Gödöllő), in denen die Ausbildung ganz ohne Russisch ins Leben gerufen wurde (vgl. Muráth, 2015; Boda, 2011:104ff.). Fünftens war die Dolmetscherausbildung eindeutig von kommunistischen, sozialistischen und marxistisch-leninistischen Ideologien geprägt (zum Beispiel in Form des Pflichtfachs Marxismus-Leninismus), doch die Öffnung in Richtung Westen im Bereich der Didaktik und später der Übersetzer- und Dolmetscherforschung bekräftigten eindeutig die liberalere Politikauffassung des Kádár-Regimes in den 80er Jahren (vgl. Szabari, 1999:22ff.). Sechstens lässt sich feststellen, dass Budapest bis heute der Wasserkopf der Dolmetscherausbildung ist. Auch wenn sich die sektorspezifischen Ausbildungszentren und bestimmte Großstädte in Ungarn aus wirtschaftlicher Sicht sehr schnell und positiv entwickelt haben,

konnten sie Budapest die führende Rolle bis heute nicht abnehmen (vgl. Nyári, 2016:26ff.).

Beim Sprachangebot lässt sich feststellen, dass dieses in Ungarn bei weitem nicht so differenziert war, wie das Sprachangebot in der DDR. Russisch spielte aus politischen Gründen eine wichtige Rolle, wurde aber nicht zur „Hauptsprache“ der Ausbildung. Englisch spielte hingegen eine besonders wichtige Rolle, was m.E. auch der Tatsache zu verdanken ist, dass die Dolmetscherausbildung in Ungarn erst in den 70er Jahren startete, als das Land schon eine liberalere Haltung gegenüber den Nicht-RGW-Staaten hatte. Französisch wurde zuerst nur in der Hauptstadt, höchstwahrscheinlich wegen der gesellschaftlichen Zusammensetzung Budapests (Existenz des ehem. Bürgertums), eingeführt (vgl. Poros, 2015). Außerdem war Deutsch, das zusammen mit Französisch eigentlich erst später in die Ausbildung aufgenommen wurde, aus historischen und wirtschaftlichen Gründen auch konstant in der Ausbildung präsent. Deutsch war erstens die wichtigste Sprache in bestimmten Regionen Ungarns (Schwäbische Türkei), weswegen es die Ausbildung in Pécs zum Beispiel zuerst nur in deutscher Sprache gab, in Budapest spielte Deutsch hingegen keine besonders große Rolle in der Ausbildung (vgl. Nyári, 2016:21ff.; Földes, 2002). Zweitens hatte Deutsch auch die Funktion eines Bindegliedes zwischen den Staaten des Ostblocks (vgl. Mihalovicsné, 2008:40; Petneki, 1993:141ff.). Andere Sprachen, wie zum Beispiel die Sprachen anderer Satellitenstaaten, bzw. der Länder in Afrika oder Asien, zu denen Ungarn eine freundschaftliche Beziehung hatte, waren in der Dolmetscherausbildung gar nicht präsent. Diese Situation ist m.E. darauf zurückzuführen, dass in der ungarischen Dolmetscherausbildung nur mit je einer Fremdsprache studiert wurde, die aber dann als Relais-Sprache und auf dem Niveau einer aktiven Fremdsprache beherrscht werden musste. Die Dimension der Ausbildung und die finanziellen und personellen Kapazitäten der Universitäten reichten nicht dafür aus, derartige „Luxussprachen“ in die Ausbildung aufzunehmen (vgl. Nyári, 2016:31ff.).

2. DOLMETSCHERAUSBILDUNG IN DER DDR

Für die Dolmetscherausbildung in der DDR lassen sich folgende Schlussfolgerungen ziehen: Die Außenpolitik und die außenpolitischen Ziele waren in der DDR sogar in mehreren Bereichen der Dolmetscherausbildung präsent. Die diplomatische Anerkennung bestimmter Staaten und die Annäherung an die Dritte Welt führten dazu, dass mehrere afrikanische und asiatische Sprachen in die Dolmetscherausbildung integriert werden mussten (vgl. Fraude, 2006:28ff.; Nyári, 2016:83ff.). Da diese Entscheidungen meistens auf politischer Ebene getroffen wurden, fehlte es oft am nötigen Personal und Lehrkörper, an der Infrastruktur und an einem Konzept auf methodologischer und didaktischer Ebene zur bestmöglichen Verwirklichung dieser Pläne. Außerdem war die Politik in Form der Definition der Ziele der Dolmetscherausbildung, der Auswahl der Studierenden, der Sprachen, der

Lehrveranstaltungen und auch in Form der späteren „Lenkung“ immer präsent (vgl. Hoepner, 2016; Kautz, 1999).

Die Fremdsprachenpolitik der DDR war der ungarischen Fremdsprachenpolitik sehr ähnlich, mit einigen Ausnahmen: Russisch spielte eine besonders wichtige Vermittlerrolle unter den Fremdsprachen. Da Russisch auch in den erweiterten Oberschulen (EOS), in den polytechnischen Oberschulen (POS) und in Form von Spezialklassen unterrichtet wurde, war die Einführung der Sprache erfolgreicher und nachhaltiger als in Ungarn. Der Russischunterricht in den unterschiedlichen Formen der Begabtenförderung ermöglichte ein hohes Niveau an Sprachkenntnissen schon vor der Dolmetscherausbildung (vgl. Huschner, 1997:203ff.). Englisch und Französisch hatten auch eine aktive Rolle im Fremdsprachenunterricht und wurden intensiv in Form von fakultativen Fächern unterrichtet. Da sie als zweite Fremdsprachen im Schulunterricht fungierten, war es möglich, dass in der Dolmetscherausbildung sowohl Englisch als auch Französisch (neben Russisch) eine koordinierende Funktion einnahmen (vgl. Anweiler et al., 1992; Bausch et al., 2003:609ff.).

In der Dolmetscherausbildung können folgende Charakteristika erkannt werden: Zunächst war die Dolmetscherausbildung nur an den Universitäten (vier Universitäten in der DDR) möglich, andere Formen der Weiterbildung wurden unter anderem vom Fremdsprachendienst der DDR organisiert (vgl. Salevsky/Schmitz, 1986; Studienplan für Sprachmittler, 1983). Dolmetschen und Übersetzen wurden auch in der DDR (so wie in Ungarn) nicht getrennt unterrichtet, um den Bedürfnissen des Marktes Rechnung zu tragen. Außerdem existierten schon in den 60er Jahren, als die offizielle Dolmetscherausbildung (Sprachmittlerausbildung) in der DDR eingeführt wurde, ein Fremdsprachendienst und eine Interessenvertretung, die auch auf dem Markt tätig waren und in engem Kontakt mit den Ausbildungsstätten standen (Berufspraktika, Auswahlverfahren, Studienplan etc.) (vgl. Studienplan für Sprachmittler, 1983; Mitteilung von INTERTEXT, 1969). Überdies existierten unterschiedliche Möglichkeiten für diejenigen, die schon in der Praxis tätig waren, aber über keinen Hochschulabschluss im Bereich Sprachmittlung verfügten (Externenprüfung) (vgl. Merkblatt, 1963; Merkblatt, 1972). Weiters war die Ausbildung auf unterschiedlichen Ebenen stark von der Politik, Ideologie und vom Marxismus-Leninismus geprägt, so zum Beispiel in der Definition von Sprachmittlung sowie den Zielen der Ausbildung, in den Einsatzmöglichkeiten der SprachmittlerInnen (diplomatische und hochpolitische Einsätze), in Bezug auf die Lehrkräfte und auf die Studierenden (Eignungsprüfung), auf das Lehrmaterial (politische Reden und Zeitungsartikel) und auch auf die Lehrveranstaltungen (Russisch, Marxismus-Leninismus) (vgl. Studienplan für Sprachmittler, 1983). Auch in der DDR erhielten die Studierenden aus Arbeiter- und Bauernfamilien eine Art Unterstützung und Förderung seitens des Staates, aber die „Gleichschaltung“ im tertiären Bildungsbereich lief nicht ohne Widerstand ab (vgl. Anweiler et al., 1992:20). Außerdem muss hervorgehoben werden, dass, auch wenn die Fremdsprachenkenntnisse bei der Eignungsprüfung geprüft wurden, der Unterricht

in den Nicht-Schulsprachen (afrikanische, asiatische, osteuropäische Sprachen) bei null beginnen musste. Nichtsdestotrotz gab es (wie auch in Ungarn) Mängel bei den Lehrkräften, die meistens über keine Ausbildung im Bereich Dolmetschen, Übersetzen oder Sprachmittlung verfügten (vgl. Kautz, 1990:428ff., Hoepner, 2016). Letztlich wird aus den untersuchten Dokumenten ersichtlich, dass das Absolvieren von Teilen des Studiums und Sommerferienkursen in einem anderen sozialistischen Land einen festen Bestandteil der Ausbildung bildeten und einen großen Beitrag zum interkulturellen Austausch auf sprachlicher, aber auch auf kultureller und politischer Ebene leisteten (siehe Abbildung 3). Nicht weniger vorteilhaft waren diese Möglichkeiten für die Länder, die die Kurse organisierten und ermöglichten, da sie so Kontakt zu anderen (sozialistischen) Ländern haben konnten (vgl. Auszug, 1968; Broschüre der Ferienkurse an der Universität Debrecen, 1970; Hoepner, 2016).

In Rahmen des Kulturabkommens zwischen der DDR und Ungarn erhielten auf unsere Empfehlung in diesem Semester folgende Studenten der ungarischen Sprache und Literatur in Berlin und Leipzig Stipendien für einen Studienaufenthalt in Ungarn:
Unsere Sprachmittlerstudenten Dorothea [], Olga [], Marlies [] und Marlis [] sowie die Leiterin der Abteilung für fremdsprachige Zeitschriften in der Deutschen Staatsbibliothek, Jutta [] und Eduard [], Student im dritten Studienjahr. Sie nahmen vom 17. Juli bis 18. August erfolgreich teil an den Vorlesungen und Sprachkursen der Sommeruniversität in Debrecen. - Einmonatige Studien trüben in Ungarn von unseren Studenten im dritten Studienjahr. Angelika [] vom 7. Juli bis 3. August als Praktikantin in der Redaktion der Budapester Abendzeitung, Gisela [] im Sprachwissenschaftlichen Institut der UAW, wo sie sich mit verschiedenen lexikographischen Unternehmungen und den obegrischen Forschungen vertraut machte und Georg [], der in der Abteilung Dokumentation und Information der Technischen Bibliothek Budapest arbeitete. Péter [] stellte vom 17. Juli bis 17. August eine ungarische Bibliographie zur finnischen Literatur zusammen und studierte die finnisch-ungarischen Sprachwissenschaftlichen Arbeiten in ungarischen Instituten. Alle haben ihre ungarischen Sprachkenntnisse erfolgreich verbessert. - Dipl. Phil. Lorenz [], Assistent an der Sektion Geschichte unserer Universität, vervollständigte vom 30. Mai bis 30. Juni in ungarischen Bibliotheken und Archiven das Material seiner Dissertation "Schlüssel und Ungarn" und be- riet sich mit ungarischen Fachleuten.

3. Auszug aus dem 34. Bericht des Bereichs Finno-Ugristik der Humboldt-Universität zu Berlin (1969).

Durch die hohe Anzahl der angebotenen Fremdsprachen war keine Tiefanalyse bezüglich der Zahl der Studierenden bestimmter Fremdsprachen wie bei den Ausbildungsstätten in Ungarn möglich, es kann jedoch generell festgestellt werden, dass sowohl an der Universität Leipzig, als auch an der Humboldt-Universität zu Berlin eine Massenausbildung im Bereich der Sprachmittlung stattfand. Die Tatsache, dass die Dolmetscherausbildung in mindestens zwei Fremdsprachen erfolgte, bekräftigt die andersartige Wahrnehmung bestimmter Fremdsprachen. Die erste Fremdsprache (Russisch, Englisch oder Französisch) wurde m.E. aus professionellen Gründen auf einem sehr hohen Niveau unterrichtet, damit die AbsolventInnen erfolgreich mit der jeweiligen Sprache als aktive Fremdsprache arbeiten konnten. Die Existenz der passiven Fremdsprachen, die meistens erst im Studium erlernt wurden, spiegelt in erster Linie die Außenpolitik der DDR wider. Diese Sprachen wurden wegen der breitgefächerten Massenorganisationen und ihrer Konferenzen in der DDR und wegen der häufigen Auslandsreisen und Auslandsinvestitionen des Staates mehr gebraucht, als zum Beispiel in Ungarn. Trotzdem wurden sie m.E. nur aus politischen Gründen und nicht aus wirtschaftlichen Gründen ins Curriculum aufgenommen und ihr Unterricht verursachte organisatorische und didaktische Probleme in der Ausbildung (vgl. Oertel/Resnik, 2009:641ff.; Kautz, 1990:428ff.; Hoepner, 2016; Salevsky/Schmitz, 1987:118ff.; Wotjak, 2007).

3. FAZIT

Die Volksrepublik Ungarn und die Deutsche Demokratische Republik weisen im Bereich der Dolmetscherausbildung in vielen Bereichen ähnliche Züge auf, entwickelten jedoch vollkommen unterschiedliche Infrastrukturen. Der unterschiedliche Aufbau der Dolmetscherausbildung und konkret des Sprachangebots in der Dolmetscherausbildung lässt sich unter anderem auf

- den zeitlichen Unterschied bestimmter politischer Entwicklungen in der DDR und in Ungarn (Öffnung Richtung Nicht-RGW-Märkte in den 70er Jahren in Ungarn; Verstärkung des sozialistisch-kommunistischen Gedankengutes in der DDR in den 70er Jahren);
- die unterschiedlichen bildungspolitischen Vorstellungen bezüglich der Dolmetscherausbildung (Einführung des berufs begleitenden Studiums in Ungarn; traditionelle Universitätsausbildung und Interessenvertretung in der DDR);
- die andersartigen innenpolitischen und außenpolitischen Entscheidungen (die Rolle der russischen Sprache in Ungarn und

in der DDR; die Präsenz afrikanischer Sprachen in der Ausbildung in der DDR wegen des Engagements in der Dritten Welt);

- die historischen Faktoren (die konstante Präsenz des Deutschen wegen der ungarndeutschen „Inseln“ in Ungarn);
- die geografischen Faktoren (die Macht der deutschen Sprache hauptsächlich in der sektorenspezifischen Ausbildung in Ungarn; der Unterricht des Polnischen in der DDR);
- die (markt)wirtschaftlichen Elemente (die konstante Präsenz des Englischen und des Französischen sowohl in der DDR, als auch in Ungarn)

zurückführen. Abschließend lässt sich also feststellen, dass der historische, politische und gesellschaftliche Kontext einer bestimmten Zeit und eines bestimmten Landes, sowie die Wechselwirkungen innerhalb dieser Kontexte einen großen Einfluss auf die Entwicklung und auf den Aufbau der Dolmetscherausbildung des jeweiligen Landes ausüben. Aus diesem Grund ist bei der translationshistorischen und translationssoziologischen Untersuchung der Dolmetscherausbildung die kontextuelle Einbettung der Dolmetschinfrastruktur unabdingbar, damit die kausalen Zusammenhänge und Anomalien der Systeme besser erfasst werden können. Außerdem lässt sich aus der Analyse zweier Länderprofile ableiten, dass die grundsätzlichen Analogien zweier Systeme noch keine gleichen Schemata in der Dolmetscherausbildung voraussetzen, sowie dass auch historische, geografische und individuelle Gründe eine relevante Rolle im Aufbau der Dolmetscherausbildung beziehungsweise in Bezug auf das Sprachenangebot und die Sprachenwahl spielen.

Quellenverzeichnis

- *** (1968) *Auszug aus den Hinweisen des Ministeriums für das Hoch- und Fachschulwesen aus dem Jahre 1968*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.
- *** (1969) Bericht über die Ungarn betreffende Tätigkeit des Bereiches Finno-Ugristik der Humboldt-Universität zu Berlin.
- *** (1970) *Broschüre der Ferienkurse an der Universität Debrecen in Ungarn*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.
- *** (1951/1955) *Matrikeln der Hochschule der Fremdsprachen in Budapest, 1951-1955*, Budapest, Archiv der Universität ELTE.
- *** (1954/1958) *Matrikeln des Lenin-Instituts in Budapest, 1954-1958*, Budapest, Archiv der Universität ELTE.
- *** (1972) *Merkblatt für Externenprüfung, Dolmetscher-Institut der Karl-Marx-Universität Leipzig*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.
- *** (1963) *Merkblatt, Externenprüfung, Dolmetscher-Institut der Karl-Marx-Universität Leipzig*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.
- *** (1969) *Mitteilung von INTERTEXT Fremdsprachendienst der Deutschen Demokratischen Republik. Grundsätze der Arbeit des bilanzierenden Organs für den Bedarf, das Aufkommen und den Einsatz der Hoch- und Fachschulkader des Übersetzungs- und Dolmetschwesens*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.

- *** (1983) *Studienplan für die Grundstudienrichtung Sprachmittler (Nomenklatur-Nr. 780) 2. überarbeitete Auflage. Ministerrat der Deutschen Demokratischen Republik*, Berlin, Institut für Slawistik an der Humboldt-Universität zu Berlin.
- Anweiler, O., Fuchs, H.-J., Dörner, M., Petermann, E. (Hgg.) (1992) *Bildungspolitik in Deutschland 1945-1990. Ein historisch vergleichender Quellenband*, Bonn, Springer Verlag.
- Bausch, K.-R., Christ, H., Krumm, H.-J. (Hgg.) (2003⁴) *Handbuch Fremdsprachenunterricht*, Tübingen/Basel, A. Francke Verlag.
- Boda, H. (2011) 'A SZIE szakfordítóképzésének története és jelene. A gödöllői szakfordítóképzés története a kezdetektől napjainkig' in J. Dróth (Hg.), *Szaknyelv és szakfordítás. Tanulmányok a szakfordítás és a fordítóképzés aktuális témáiról. 2010-2011*, Gödöllő, Szent István Egyetem, pp. 104-114.
- Földes, C. (2002) 'Az idegen nyelvek oktatása, ismerete és használata Magyarországon - a nyelvpolitika tükrében', <http://epa.oszk.hu/00700/00775/00039/184-197.html>, Stand: 22.04.2016.
- Fraude, A. (2006) 'Die Außenpolitik der DDR' in *Landeszentrale für politische Bildung Thüringen*, http://www.lzt-thueringen.de/files/u__enpolitikderddrohnebilder.pdf, Stand: 04.06.2016.
- Gouanvic, J.-M. (2002) 'A Model of Structuralist Constructivism in Translation Studies' in T. Hermans (Hg.), *Crosscultural Transgressions*, Manchester, St. Jerome, pp. 93-102.
- Herman, J. (1956) *Feljegyzés az idegen nyelvoktatásról szóló miniszteri ütemtervhez*, Budapest, Archiv der Universität ELTE.
- Hoepner, L. (2016) Gespräch mit Dipl.-Lateinam. Lutz Hoepner von der Humboldt-Universität zu Berlin am 25. Mai 2016 in Berlin.
- Huschner, A. (1997) 'Fremdsprachliche Spezialklassen als Strukturmerkmal des DDR Schulsystems (1967/68 bis 1989/90)' in H.-E. Tenorth (Hg.), *Kindheit, Jugend und Bildungsarbeit im Wandel. Ergebnisse der Transformationsforschung*, Weinheim, Beltz, pp. 203- 225.
- Kautz, U. (1990) 'Die Ausbildung von Sprachmittlern für asiatische Sprachen an der Humboldt-Universität. Erfahrungen, Probleme, Perspektiven' in H. Salevsky (Hg.), *Übersetzungswissenschaft und Sprachmittlerausbildung. Akten der I. Internationalen Konferenz „Übersetzungswissenschaft und Sprachmittlerausbildung“, veranstaltet von der Humboldt-Universität zu Berlin in Kooperation mit der Vereinigung der Sprachmittler der DDR unter der Schirmherrschaft der Federation Internationale des Traducteurs*, Berlin, 17-19. Mai 1988, Berlin, Humboldt Universität zu Berlin, pp. 428-454.
- Klaudy, K. (1999) 'Fordítóképzés és fordítástudomány Magyarországon az ezredfordulón' in K. Klaudy (Hg.), *A magyarországi fordító- és tolmácsolás 25 éve. Jubileumi évkönyv 1973-1998*, Budapest, Scholastica, pp. 9-21.
- Klaudy, K. (Hg.) (2003), *Fordítás és tolmácsolás az ezredfordulón*. Budapest: Scholastica.
- Mihalovicsné, L. A. (2008) 'A nyelvterjesztés politikai formái az egykori NDKban' in *Alkalmazott Nyelvtudomány*, VIII/1-2, pp. 39-43.
- Müller, H. M. (2003) *Schlaglichter der deutschen Geschichte*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung.
- Muráth, J. (2015) E-Mail-Korrespondenz mit Dr. Judit Muráth von der Universität Pécs vom Juni 2015.
- Nyári, I. (2016) *Dolmetscherausbildung im Sozialismus am Beispiel zweier Systeme und ihrer Ausbildungsstätten. Masterarbeit*, Wien, Universität Wien.
- Oertel, B., Resnik, B. (2009) '120 Jahre Dolmetscher- und Übersetzerausbildung an der Berliner Universität: 1887 – 2007. Eine Dokumentation' in H. Kalverkämper, L. Schippel (Hgg.) *Translation zwischen Text und Welt – Translationswissenschaft als historische Disziplin zwischen Moderne und Zukunft*, Berlin, Frank & Timme, pp. 641-674.
- Petneki, K. (1993) 'Mit ér az idegen nyelv, ha német?' in *Magyar Pedagógia*, 93/3–4, pp.135- 147.
- Poros, A. (2015) 'Francia nyelv – történelmi ellenszélben', <http://www.nyest.hu/hirek/francia-nyelv-tortenelmi-ellenszelben>, Stand: 22.04.2016.
- Romsics, I. (Hg.) (2007) *Magyarország története*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Salevsky, H., Schmitz, M. (1986) 'Zur Sprachmittlerausbildung in der Deutschen Demokratischen Republik' in *Babel*, 32:2, pp. 118-124.

- Serély, A. (1956) *Adatok az I. Ny. F. és a Tanfolyam hallgatóiról*, Budapest, Archiv der Universität ELTE.
- Szabari, K. (1999) 'A tolmácsszakma profiljának változásai a hetvenes évektől napjainkig' in K. Klaudy (Hg.), *A magyarországi fordító- és tolmácsképzés 25 éve. Jubileumi évkönyv 1973-1998*, Budapest Scholastica, pp. 22-29.
- Tóth, I. G. (2005) *Geschichte Ungarns*, Budapest, Corvina/Osiris Kiadó.
- Vágó, I. (2000) 'Az idegennyelv-oktatás fő tendenciái a 80-as és 90-es években' in *Educatio*, 2000/IV, pp. 668-690.
- Wotjak, Gerd (2007) *Quo vadis Translatologie? Ein halbes Jahrhundert universitäre Ausbildung von Dolmetschern und Übersetzern in Leipzig – Rückschau, Zwischenbilanz und Perspektiven aus der Außensicht*, Berlin, Frank & Timme.

Izabella NYÁRI is a lecturer at the Centre for Translation Studies of the University of Vienna, a freelance Hungarian-German-Italian interpreter and translator at the Italian Cultural Institute in Budapest. As a young graduate of the University of Vienna her scientific and research interests include translation and interpreting history, oral history and subtitling of historical documentation.

Conversing with Pioneer Interpreters: The Past and Present of Interpreting Training in Japan

Deborah GIUSTINI

University of Manchester

Abstract. This article presents the beginnings of conference interpreting in Japan. It focuses on the training of Japanese pioneer interpreters at the US Department of State and their establishment of agencies that served as mediators between professionals and clients in the language market, and on the establishment of agency schools as the country's main training providers. The article analyses the major characteristics of today's agencies and training schools in terms of structure and language pairs. Methodologically it adopts oral history interviews conducted with two Japanese pioneer interpreters and three managers of renowned agencies based in Tokyo. Ultimately, the contrast between agency and university courses is examined and looked at from the perspective of pioneer interpreters.

Keywords: interpreting training, Japan, pioneer interpreters.

INTRODUCTION: SETTING THE SCENE

This paper aims to retrace the beginnings of conference interpreting and training for the profession in Japan through the voices of two first-generation Japanese interpreters and promoters of interpreter training. The historical sections map out the field of conference interpreting in Japan and the distinctive characteristics of its inception, as well as that of the first training schools affiliated to interpreting agencies and the discrepancies between this and university training. At the methodological level, the corpus of data presented as support to this reconstruction is based on interviews with two pioneering conference interpreters, collected in Tokyo in 2016 through the qualitative method of oral history. The distinctive aspect of this paper therefore lies in its use as a primary resource of collected life experiences that are further cross-sectionally supported by a theoretical framework that lays out the history of conference interpreting in Japan (see Torikai, 2009; Nishiyama, 1988). Furthermore, the corpus of information exploring the structure and characteristics of interpreting agencies are based on interviews conducted with the managers of the agencies Simul, ISS and JCS (Japan Convention Services), and on statistical materials provided to the author by agencies themselves.¹

¹ This article is framed within a broader ethnographic research project that investigates the practice of conference interpreting from a sociological perspective in the comparative settings of Japan and the UK: *Towards a Sociology of Interpreting: The Distinction of Expertise* (working title).

Simul Inc. and ISS Inc. are two major agencies with headquarters in Tokyo that provide interpreting, translation, corporate education services, and interpreter training. JCS does not provide training, but offers interpreting and translation services, as well as congress organisation. The generation of pioneer interpreters—or the first generation of interpreters—in Japan was made up of individuals who had learned English through school education or through bilingual parentage, and then applied their acquired language proficiency to the learning of interpreting skills. Specifically, the two pioneer interpreters interviewed in this paper, now aged 74 and 84, were active interpreters between English and Japanese, and taught interpreting at agency and university level during their groundbreaking careers.¹ For the purpose of this paper, I will name these interpreters ‘I1’ and ‘I2’. Both interpreters developed a taste for English during their junior high school years and individual study after World War II, and had worked to refine their language competency as speakers of English as a second language. There were a number of reasons for including these respondents to speak on behalf of the first generation of Japanese interpreters: the uniqueness of their experiences as the first Japanese interpreters trained by the US State Department; their efforts in establishing both the profession of conference interpreting and interpreter training in Japan; the limited number of Japanese pioneer interpreters still living; and, most importantly, the fact that during their interpreting career, they actively worked towards increasing respect for and recognition of the profession—I2 was among the founders of Simul Inc., while I1 became a recognised scholar and launched the first graduate interpreting course in Japan. Two of the most powerful voices among the direct initiators of the profession in Japan, they therefore feature in this paper as witnesses of the establishment of conference interpreting and interpreter training programmes in the country.

A LOOK AT THE PAST: THE BIRTH OF CONFERENCE INTERPRETING IN JAPAN

The field of conference interpreting in Japan did not witness the introduction of simultaneous interpreting between Japanese and other languages until the late 1950s, as until then the praxis was to use consecutive interpreting. After the end of World War II and Japan’s surrender in 1945, government officials were asked by the American occupation forces to cooperate with the occupying authorities by providing language assistance. Simultaneous interpretation was first introduced by American officials of the occupation, in line with the adoption of simultaneous interpreting by the United Nations in 1947 (Nishiyama, 1988),

¹ The author decided to not disclose the identity of the informants for reasons of privacy and anonymity.

although very few people had the necessary skills to be able to interpret simultaneously. Furthermore, no interpreter training programme had yet been designed or implemented in the Japanese context. The full-fledged adoption of simultaneous interpreting was instead due to historical circumstances and to the unique social trajectories of pioneer interpreters who left Japan to be trained in the United States before returning to their home country equipped with a full practical mastery of simultaneous interpreting. With their refined skills and initiative, they paved the way for conference interpreting in Japan. In fact in the mid-1950s, the US State Department began recruiting individuals, often students, with a high level of English proficiency. Following a test conducted in Tokyo, successful candidates were invited to the United States to be trained in Washington DC in order to serve as professional interpreters for teams of Japanese businessmen and engineers who would be touring the United States to increase their knowledge of industrial productivity (O'Brian, 2009). My informants were recruited through this programme. I2 (aged 84) recalls how he started out in the profession:

To cut a long story short, I am of the first generation of interpreters in Japan. When I became interpreter, there was no such a thing as the interpreting profession, so I started as a student. After graduating I went to the US to be a staff interpreter for the State Department and interpreter for groups of Japanese business people invited by the US government as part of the government assistance programme provided to Japan. I worked in the US for five years. That job was consecutive as well as simultaneous, and that was the first time that simultaneous interpreting was proved possible and established into Japanese. This is how I became one of the first generation interpreters in Japan.¹

Interpreters-to-be at the US Department of State received training in consecutive and simultaneous interpreting, bi-directionally between English and Japanese. The training was punctuated by difficulties, but also provided the trainees with a unique opportunity to learn complex skills. At the same time, the trainees were continuously immersed in the job through daily assignments, where they were monitored by more experienced interpreters. This combination of methods perhaps facilitated their success in becoming remarkable interpreters, even though their training was still in the infancy stage:

Once I was settled in Washington DC, we received a little training in interpreting, for about two weeks. We were trained by a German interpreter, who had us 'interpret' from English to English. We had to reproduce the content of a passage he read, avoiding the use of the same words or phrases. We practised very little simultaneous interpreting. I was assigned to three trade union groups while I was

¹ Interviews were conducted mainly in English. Therefore, all interviews excerpts presented in this article had been verbatim transcribed and no alterations were made to maintain informants' original style.

there. A senior colleague of some experience was my interpreting partner. When we sat for a meeting at ten the next morning, my senior colleague did the first twenty minutes. We were using a handy interpreting set, with a small box that had a microphone and about a dozen lines with an earset attached for the listeners. After his twenty minutes was over, he said, 'could you take over?' and left the room. For me, it was now sink or swim. I could not say, 'I don't think I can go simultaneous.' Everybody on the table on both sides assumed that I was a fully-fledged escort interpreter, capable of simultaneous interpreting. I gave the barest of the information that was contained in the utterances, I was sweating. I very clearly saw that one of the delegates who had been taking notes had given up following my interpretation, and looked up at the ceiling in resignation. After this continued for three weeks, I found myself comfortably doing simultaneous. It wasn't easy, but I knew I was reproducing all the essential information without missing anything of substance. Maybe my rendition was not really elegant, but I was no longer sweating. No one gave up following my interpretation. In three weeks I was able to perform the work of an interpreter. (11)

Trainee interpreters were therefore constantly thrown into the turbulent waters of real-life assignments, while Japanese business groups benefited from the productivity programme launched by the US as a means of supporting Japan's post-WWII economic recovery. These groups visited plants and factories, and held meetings and negotiations with their American counterparts, always served by interpreters who were only just starting to grasp the technique of simultaneous interpreting. The process was repeated almost every day, with frequent tours by the groups around the country, escorted by the same interpreters.

We were called 'escort interpreters'. We would tour the country with the visiting Japanese businessmen, and interpret both consecutively and simultaneously when they met Americans in plants and factories. (11)

Interpreters treasured such experiences, and after serving for different periods in the US in this capacity, they returned to Japan after the productivity programme came to an end. As a consequence of such an unusual start in the profession, those early interpreters, who had acquired their interpreting skills in the US, acted as the protagonists who opened the door to the development of the profession.

BETWEEN PAST AND PRESENT: INTERPRETING AGENCIES, TRAINING SCHOOLS, AND UNIVERSITY INTERPRETING COURSES

In the 1960s pioneer interpreters acted as the driving force behind the establishment of the country's first private interpreting agencies, such as Simul International and ISS, and their affiliated interpreting schools, which still represent the dominant forces in the market, providing the majority of interpreter training in

Japan (Tsuruta & Naito, 2011:103). Many of the interpreters who had returned to Japan began offering their services for the increasing number of events, conferences and meetings that were being held between English and Japanese. Moreover, the 1964 Olympics in Tokyo further provided fertile ground for assignments and increased visibility of the newborn profession. A few of the interpreters who had worked and trained on the productivity programme anticipated the new direction of the market for linguistic services, and founded the first agencies offering language services and conference organisation:

After returning to Japan, we established a company called Simul, the first to provide interpreting services in Japan. That's how the market came into existence, and that's how the interpreting profession was established. (I2)

The Japanese interpreting market was, and still is, organised through the interpreting agencies. They acquired contracts from the end clients to organise international conferences, as well as providing the required interpreting services. This comprehensive service was appreciated by government offices and academic and business associations in Japan, who were not used to organising large multilingual international conferences. Nor did they know how to make the best of what conferences interpreters offered or how to organise them. Agencies had a critical role to play as an indispensable intermediary between the sponsors and the interpreters. The front-runner among the agencies in Japan was Simul International, which my senior colleagues from my State Department days established. (I1)

The agencies that were approached within this study are among the oldest and best established in Japan. ISS Inc. and Simul International Inc. were founded in 1965, and JCS in 1967. The following data were extrapolated from interviews conducted with the agencies' managers who also provided the author with statistical data regarding their 2015 interpreting pool, language combinations and training structure. The characteristics of the agencies and schools as they were established in the 1960s have essentially remained the same throughout the last decades, although improvements have been introduced to keep up with the needs of the market and training.

Unless otherwise indicated, all the following data are based on the interviews with agency managers. Agencies were, and still are, characterised by a number of specific features. Initially, they liaise directly with clients and send interpreters chosen from a pool of qualified individuals, also taking care of bookings, payment, equipment and clients' complaints. Another paramount characteristic of Japanese interpreting agencies lies in the introduction of a hierarchical system based on the letters A, B, C, to classify and rank interpreters according to their level of experience, whose remuneration closely follows their hierarchical categorisation; a system that is still used today. C-grade interpreters are ranked as trainees, and usually receive one third of the standard rate; B-grade

interpreters have some years of experience, usually between two and five, and are remunerated at two thirds of the standard rate; A-grade interpreters have five years of experience and beyond and cover specific areas of expertise, such as finance, medicine or the pharmaceutical industry (see <https://www.simul.co.jp/en/interpreter/fee.html>). Furthermore, a new category, that of ‘S-grade interpreters’¹ who rank first in this hierarchy has recently been introduced, and S-grade interpreters’ remuneration is higher than all the other categories. In fact, agencies need to respond to the economic reality of the Japanese language market, and therefore only cover specific language combinations, as exemplified in Table 1 below. Japanese and English as a bi-directional combination, meaning that Japanese interpreters should work both from and to English, is another paramount characteristic of such services, a practice deriving from the market itself, despite the AIIC classification of A, B, C languages that highlights the praxis for interpreters to predominantly work into their A language, or to work into their B language from one or several of their working languages, but may prefer to do so in only one mode². However, the necessity for bi-directionality is directly related to market needs and to the predominance of English as the main language in interpreted events; other language combinations are far less common in the Japanese language market, as shown by the data presented in the table below:

ISS	JP<EN, ZH, FR, ES, DE, KOR 99% With JP<>EN 64.1% Other language combinations 1%
JCS	JP<EN, KOR, ZH, FR, DE, RU 90% With JP<>EN 80% Other language combinations 10%
SIMUL	JP<EN, ZH, FR, IT, ES, DE, KOR 85% Other language combinations 15%

Table 1. Major language combinations offered by interpreting agencies³.

JP-EN as a language combination covers the vast majority of linguistic needs in relation to conferences, meetings, negotiations and other kind of interpreter-mediated encounters, making up a percentage that, within each agency,

¹ ‘S’ stands for ‘shuu’ (秀), which is Japanese for ‘excellent’ in the university grading system.

² <https://aiic.net/page/4004/working-languages/lang/1>.

³ The data refer to the period 2015-2016, and were kindly provided to the author by the agencies themselves.

ranges from 64.1% to 80%. Only a far smaller percentage, ranging from 1% to 15%, covers other language combinations, including Japanese to other languages, or language pairs excluding Japanese as source or output.

However, agencies in Japan do not only cater for the organisational and linguistic needs for events that require the aid of a professional language provider. In fact, most agencies, including ISS, JCS, and Simul, also run interpreter training schools. At the end of the 1960s, the market demand for qualified interpreters was growing, and once again the interpreters who had established and were managing agencies acted as a link between the market and the need to create a new pool of conference interpreters. In 1972, Simul established a training institute—the renowned Simul Academy, still active today—which trained adequate candidates and recruited interpreters from among its top graduates. ISS and Inter Group founded their training institutes in 1966. The agencies' training academies turned out to be the most suitable institutions for developing interpreters' skills and for effectively introducing qualified individuals to the market, as they developed their body of knowledge and experience closely with their interpreting pool, basing their programmes specifically on the pragmatic needs of the market and clients. Of the agencies considered in this study, only JCS does not run its own interpreter training programme, but it recruits candidates who have successfully completed their training with other agency training programmes or from postgraduate university courses. Moreover, agencies that also run affiliated schools, such Simul Academy, tend to recruit interpreters from among the best graduates of their courses, marking a closed circle of training and their direct entry into the market.

Using first-hand data regarding Simul Academy and ISS Institute, it is possible to pinpoint some of the major characteristics of these training programmes. First, a *numerus clausus* is established through an entrance test. The Simul test, for instance, has two components: a dictation test and an oral interpretation test. Examiners record all the interpretation tests and listen again to the recordings, judging the candidate's skills. In both schools, applicants are placed according to their test results. The training programme consists of six different levels, lasting five months each; the levels range from 'elementary' to 'simultaneous', clearly corresponding to the increasing difficulty of the training system. Applicants do not need a specific degree to apply, and they usually train with one language into and from Japanese, the vast majority of students training with EN<>JP. Applicants whose language proficiency is not sufficient begin by following a course designed to strengthen their English competency, focusing on the four basic skill areas of listening, speaking, reading and writing. Furthermore, they acquire summarising, paraphrasing, discussion and presentation skills, as these are deemed crucial for the initial stages of training in consecutive interpreting. If their progress is satisfactory, applicants can take the test for each of the six levels

in order to enrol in the following level of training. Consecutive interpreting represents the core of the curriculum and it is only the students who successfully pass to the sixth level are then trained in simultaneous interpreting and can start out as qualified professionals at C-grade in the hierarchical categorisation. The trainers are all practising professional Japanese interpreters, usually working bi-directionally between English and Japanese; other languages such as Chinese and French are covered, although their teaching is limited, as the market trend is firmly oriented towards EN⇄JP. The pool of trainers is composed of both Japanese interpreters who are native speakers of English as they were raised overseas (*kikokusei*, see Goodman, 1993; Kanno, 2003) as well as those who were raised in Japan but have high bilingual proficiency.

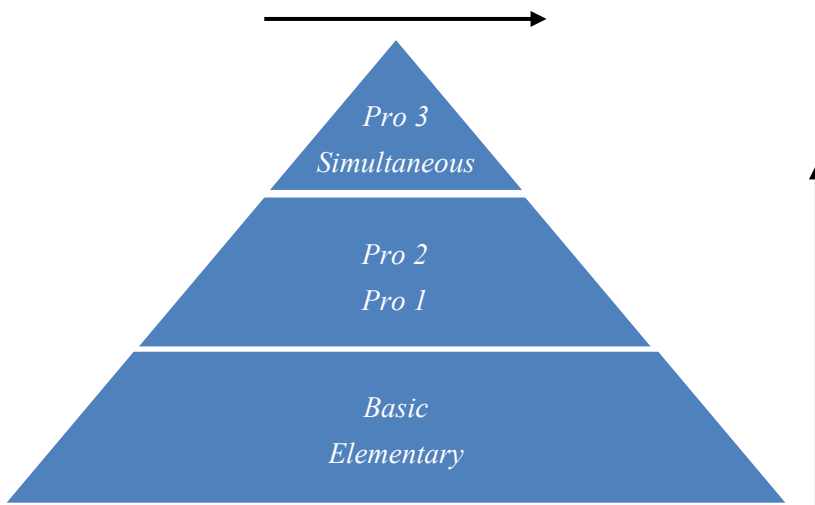


Table 2. Structure of agency training.¹

Notwithstanding its unique structure, agency training has recently faced a challenge from the rising number of university courses in interpreting. Once again, the growing need for interpreters, the visibility enjoyed by the profession and the acceleration towards internationalisation in Japan sparked an interest in the training and education of conference interpreters not through vocational training courses promoted by agencies, but within universities. Currently, there are approximately 120 university courses in Japan—both at undergraduate and postgraduate levels—that offer conference interpreting training, and this enormous spread of courses is causing concern among interpreters, who question the real need for and quality of such courses (Torikai, 2009:44-45). University courses began growing in number

¹ Data courtesy of ISS Inc.

during the 1990s, when government policies demanded additional English-language education to be accommodated within tertiary education, and universities responded to the challenge by increasing the number of interpreting courses, perceived as the most appropriate method to foster communication competency in a foreign language, with the result that most courses are, in reality, only advanced language classes rather than true conference interpreting courses (Torikai, 2009: 44), and they often are situated within broader degrees, with the course offered by the Tokyo University of Foreign Studies being one of the few exceptions (Tsuruta, 2011: 281). Trainers on such courses, especially for the training of consecutive and simultaneous interpreters, are often actively practising interpreters, sometimes, however, they have no specific training as interpreters, but rather as language instructors.

There definitely is one factor that has played a role in so many graduate schools offering interpreting training in Japan: the Ministry of Education encouraged this. I have first-hand accounts from those involved in graduate schools; they were specifically advised to include interpreter training in their curriculum. It is possible that the Ministry's own council, the Japanese Language Council, came up with the 2000 recommendations that included the item: 'the importance of interpreting and translation as viewed from the need of greater information exchange through languages.' It was not necessarily due to a genuine need for these graduate programmes. (11)

Scholars lament students' low proficiency in English even when entering a graduate interpreting course, highlighting that at undergraduate level, language classes are offered for a limited number of hours a week, and preparation is therefore not adequate; even internships or on-the-job experience, which in contrast are secured by agency schools, are scarce. As a consequence, students who wish to become professional interpreters often enrol in an agency school at the same time, a practice known as the 'double school manner', costing them twice the amount in tuition fees (Torikai, 2009). Therefore, agency schools continue to represent the most followed path for students wishing to train as interpreters in Japan, although the theory of interpretation, which is one of the new aspects introduced by university interpreting courses, is not included in the teaching process. This mutual exclusion regarding training at graduate or agency level is particularly felt by the pioneer interpreters interviewed here, who have been active trainers at both university and agency levels, and therefore have direct experience of the contradiction:

Agencies train in a very practical way and foster the learning of interpreting skills. Undergraduate programmes of all universities in Japan are not ready for that kind of real training. It is mainly used to enhance English. The students' level is not good enough to be trained as interpreters, although there are more than 100 programmes throughout Japan. At a graduate level, only a couple of them are good

enough, but so far they haven't produced any professionals. Japanese universities tend to put the emphasis on the theoretical side, and students study theories without acquiring any interpreting skills. Japanese universities should play the role of training institutions, as ESIT or Geneva do... It's a very important profession with a specific national significance, but there is very limited possibility for university training in Japan. This is why companies such as Simul have very powerful training and are appreciated in Japan. *These* programmes will continue to produce interpreters. (I2)

So, what worries me about these thriving private schools and universities/graduate schools? I feel there are too many of them. I am concerned because with so many of these courses, both the teaching resources and talents are spread too thin. More recent students fail to understand conference-level English. Nor is their spoken English even nearly adequate for real conference purposes. We should do more to attract more talented students. Interpreter-recruiting agencies generally tell me they need more 'really good' interpreters. But is the market really big enough to accept interpreters year after year from twenty graduate schools? What they may do is to create new lower-level classes to accept all the applicants. The students suffer. I am afraid this would not be a healthy situation at all. In the end, consumers would be dissatisfied. I wonder how our private interpreter schools and graduate programmes are faring. (I1)

Here the informants highlight the contradictions in the new trend towards the institutionalisation of interpreter training in Japan. Although recognising its potential, pioneer interpreters fear that the profession could suffer from a drop in the quality of future interpreters, possibly jeopardising the good reputation of agencies, universities and the market itself. They ultimately advocate for both types of educational institutions to consider their responsibility in conserving the reputation and quality of the profession, so that it can continue to grow and serve Japan as a globalised society.

CONCLUSIONS

This brief reconstruction of the beginnings of conference interpreting in Japan aimed to offer, through the voices and direct experiences of first-generation interpreters, an insight into the development of the profession in Japan, as well as of interpreter training in the country, while also examining their perceptions on current training as delivered by agency schools and university graduate courses. The interviews conducted with the two pioneer interpreters represent a valuable direct source of historical information from insiders of the profession. The aim of the paper was to discuss the interpreters' perception of the changes they initiated in the field of interpreting. At the same time, it calls for broader studies such as this on the historical perspective of interpreting traditions, with a focus on issues that

have thus far been neglected by research, including the current juxtaposition between university and agency training and the changes it could bring about in interpreter training. The author is currently working on an ethnographic research project exploring the profession of conference interpreting as a social practice through a cross-cultural comparative investigation in Japan and the UK.

References

- Goodman, R. (1993) *Japan's 'International Youth': The Emergence of a New Class of Schoolchildren*, Oxford, Oxford University Press.
- Kanno, Y. (2003) *Negotiating Bilingual and Bicultural Identities: Japanese Returnees Between Two Worlds*, Washington, University of Washington.
- Nishiyama, S. (1988) 'Simultaneous interpreting in Japan and the role of television: A personal narration' in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 33(1), pp. 64-69.
- O.Bryan, S. (2009) *The Growth Idea: Purpose and Prosperity in Postwar Japan*, Honolulu: University of Hawaii Press.
- Torikai, K. (2009) *Voices of the invisible presence: Diplomatic interpreters in post-World War II Japan*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing.
- Tsuruta C. (2011) 'Conference interpreting program at Tokyo University of Foreign Studies' in *Conference Interpretation and Translation*, 13(1), pp. 195-209.
- Tsuruta C. and Naito M. (2011) 'Introducing practicums into the conference interpreting program' in *Forum*, 9(2), pp. 103-117.

Personally Conducted Interviews

- Giustini, Deborah. Interview with I1 conducted at the Simul Inc. Headquarters, Tokyo, Japan, on 26.10.2016.
- Interview with I2, Tokyo, Japan. Conducted on multiple occasions between September and October 2016.

Webliography

- <https://www.simul.co.jp/>, accessed 18.12.2016.
- <http://www.issjp.com/>, accessed 18.12.2016.
- <http://www.jcs-pco.com/>, accessed 18.12.2016.
- <https://aiic.net/page/4004/working-languages/lang/1>, accessed 18.01.2017.

Deborah GIUSTINI is a doctoral candidate in Sociology at the University of Manchester and has extensive experience as a conference interpreter. Her ethnographic research explores conference interpreting as a social practice in the comparative settings of the UK and Japan and the conceptualisation of expertise, distinction and status in the interpreting profession. She is the author of *Conference Interpreting as a Social Practice: A Bourdieusian Theoretical Approach* (2016) and *Gender and Queer Identities in Translation* (2015). Her research interests include the sociology of interpreting, gender theory, occupational segregation, status and identity, and the sociology of professions.

The Birth and Development of Conference Interpreting in Turkey

Lale Arslan ÖZCAN

Yildiz Technical University

Abstract. Based to a large extent on the experiences of the pioneers of the interpreting profession, together with a number of news reports and programmes from visual and print media, this paper aims to illuminate the beginnings of professional conference interpreting in Turkey. The development and success of the profession was supported by significant contributions from the Business Administration Institute of Istanbul, in cooperation with the Harvard Business School and Ford Foundation, the Economic and Social Studies Conference Board, and individuals such as Gloria Wagner, Nezih Neyzi, Norayır Altınyan, as well as the founders of Turkey's two major industrial companies, Nejat Eczacıbaşı and Vehbi Koç.

Keywords: conference interpreting, Turkey, Norayır Altınyan, Gloria Wagner, Ford Foundation, Economic and Social Studies Conference Board.

This paper¹ aims to shed light on the birth, development and coming of age of conference interpreting as a profession in Turkey. In scientific terms it would be daring to consider this research fully representative of the history of conference interpreting in Turkey, due to the relative shortage of resources, data and documents related to the early years of the profession. Nonetheless, in our opinion it makes a significant contribution to the field by documenting the valuable experiences of early conference interpreters, while also establishing a road map of conference interpreting in Turkey using the limited resources currently available. Owing to the lack of sufficient written resources, this research is based mainly on the experiences of the pioneers of the profession, along with news articles and programmes obtained from relevant visual and print media.

To collect the necessary data for this study, we interviewed several managers of translation companies as well as practicing professionals who were active during the period in question. Information was collected from pioneering interpreters, leading institutions and organisations, and meetings were conducted with these interpreters and the administrators of the institutions. As part of our qualitative analysis, we evaluated survey responses on how these active interpreters first began working in this profession; this survey was completed by 12

¹ This research was conducted as part of my BA graduation thesis, entitled *Historique de l'interprétation de conférence en Turquie*, submitted in 1996 to the Department of Translation and Interpreting in French at Yıldız Technical University.

simultaneous interpreters from the translation/interpreting company Enterkon regarding how they began their careers and how they were trained, as well as other personal information. These data were confirmed and elaborated upon by descriptively evaluating information from written and verbal media archives and archival documents of the relevant institutions and organisations.

1. THE 1950s: EARLY ACTIVITIES IN SIMULTANEOUS INTERPRETATION

1.1. The Establishment of the İşletme İktisadı Enstitüsü (Business Administration Institute): First Steps in Simultaneous Interpretation

When looking at the history of higher education in Turkey, it is important to note that Istanbul University played a significant role in the revival of university education in Turkey in the late 1930s and 1940s. Furthermore, many distinguished scientists fled to Turkey to escape Nazi persecution, and the re-establishment of their research at Istanbul University made a significant contribution to local development. Raising the universities to the level of modern, secular and advanced civilisations played an important role in Mustafa Kemal Atatürk's national development project and this emigration of academics from Germany during the Second World War provided Turkey with a number of opportunities to conduct university reforms. These developments marked a turning point for university reform as well as for the history of the translation profession in Turkey (Seyhan, 2015:109). As Diriker indicates, 'The Turkish government signed an agreement with the Notgemeinschaft deutscher Wissenschaftler im Ausland (The Emergency Assistance Organization for German Scientists) established in Geneva to help Jewish and other persecuted German scholars secure employment abroad' (Diriker, 2015:92). Particularly during their first three years in the country, these professors used translators/interpreters to produce their academic work and to communicate, and they also made significant contributions to reforms within Turkey's universities (Seyhan, 2015:111). Interpreters—assistants or doctoral students who were studying at universities at the time and who had mostly been trained abroad—were used in university lessons due to students' insufficient language skills. They ensured communication with the students and translated lecture notes into Turkish; some even worked with these professors on the translation of important scientific works and world literature into Turkish (Diriker, 2015:92-93). Furthermore, some of the interpreters who worked with these professors were academics themselves and made important contributions to Turkish academic life; among them we could mention distinguished academic and philologist Azra Erhat, translator, writer and professor of English literature Mina Urgan, and the eminent professor of philosophy Nermi Uygur (Seyhan, 2015:114).

In the 1950s Turkey was faced with numerous problems arising from social and economic instability, but this was also a period during which the country opened up to the world and the country's private sector developed economically. In this context, the Ford Foundation, which established businesses in foreign countries and whose Middle-East liaison office was based in Ankara, offered a grant of \$100,000 to Istanbul University for the purpose of establishing a department of business administration (Neyzi, 1996) and thus in 1954 the Business Administration Institute was established within Istanbul University's Faculty of Economics¹.

The aim of the Institute was to train well-educated businessmen in order to contribute to the country's economic progress by enabling the development of the private sector. The directors of the Institute attempted to convince the managers of major private sector companies, such as Eczacıbaşı and Koç, to send their top employees to the Institute to take courses in various fields, including accounting, marketing and networking. They also strove to raise awareness regarding the importance of delegating company management to business specialists. The Business Administration Institute forwarded some of its grant to the Harvard Business School to attract respectable professors from Europe, while the remaining part of the grant was therefore used to finance the Institute's courses. Professor Nezih Neyzi and four colleagues, specialists in various fields, were eventually sent to the Harvard Business School for business training, where they each took special courses in their field of specialisation (Neyzi, 1996).

1.2. Translation Activities in the Business Administration Institute

In 1955 and 1956, two American professors were invited to the Institute to offer seminars and courses to train top managers for private companies and factories. However, as the students lacked the English language proficiency required to understand their professors, the Institute began searching for interpreters. This task was initially undertaken by Nezih Neyzi, an influential figure in the introduction of the profession of market research to Turkey. As no interpreting booths existed in the large amphitheatres where the courses were offered, Neyzi initially provided consecutive interpreting (Neyzi, 1996), and at times also conducted 'whispering'. As the courses advanced and the importance of interpreting began to receive greater recognition, the Institute installed

¹ This Institute founded the current Faculty of Economics at Istanbul University. The Ford Foundation helped several institutions at the time, although today it does not carry out any activities in Turkey. In 1996, it had a liaison office in Beyoğlu, known as the *Sevk ve İdarecilik Eğitim Vakfı* (Management Education Foundation). However, this foundation has been inactive for a long period of time and now only exists on paper.

simultaneous interpreting booths in the amphitheatre of the Faculty of Economics at Istanbul University. Thus Neyzi would simultaneously interpret the professors' lectures, with students listening to the interpretation through earphones. As the Institute grew accustomed to this technique, they also asked Neyzi to provide simultaneous interpreting at conferences (Neyzi, 1996).

1.3. First Steps in Training for Conference Interpreting

By 1959 the Institute had realized that there would soon be an increased need for simultaneous interpreting. The Institute invited a committee from the Harvard Business School to conduct a nine-month training programme at the Faculty of Economics at Istanbul University, with the aim of training interpreters who could offer simultaneous interpretation (Atasoy, 1996). From among the candidates, the American professors selected three students with a good level of foreign language grammar and competence and with a strong cultural background in both Turkish and English. Two of these candidates were Okşan Atasoy and Ertan Başar¹. The teaching team at the Institute was comprised of Hulki Saner, the American professors, and professors from the faculty. As the simultaneous interpreting candidates attended university classes during the daytime, the interpreting courses were held during the evenings in the amphitheatre of the Faculty of Economics, allowing the students to practise in the modern booths in the mezzanine. The American professors taught simultaneous interpretation techniques and ways of improving linguistic skills. The courses mostly included simultaneous interpreting exercises into Turkish. For nine months, the students received comprehensive training on conference interpretation, participated in training seminars, and learned about how the specifics of rhetoric could be used in simultaneous interpreting activities. The students were awarded certificates at the end of the nine-month programme, while the American professors, who had been given one-year contracts, returned to the USA. The Institute aimed to train interpreters to meet its future needs, but was unable to continue this practice of providing interpretation at conferences for financial reasons. The young interpreters therefore did not have the opportunity to implement what they had learned and most went into different professions. Only Okşan Atasoy—a graduate of Istanbul University's Institute of Journalism and who had also had a successful career in journalism—would again have the chance to receive this training, after which she began her career as a conference interpreter with the Conference Board (see section 2.5). She later became one of the first university-level trainers in conference interpreting at Boğaziçi University.

¹ Okşan Atasoy could not remember the name of this third person, and due to the lack of written resources we too were unable to find this information. The only thing we know is that this person successfully completed the programme but never worked in the field of interpreting.

2. THE 1960s: FIRST SERIOUS EFFORTS IN CONFERENCE INTERPRETER TRAINING

2.1. The Period of European Influence

Conference interpreting achieved real success in the 1960s, when Turkey's diplomatic relations grew substantially. Towards the end of the 1950s, Turkey experienced a series of challenges, such as political instability and socio-economic problems, along with the troubles associated with the country's period of transition from a single-party period to a pluralistic political regime. Towards the end of the 1950s, increasing political and economic clashes led the country into social crisis (Parla, 1995:29), resulting in a takeover of the government by Turkish military forces in the 1960s. Based on the Constitution established as a result of this coup d'état, Turkey entered a new political period shaped by a desire for a more democratic regime and a more stable and better organised economy (ibid.). In such an atmosphere, the private sector gained more importance and began competing with the public sector. The managers of large Turkish companies therefore began working with politicians to organise seminars and conferences in order to establish an environment of dialogue between the public and private sectors, and to solidify their cooperation by offering opportunities for business people and politicians to exchange ideas and find solutions to national problems. These meetings offered an opportunity for interaction among politicians, business people and even academics, who until then had been unable to establish a continuous and constructive relationship (Neyzi, 1996).

At this point, the founders of Turkey's two major industrial companies, Nejat Eczacıbaşı and Vehbi Koç, decided to expand this environment of dialogue and began organising annual conferences to discuss the country's economic situation, which took place until the mid-1970s. As these conferences were held in a famous hotel in Kilyos in Istanbul, they were known as the 'Kilyos Conferences' (Neyzi, 1996).

Thus, in this environment created by the changing social and economic conditions of the country, organisations and institutions in both public and private sectors felt the need to organise conferences and seminars and to conduct research at an international level. Following the Kilyos Conferences, Turkey improved its relations with other countries, especially with Europe, and conferences and seminars were subsequently organised in important cultural and business centres such as Izmir, Ankara and Istanbul (ESEKH, 1973:16).

2.2. Pioneers of the Conference Interpreting Profession

During this period, in order to meet the need for interpreters, conference organisers worked with people from different professions who could speak foreign languages but had no knowledge of interpreting. They even invited simultaneous

interpreters from Europe, an effort that failed because the foreign interpreters lacked sufficient proficiency in Turkish, and could therefore only interpret between English and French or other language combinations. People from certain business sectors who had spent time abroad or been trained abroad and who could speak English, German or French fluently, offered their help. In addition to this deficit of interpreters, consecutive interpreting was chosen over simultaneous because of the insufficient number of booths and earphone systems in conference halls.

Individuals who had been trained in various professional groups, could speak one or several foreign languages very well, had a strong cultural knowledge and were competent in their fields of specialisation and terminology eventually began acting as interpreters in multilingual meetings and conferences. As mentioned by Katipoğlu and Altınyan, the pioneers of the profession initially considered interpretation as a hobby or as a small favour to their colleagues who were organising the meetings. These pioneers learned the profession through trial and error without any previous knowledge of interpreting; they gradually increased their experience and specialised in the field, making significant contributions to the professionalisation of interpretation in the country (Altınyan 1996; Katipoğlu, 1996).

Among these interpreters were Berrin Kefeli¹, who participated as an interpreter at the NATO meetings in Ankara; the famous journalist Faik Poray; and Filiz Ofluoğlu, who accompanied Nezih Neyzi at the Business Administration Institute at Istanbul University and who also worked as the interpreter of Vehbi Koç (Altınyan, 1996). These interpreters had received no training in interpreting, and therefore no matter how knowledgeable they were in their subject areas and how fluent they were in their second languages, they still encountered problems and setbacks in conferences. As a result of this, some interpreters did not continue to work in the field after their initial experiences. The conference organisers who observed this decided that this activity should be conducted by professional interpreters, as was the case in Europe (Altınyan, 1996).

2.3. The First Conference with Professional Simultaneous Interpretation in Turkey

1962 was a very important year for the development of conference interpretation in Turkey, as the Ford Foundation undertook the organisation of the second leg of the ‘Population Control’² conference in Istanbul (the first of which had

¹ When I asked Norayır Altınyan during our interview if there was anybody else working in this profession in an amateur capacity, he mentioned Berrin Kefeli.

² At the time population planning was a relatively recent concept, but one to which developed countries attached great importance. The fact that Turkey would organise such a conference was very important for the promotion of the country on an international level.

been held in Greece). With a large number of participating countries, this conference was of great importance for Turkey. Nejat Eczacıbaşı, the president of the Ford Foundation in the 1960s and the CEO of Eczacıbaşı Holding S.A., recognised this and believed that it was essential to have a professional simultaneous interpreter for such a prominent meeting. He thus asked Robert Kerwin, the European President of the Ford Foundation at the time, for assistance. Kerwin contacted Simulta Inc., an international translation company based in Geneva (Altınyan, 1996) that was managed by Maria Ginsberg and Gloria Wagner, well-known senior simultaneous interpreters in Brussels. Simulta Inc. employed numerous simultaneous interpreters from all over the world; Wagner would contact people in the countries she had visited who were able and willing to work as conference interpreters and employ them in the company. When required, courses were also offered to the newly recruited interpreters in Geneva. Kerwin asked Wagner to contact Nezhik Neyzi, assistant to Nejat Eczacıbaşı. She sent a telegram to Neyzi, telling him that they were looking for an interpreter who could do simultaneous interpreting at a conference in Turkey and Neyzi sent the following message in reply: ‘There is non simultat [sic.] in Turkey’¹ (Altınyan, 1996). Wagner then decided to find an interpreter through her personal contacts and contacted Kosta Dapontes, who had previously worked in the Turkish News Agency in Greece, where the first leg of the conference had been held, and who was the Athens correspondent for the Hurriyet Daily News. Dapontes recommended a friend of his, Norayır Altınyan, who had a good command of English and French and was suitable for the position in terms of education and level of general cultural knowledge. Kerwin appreciated Dapontes’ recommendations and knew Altınyan from Mobil S.A., where he had worked as a consultant in financial affairs. Dapontes therefore contacted Altınyan to inform him about the project. Before accepting the offer, however, Altınyan wanted to meet Wagner, to whom he expressed his doubts: ‘I had no experience either in simultaneous interpretation nor in translation. Yes, I knew French and English very well and could speak both very easily, yet I knew that this was not enough for simultaneous interpretation, especially for working as a simultaneous interpreter in such an important conference. I told Gloria Wagner all this; she told me that they were in a difficult situation and could not find a Turkish interpreter, and that this was vital for the success of the conference, so I accepted her request for help’² (Altınyan, 1996). Two weeks before the conference, Wagner visited Istanbul and met Altınyan to discuss the scope of the work.

Meanwhile, Neyzi was looking for a second interpreter who could help Altınyan, and after some research, contacted Ayşegül Çilli, who also agreed to

¹ The same message was confirmed by Nezhik Neyzi (Neyzi, 1996).

² Translated from the Turkish by the author.

interpret at the conference. The Population Control conference was held at a hotel on the Kilyos coast, with the interpreting booths, resembling barracks, installed on the beach. Ayşegül Çilli interpreted during the first half of the meeting, and Altınyan then took over and interpreted until the end of the meeting (Altınyan, 1996). Wagner observed that Altınyan was efficient and competent in conference interpreting and invited him to Geneva. Altınyan thus travelled to Geneva in the summer of 1962 to participate in the courses organised by Wagner. Lecturers from the School of Translation and Interpreting at the University of Geneva (ETI) taught Altınyan the techniques and intricacies of simultaneous and consecutive interpretation, and during conferences he had the opportunity to accompany ‘senior interpreters’ who were regarded as the masters of conference interpreting in Europe at that time. Following this intensive period of study, Altınyan returned to Turkey as a trained simultaneous interpreter. He subsequently participated in all the conferences organised by the Ford Foundation during the 1960s and the early 1970s as the Foundation’s professional interpreter. He was sometimes joined by Berrin Kefeli, but in general he worked independently. Today, Altınyan is therefore considered the first person in Turkey to hold the title of professional conference interpreter (Çorakçı, 1996).

In the summer of 1963, Altınyan again travelled to Geneva to improve his technique and knowledge. All his expenses were paid by Nejat Eczacıbaşı, who had observed Altınyan interpreting at the Population Control conference. Eczacıbaşı believed that simultaneous interpreting was crucial for international conferences, which were important for Turkey’s social and economic progress (Atasoy, 1996). The Ford Foundation and Simulta Inc. therefore decided to work with the Ekonomik ve Sosyal Etüdler Konferans Heyeti (Economic and Social Studies Conference Board), which organised international conferences and conducted research in economics and sociology in cooperation with the Ford Foundation, to create a professional simultaneous interpreting team in Turkey. This decision was a turning point in the profession of conference interpreting in the country.

2.4. Ekonomik ve Sosyal Etüdler Konferans Heyeti (Economic and Social Studies Conference Board)

The Ekonomik ve Sosyal Etüdler Konferans Heyeti (ESEKH) or briefly Konferans Heyeti (Conference Board) was founded by Nejat Eczacıbaşı in 1961 to study the country’s economic and social problems in an open and transparent way, and to inform the public about these studies (ESEKH, 1973:2). The Conference Board held international conferences, seminars and panel discussions, conducted scientific research and informed related groups and the public about their activities through various publications. The Board also aimed to build a bridge of communication between ‘the governors’—i.e. the authorities and the

government—and ‘the governed’—i.e. the public and academics. The Board was awarded the title of ‘public benefit organisation’ on 22 June 1966 (ibid.).

At the time, the financial expenses of the Conference Board were paid by private sector companies such as Mobil S.A. and Eczacıbaşı Holding S.A., foundations such as the Ford Foundation, and public institutions such as the State Development Bank and the Ankara Chamber of Commerce. As such, the Ford Foundation was among the most important financial supporters of the Board.

2.5. The Establishment of the First Turkish Professional Simultaneous Interpreting Team

In 1964, with financial aid from the Ford Foundation and in collaboration with Simulta Inc., the Conference Board decided to organise a special course on conference interpreting in Geneva to train the first team of Turkish simultaneous interpreters. In the summer of the same year, Wagner and Altınyan began meeting candidates from schools offering foreign language education to select participants for the courses (Atasoy, 1996). They selected the candidates meticulously, looking at numerous criteria: a strong cultural knowledge, competence in both their mother tongue and in a foreign language, a rich vocabulary, rapid mental responses and open-mindedness regarding the world and other cultures and civilisations. The selection phase comprised of an oral interview followed by several further stages in which vocabulary and linguistic competence were assessed. Wagner and Altınyan were very strict about the criteria, and at the end of the process five candidates were selected: Okşan Atasoy, Ayşegül Çilli, Suna Bozkır, Dilek Basmacı and a further candidate named Selda¹ (Atasoy, 1996). Although Okşan Atasoy had previously undergone this training in 1959 (see section 1.3), she was initially unable to practise in the field because of the unavailability of work. Before participating in the Geneva programme, Çilli had previously worked as an amateur conference interpreter without any education in interpreting. In the summer of 1964, the selected candidates travelled to Geneva where Wagner, who personally organised the courses, undertook the task of teaching this first team.

The five selected candidates received approximately the same education as Altınyan. The one-month training programme was very comprehensive, and courses were organised at the School of Translation and Interpretation at the University of Geneva (ETI), where professional interpreters were trained each year for international institutions such as the United Nations and NATO. Again thanks to Wagner, the candidates had the opportunity to participate in the conferences held

¹ Atasoy could not remember the name of this candidate, and due to the lack of written resources we too were unable to find this information.

in the UN and NATO and to observe the support, solidarity, harmony and professional attitudes among professional interpreters. Wagner and the lecturers who participated in the course taught the candidates the techniques and intricacies of simultaneous interpreting and note-taking, along with techniques for memorising a text or long passages of speech. At the end of the very intensive one-month programme, these five newly trained simultaneous interpreters returned to Turkey where they worked as professional interpreters in the conferences organised by the Conference Board, with each conference initially serving as a kind of additional training. Of these five interpreters, however, only Okşan Atasoy and Suna Bozkır continue working in the profession today. Although Dilek Basmacı was a talented interpreter and worked as Wagner's assistant for some time, she later moved to the banking sector (Atasoy, 1996, Diriker, 2015:94); Selda decided to give up interpreting after several attempts, believing that the profession was not for her; and Ayşegül Çilli worked for a very short period of time before moving to the USA (Altınyan, 1996). Even though some of the candidates left the job after a short time, the Conference Board was satisfied with the interpreters' performance and believed that the endeavour should be continued in order to meet the clear need for interpreters in Turkey, and therefore decided to invest further in conference interpreting (ESEKH, 1973).

At the beginning of the 1960s, interpreting booths had only been installed in the conference hall located on the 'C' floor of the Tarabya Hotel. The booths were obviously unsatisfactory and the Conference Board knew that better booths would be needed in order for their team to work and to implement what they had learned. In 1966, therefore, the Conference Board, with financial aid from the Ford Foundation, acquired wired and wireless listening devices and imported the devices and technical equipment required for the installation of simultaneous interpreting booths. A technical team was hired for the installation of this system, and the booths were stored in the Conference Board's office at Harbiye Adli Han (Dişbudak, 1991:70). Whenever a conference was organised, the technicians would take the booths to the conference venue, later returning them to the office. After some time, the Board began to rent out the booths to other institutions.

In 1965, the Board decided to train interpreter candidates in Istanbul rather than taking them to Geneva, as they had done with the first team. Announcements were placed in daily newspapers to recruit new interpreter candidates. Teachers at Robert College¹, some businessmen and politicians—such as Nejat Eczacıbaşı and the Istanbul governor Fahrettin Kerim Gökay—were also informed. The criteria for candidates included a perfect level of grammar, a good level of cultural knowledge,

¹ Prestigious American college in Istanbul, founded in 1863.

and the competences required for conference interpreting, including mental agility, capability and rhetorical skills. Wagner and Altınyan interviewed the candidates individually. Dilek Basmacı, who was Wagner's assistant during this period, also participated in the entrance exams, which comprised of reading the news in the original language and then giving an oral summary in the same language. The candidates were then asked to translate this news into a foreign language (Diriker, 2015:94). Almost all the candidates participating in these interviews were either university students or recent graduates, or the children of Turkish embassy employees who had lived abroad for some time and been educated abroad. Candidates were selected from those who were highly proficient in English, German and/or French in addition to Turkish (Altınyan, 1996).

The selected candidates attended an intensive one-month course offered by Wagner and Altınyan in the Board's office (Altınyan, 1996). The trainee interpreters studied texts about the subject matter of the conferences and seminars they participated in and found the corresponding technical terms in other languages before deciding which terms were to be used when interpreting for internal consistency (ESEKH, 1973:7). The schedule of this programme and the duration of the courses varied each year, sometimes requiring two months, sometimes only one. The teaching method involved on-the-job training, which allowed thorough practice in a real working environment. In their free time, candidates worked in the booths installed in the Board's office and implemented what they had learned. At the end of the programme the candidates took exams, and successful candidates were granted a professional conference interpreting certificate. After completing this intensive training programme, the new graduates then participated in conferences with their instructors as a kind of internship. During this internship, they improved their vocabulary and knowledge in many fields and gained experience in the profession. Following all these stages, candidates whose trainers believed they would make successful conference interpreters joined the Board's professional staff.

The Conference Board organised such courses from 1964 to 1981 with around a dozen students each year being trained in conference interpreting by Wagner along with the Board's professional interpreters. However, as conference interpreting is a difficult profession that requires great effort and dedication and that may not alone provide a satisfactory source of income, most candidates left the profession at the very beginning of their careers (Altınyan, 1996).

From 1964 to the beginning of the 1970s, the Conference Board, a place considered 'home' by interpreters, strove to meet Turkey's need for conference interpreters on its own (Dişbudak, 1996). The Board's team of professional interpreters, comprising Okşan Atasoy, Norayır Altınyan, Nur Ottoman, Gülseren Albatros and Suna Bozkır among others, worked hard to improve their profession and contributed to the country's development in this field (ESEKH, 1973:5).

The end of the 1960s was a difficult period for conference interpreting. Interpreters worked with little in the way of technical equipment, and several booths and pieces of equipment were defective. In total, the country had fewer than a dozen booths from which simultaneous interpreting could be conducted. The quality of the technical and audio equipment was problematic and far from conforming to international norms (Dişbudak, 1991:72).

Among the prominent figures who contributed significantly to the improvement of the profession were leading businessmen Nejat Eczacıbaşı and Vehbi Koç, prominent diplomat Nuri Eren, Istanbul governor Fahrettin Kerim Gökay, and journalist and writer Burhan Felek. Aware of the importance of simultaneous interpreting for the success of international conferences, these individuals believed that interpreting should be done professionally and strove to ensure this was possible (Dişbudak, 1996).

Although not directly involved in an interpretation activity themselves, Nezih Neyzi and Sadun Katipoğlu (who took over the role of Secretary General of the Conference Board after Neyzi and continued in this position until the 1990s) greatly contributed to the early years of the profession, facilitating the working lives of professional interpreters by coordinating their teams and training programmes (Atasoy, 1996).

3. NEW GROUPINGS

In 1969, a group of professional interpreters working for the Board—Hasan Akbelen, Zeynep Bekdik, Asaf Savaş Akad, Melik Furgaç and Ömer Bozkurt—left the Conference Board, openly stating their wish to work according to their own principles and rules without the Board’s intervention (Dölay¹, 1996) and founded the Konferans Tercümanları Derneği (KTD – Conference Interpreters’ Association). In this context, Hasan Akbelen, the first Turkish member of the International Association of Conference Interpreters, needs to be remembered for his significant efforts in the professionalisation of conference interpreting in Turkey (Ottoman, 2004). This group, like the Board, selected candidates and provided them with interpreter training. They gave importance to the development of its members and activities, made efforts to introduce Turkish interpreters to the international field, and strove to apply European conventions, ethical rules and norms in Turkey and to promote the professional conditions in the country. The association broadened its membership in 1998 and changed its name to Birleşik Konferans Tercümanları

¹ Belgin Dölay was one of the first interpreters trained by KTD and a student of Akbelen. Together with Zeynep Bekdik, they established Enterkon, an interpreting company founded in the 1990s and still active today.

Derneği (BKTD – United Conference Interpreters Association). In 2009 BKTD applied to the Ministry of the Interior to be formally recognised as the Conference Interpreters Association of Turkey, in order to promote conference interpreting as a profession in the country and to establish international professional principles and rules in the local market. Following approval of the application by the Ministry, in April 2010 the association changed its name to Türkiye Konferans Tercümanları Derneği (TKTD – Conference Interpreters Association of Turkey). The association adopted AIIC’s model and opened its doors to conference interpreters in Turkey. Today it represents over 100 conference interpreters.

Meanwhile, by the end of the 1970s the Conference Board, which had increased the scope of its activities, was no longer able to satisfy the interpreters’ needs within its organisation, and at the beginning of the 1980s, the Board decided to end its interpreting courses due to its busy schedule and financial limitations. The interpreters who had continued to work for the Board therefore agreed to separate and in 1984 they formed their own company, Uluslararası Konferans Tercümanları (UKT – International Conference Interpreters) (Camat, 1996). UKT aimed to be recognised for the quality and discipline in its services by recruiting only experienced interpreters, bringing the principles and rules of the profession to a higher level in the country. To this day, UKT remains an active provider of interpreting services in the conference interpreting sector.

In Turkey today, interpreting companies that were founded at the end of the 1980s still provide advanced simultaneous interpreting services. Moreover, these companies declare their commitment to the working principles and conditions of the TKTD at every opportunity, and their interpreters are members of TKTD.

4. THE FIRST DEPARTMENT OF TRANSLATION AND INTERPRETING IN TURKEY

In October 1981, Boğaziçi University, in cooperation with the Cultural Board of the British Consulate and the Ankara Office of the European Economic Community, organised a conference on ‘Conference Interpreting: The Latest Developments in Europe and Special Issues in Turkey’ (Karantay, 1985:219). During the conference a statement was made in which it was declared that, ‘when the progress made in international relations and the new conditions in Turkey are taken into consideration, it is necessary to train more professional interpreters’ (ibid.). This statement was an important milestone for the foundation of a university department of conference interpreting and general translation training in Turkey. The first university-level interpreter training course was established in the 1982–83 academic year at Hacettepe University (Diriker, 2015:96) as the English Translation and Interpretation Department, within the School of Foreign Languages. In the 1983–84 academic year, a second translation and interpreting

department was founded at Boğaziçi University. The fact that training in conference interpreting was now offered at university level was a sign of the institutionalisation of the profession.

5. SPECIAL TRAINING PROGRAMME IN COLLABORATION WITH THE EUROPEAN COMMISSION

As mentioned by Diriker, as the relationship between the European Union and Turkey developed, the European Commission began to support conference interpreter training in Turkey (Diriker, 2015:95). In line with its aim of improving relations with Turkey, the European Commission accepted a proposal for a training programme by the Conference Interpreters Association (KTD) to train conference interpreters according to European standards and thus in 1989 the European Commission organised a training programme in cooperation with the KTD and the Turkish State Planning Organisation (Türkiye Devlet Planlama Teşkilatı) (Bekdik, 1996). Announcements were placed in newspapers to recruit candidates for participation in this programme; about 70–80 people applied for the programme of whom three were selected. The first training programme in Brussels ran from 1 January 1989 to 1 July 1989. The Commission financed the programme, and the instructors of the Commission, together with Zeynep Bekdik and Belgin Dölay, offered courses to students over a period of six months. Those who successfully completed the training programme were granted the European Commission's certificate for conference interpreting. This training programme continued for three years and was then discontinued for financial reasons (ibid.). Out of the nine graduates of this programme, only six began working in the profession (ibid.). Although the training sessions in Brussels were discontinued, the European institutions continued to support conference training in Turkey, and currently provide training grants as well as training support to two MA programmes in conference interpreting at Boğaziçi University in Istanbul, and Bilkent University in Ankara.

CONCLUSION

During the 1980s, when Turkey was rapidly opening up to the world, conference interpreting shifted from being merely a side job to a fully-fledged profession. This was the result of technological developments and the fact that conference interpreters became more visible in public life through the media and began to be seen as masters of a profession,¹ combined with improvements in

¹ In 1995 the news programme 32. Gün, the longest running and most influential news programme in Turkish television history, broadcast a special report on the Gulf War. The programme included a

Turkey's relations with Europe, especially with the momentum created from Greek–Turkish relations based on the Davos process.¹

Today, professional conference interpreting in Turkey is also expanding to include sign language interpreting, with the first sign-language conference interpreters being officially certified in 2013 by the relevant ministries, and with the establishment of the Association of Sign Language Interpreters. Although Turkish Sign Language was recognised in 2005, we can see that sign language interpreters have not yet played a sufficient role in conferences or even in public service contexts and there is therefore a need for education and awareness-raising in this area. To this end, the Ministry of National Education launched a certificate programme for sign language interpreters in 2013, and 87 candidates were certified as Turkish sign language interpreters (Diriker, 2015: 98-102).

Since the 1980s, when Turkey's first university interpreting programmes were established, the number of training courses has risen hugely and today, there are approximately 70 university departments of translation and interpreting throughout the country. Thus, together with active support from professional associations, conference interpreters in Turkey have made important progress in the professionalisation of their field.

References

- Deriş Ottoman, N. (2004) 'From dragomans to interpreters: A brief overview of the profession in Turkey', <http://aiic.net/p/1525>, accessed 28.08.2004.
- Diriker, E. (2015) 'On the evolution of the interpreting profession in Turkey: From the Dragomans to the 21st Century' in Ş. Tahir, S. Paker, J. Milton (eds.), *Tradition, Tension and Translation in Turkey*, Amsterdam, John Benjamins.
- Dişbudak Çorakçı, B. (1991) *Tane Tane Simültane*, İstanbul, İletişim Yayınları.
- Ekonomik ve Sosyal Etüdler Konferans Heyeti Tanıtım Kataloğu (1973) *Promotional Catalogue of the Economic and Social Studies Conference Board*, İstanbul: Publications of the Conference Board.
- Ekonomik ve Sosyal Etüdler Konferans Heyeti (ESEKH) (1973) *Simultaneous Tercüme Servisi Hizmetinizde Tanıtım Broşürü* [Promotional Brochure for Simultaneous Interpretation Service of the Economic and Social Studies Conference Board], İstanbul, Publications of the Conference Board.
- Karantay, S. (1985) 'Boğaziçi Üniversitesi'nde çeviri eğitimi' in *Dün ve Bugün Çeviri*, 2, p. 219.
- Parla, T. (1995) *Türkiye'de Anayasalar*, İstanbul, İletişim Yayınları.
- Seyhan, A. (2015) 'Saved by translation: German academic culture in Turkish exile' in Ş. Tahir, S. Paker, J. Milton (eds.), *Tradition, Tension and Translation in Turkey*, Amsterdam, John Benjamins.

section introducing the conference interpreters who interpreted the interviews and press releases about this war. This broadcast made a significant contribution to the recognition of the profession in Turkey, and the programme made an important contribution to raising the visibility of profession.

¹ This was a process of reconciliation between Greece and Turkey that started with the official meeting between Turkish Prime Minister Turgut Özal and his Greek counterpart Andreas Papandreu during the World Economic Forum at Davos on 30-31 January 1988.

Webliography

Hacettepe University, Department of Translation and Interpretation, <http://www.mtb.hacettepe.edu.t/tarihce.php>, accessed 4.01.2017.
International Conference Interpreters, <http://www.ukt.com.tr/en/index.htm/>, accessed 10.01.2017.
The Conference Interpreters Association of Turkey <http://www.tktd.org/english/>, accessed 10.01.2017.

Recorded Interviews

Tape Number 1: A-side interview with Belkiş Çorakçı Dişbudak (Pioneer of the profession, former coordinator of the Conference Board) (27.03.1996)/ B-side interview with Belgin Dölay (conference interpreter, managing director of Enterkon, Founder of TKTD) (12.04.1996).
Tape Number 2: A-side interview with Belgin Dölay continued (12.04.1996); interview with Okşan Atasoy (pioneer of the profession) (22.04.1996)/B-side interview with Nur Camat (pioneer of the profession) (24.04.1996).
Tape Number 3: A-side interview with Okşan Atasoy continued (22.04.1996); interview with Sadun Katipoğlu (Conference Board Secretary General) (17.05.1996)/B-side interview with Nezih Neyzi (Conference Board Secretary General, President of Board of Directors of market research company PEVA Ltd.) (06.06.1996).
Tape Number 4: A-side interview with Zeynep Bekdik (conference interpreter, managing director of Enterkon, founder of TKTD) (07.04.1996).

Video Tape

32. Gün TV Programme Gulf War Documentary, 1995.

Lale ARSLAN ÖZCAN works as Assistant Professor in the Department of Translation and Interpreting at Yildiz Technical University in Istanbul, Turkey. She completed her doctorate on 'French Literature and the Science of Translation' at the Department of French Language and Literature at Hacettepe University in Ankara, Turkey. Over the past 17 years Lale Arslan Özcan has produced many translated works, particularly in the fields of history, sociology and philosophy, as well as literary translations. Her translations include Jean Paul Roux's *Histoire des Turcs* [History of the Turks], Mircea Eliade's *Traité d'histoire des religions* [Treatise on the History of Religions] and Michel de Certeau's *L'Invention du quotidien: Arts de faire* [The Practice of Everyday Life]. Her studies focus mainly on literary translation, translation strategy, and conference interpreting history and training.

Histoire de l'interprétation : des drogman ottomans aux interprètes de conférence turcs

Elvin ABBASBEYLI

Université de Strasbourg, INALCO

Abstract. This article gives a brief historic overview of Turkish language interpretation from the Ottoman Dragomans to the Turkish conference interpreters of today. After quickly explaining the etymology of the word dragoman, we focus on the birth of the dragoman institution in the Ottoman Empire, the (re)birth of conference interpreting in Turkey, and the role Turkish conference interpreters can play in the training of their Turkic-speaking colleagues in the region (Caucasus, Central Asia).

Keywords: dragomans of the Ottoman Empire, conference interpreting, Turkish, Turkish conference interpreters.

*Si tu te rends dans un service de l'État, tu dois
entrer aveugle et sortir sourd.*

Alexandre Mavrocordato, le grand drogman de l'Empire ottoman

INTRODUCTION

L'interprétation de conférence est un métier relativement jeune, même si des interprètes existent depuis la nuit des temps. Dans l'Empire ottoman, ils étaient connus sous le nom de « drogman ». En Turquie, l'histoire de l'interprétation de conférence débute après l'indépendance du pays en 1923. Les interprètes de cette Turquie moderne sont les héritiers des drogman ottomans.

Mais les drogman existaient déjà avant l'Empire ottoman. Ils font leur apparition, dans des pays musulmans, pour la première fois au VIII^e siècle à l'époque du Califat abbaside. Ils fonctionnaient également chez les Mamelouks d'Égypte et les Seldjoukides en Anatolie. Ainsi, des contacts furtifs ou de longue durée ont été noués entre l'Occident et l'Orient et des alliances ont ainsi été faites et défaites entre les États. Ces contacts et alliances ne pouvaient se réaliser sans la présence de ces intermédiaires maîtrisant des langues étrangères, essentiels pour la compréhension mutuelle et assistant les diplomates dans l'accomplissement de leurs missions. Aussi, de par leurs fonctions, occupaient-ils une place importante dans les relations internationales. Il s'agissait d'interprètes, mais également de traducteurs que l'on appelait « drogman » en Orient. L'Empire ottoman n'a pas été une exception. Se trouvant aux portes de l'Europe et ayant des frontières avec

des pays où se parlaient le français, l'italien et d'autres langues européennes, les sultans avaient ressenti le besoin d'avoir des personnes maîtrisant ces langues afin de pouvoir établir des relations avec ces pays. Comme en Orient, celles-ci portaient également dans ces pays le nom « drogman ».

Mais qui sont ces personnages polyglottes qui occupaient une place si importante sur la scène diplomatique ottomane et turque ? Dans cet article nous nous intéresserons à la naissance de l'institution drogmanale dans l'Empire ottoman et la (re)naissance de l'interprétation de conférence dans la République de Turquie.

ÉTYMOLOGIE DU MOT « DROGMAN »

Tout d'abord, il convient d'analyser l'étymologie du mot « drogman » avant d'aborder l'histoire de ces polyglottes dans l'Empire ottoman. De nombreuses hypothèses existent quant à son origine.¹ Hitzel (1995 : 17) estime que le mot « drogman » est d'origine syriaque. Il serait ainsi emprunté par l'arabe ترجمان (*tardjumān*) et ensuite par le turc (*tercüman*). Mais Kramers (1934 : 725) pense qu'il vient de l'araméen et que l'arabe l'aurait emprunté un peu plus tard. Selon S. G Marghetitch (1898 : 4), le mot *tardjamâ* ou *terdjumân* (truchement, dragoman, drogman) est d'origine sémitique. Il serait la variante du mot *targum* qui signifie *interprétation*. Le mot *drogman* est encore employé dans un document du 15 mai 1943 émanant du Bureau français d'Alexandrie (Faivre d'Arcier, 2007 : 242).

Ce même mot a été emprunté par certaines langues de l'Europe telles que l'allemand (*Tolmetsch* puis *Dolmetscher*), le russe (*толмач*²), le tchèque (*tlumočník*), le hongrois (*tolmács*), le macédonien (*толкувач*), le polonais (*tlumacz*), etc. Il est en usage en turc (*dilmaç*) et en azerbaïdjanais, où deux versions sont utilisées : les mots *tərcüməçi* (traducteur / interprète) et *dilmanc* (interprète) (Abbasbeyli, 2014).

LA NAISSANCE DE L'INSTITUTION DROGMANALE DANS L'EMPIRE OTTOMAN

Les avis divergent quant à la date exacte de la naissance du « drogmanat » ottoman. Polatçı (2013 : 176) estime que le drogmanat est apparu dans l'Empire ottoman vers la fin du XIV^e siècle. Mais, Şakiroğlu (2011 : 490) pense que cette institution a été créée à l'époque du sultan Mehmet II le Conquérant au XV^e siècle

¹ Pour plus d'informations : cf. Bozkurt (2011), Balçı (2005), Polatçı (2013).

² Ce mot n'est pas utilisé en russe d'aujourd'hui.

et que les Ottomans employaient des Grecs parlant le turc. Il y aurait eu même un drogman byzantin (Dimitri Kyritzès) dans son palais (Aydın, 2007 : 44-45). Janus Bei (Yunus Bey), d'origine grecque et mort à Constantinople en 1551, est l'un des premiers drogmans sur lequel nous disposons de quelques informations (Hitzel, 1996 : 57-58).

Le développement de l'institution drogmanale dans l'Empire ottoman à partir du XVI^e siècle a vu apparaître quatre catégories de drogmans : les drogmans impériaux (*Dîvân-ı Hümâyûn Tercümanları*), les drogmans des tribunaux de province (*Eyalet Mehkeme Tercümanları*), les drogmans de l'Armée et de la Flotte (*Ordu ve Donanma Tercümanları*) et les drogmans des ambassades et des consulats (*Elçilik ve Konsolosluk Tercümanları*) (Polatçı 2013 : 43-61, Balcı, 2005 : 18-54).

Pour sa diplomatie, l'Empire ottoman avait besoin de traducteurs et d'interprètes capables de rédiger les lettres diplomatiques dans des langues étrangères, d'assurer l'interprétation des rencontres des représentants étrangers avec les officiels ottomans et d'aider les envoyés à engager des pourparlers avec les pays voisins. Au début de son histoire diplomatique, l'Empire ottoman a connu des difficultés pour recruter des personnes pouvant réaliser ces tâches. Cette difficulté était surtout due à l'absence de personnes qualifiées. Le fait de maîtriser une langue étrangère était un signe d'infériorité sociale et l'utilisation de l'écriture des infidèles était vue comme un acte d'impiété (Solnon, 2009 : 259-260). L'Empire ottoman a d'abord eu recours à des chrétiens (polonais, autrichiens, hongrois ou grecs) convertis à l'islam et à des sujets non-musulmans de l'empire, chrétiens ou Juifs, censés connaître les langues occidentales. Le mépris dans lequel les Turcs tenaient celles-ci leur interdisait d'avoir recours à des interprètes d'origine musulmane (Solnon, 2009 : 276).

Du milieu de XVII^e au milieu de XVIII^e siècle, ce sont les familles des Grecs phanariotes¹ qui ont occupé le poste de drogman du Divan Impérial.² Ceux-ci étaient choisis pour leurs connaissances des langues et des traditions occidentales. La famille Mavrocordato a occupé ce poste pendant presque un siècle (Ağildere, 2010 : 695). En plus de l'interprétation et de la traduction, ils rédigeaient les comptes rendus des réunions. Ils étaient ainsi les fonctionnaires les plus importants de la diplomatie de l'Empire ottoman.

Au début de la création du poste, les Grands Drogmans l'occupaient longtemps, parfois jusqu'à leur mort. La relève était alors assurée par le fils du Grand Drogman décédé. Jusqu'en 1821, l'année de la révolte des Grecs, tous les Grands Drogmans étaient choisis parmi eux. Le sultan ottoman leur a retiré sa confiance après cet événement (Dalègre, 2002 : 89). Ainsi, à partir de cette date, la

¹ Le Phanar (*Φανάρι* en grec, *Fener* en turc) était un quartier de Constantinople.

² Cela correspond au chef interprète d'aujourd'hui.

fonction de drogman du Divan Impérial (*Divan-ı Hümâyûn Baş Tercümanı*) a été, pour la première fois, occupée par un Ottoman musulman succédant ainsi à la longue lignée de Grecs phanariotes tombés en disgrâce après 1821. Ainsi, quatorze grands drogmans ont occupé ce poste jusqu'à la fin du XIX^e siècle (Kuneralp, 1997 : 479). Le poste de drogman du Divan a été supprimé en 1908 avec la proclamation de la constitution (Kuneralp, 1997 : 483).

Les Grands Drogmans qui étaient des fonctionnaires de l'Empire ottoman, pouvaient aller à cheval, porter la barbe, être exonérés d'impôts et de droits de douane. Ils pouvaient acheter également des esclaves circassiennes, qui étaient les plus recherchées au palais du Sultan et réservées aux musulmans (Dalègre, 2002 : 88). Le Grand Drogman avait une équipe de huit Enfants de langues¹ et douze serviteurs sous ses ordres. Avant l'époque des *Tanzimat*², ils occupaient, de par leur importance, la deuxième place après celle de *Reis-ül küttâb* qui, dans l'Empire ottoman, assurait les fonctions du Ministre des affaires étrangères. Cela illustre l'importance des drogmans impériaux qui deviennent en fait des assistants aux Affaires Étrangères (Dalègre, 2002 : 88).

Depuis l'ouverture de l'Empire ottoman au monde, les interprètes ont mené leur activité jusqu'au déclin de celui-ci et ont fait leur réapparition après la naissance de la République de Turquie. Cependant, ces interprètes sont passés au deuxième plan avec la fermeture du pays au monde extérieur pendant les années de guerre d'indépendance et les premières années de la République. C'est à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle que les interprètes sont redevenus importants en Turquie grâce au développement économique que le pays a connu. L'environnement des affaires a ainsi favorisé la (re)naissance de cette profession.

LA (RE)NAISSANCE DE L'INTERPRÉTATION DE CONFÉRENCE EN TURQUIE

La République de Turquie est membre de plusieurs organisations internationales telles que l'ONU, l'OTAN, l'OCDE, l'OSCE, l'OMC, L'OMS, l'OCI³. Elle est également l'un des membres fondateurs du Conseil de l'Europe, de l'ECO⁴, de l'OCEMN⁵ et du D-8.⁶ Cependant, le turc n'est la langue officielle que d'une seule organisation internationale, à savoir celle de l'Assemblée

¹ Ce terme, qui définit les élèves interprètes, est emprunté aux Vénitiens.

² *Tanzimat* (« réorganisation » en turc ottoman) est une période de réformes dans l'Empire ottoman de 1839 à 1876.

³ L'Organisation de la coopération islamique.

⁴ L'Organisation de coopération économique.

⁵ L'Organisation de coopération économique de la mer Noire.

⁶ Le nom en anglais est D-8 Organization for Economic Cooperation connu également comme Developing-8.

Parlementaire de l'OCEMN dont le secrétariat se trouve à Istanbul (Cotur, 2014). Il est également devenu la sixième langue de travail de l'APCE.¹ Les interprètes de conférences turcs sont parfois recrutés pour des réunions de l'OCEMN, du D-8, de l'OCI, de l'ECO et des institutions de l'UE, où le turc est utilisé (Cotur, 2014). Avec leur travail quotidien, ils perpétuent les traditions créées par leurs ancêtres, les drogmans.

L'histoire de l'interprétation de conférence dans la Turquie moderne date des années 1950, contrairement à l'Europe où cette profession a vu le jour à la fin de la Première Guerre mondiale et plus particulièrement lors des conférences internationales (Post-War Reconstruction Conferences, 1943). Les premières utilisations de l'interprétation simultanée datent des années 1920, à Genève (Bureau international du travail) en 1926-1927 et en URSS (VI^e Congrès de l'Internationale communiste de 1928). À l'époque, les grands « consécutivistes » s'étaient opposés à cette nouvelle technique (Keiser, 2004 : 576-584).² Mais, on a coutume de faire remonter l'exercice moderne de cette profession au procès de Nuremberg de 1945-1946 (Widlund-Fantini, 2003 : 65).

En Turquie, les années 1950 ont été marquées non seulement par l'ouverture au monde mais également par des problèmes économiques et sociaux. Du point de vue économique, le secteur privé s'était développé et le besoin en personnes pouvant gérer des usines et des fabriques de plus en plus nombreuses s'était fait sentir. C'est pour cette raison que l'Université d'Istanbul avait reçu 100 000 dollars de la part du bureau moyen-oriental de la Fondation Ford (*Ford Vakfi*). Ainsi, l'Institut de gestion (*İşletme Enstitüsü*) avait été fondé au sein de la Faculté d'Économie de l'Université d'Istanbul (*İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi*). Cet institut avait donné la moitié de cette somme à l'Université de Harvard afin de faire venir des professeurs compétents des universités européennes et américaines. Le but de l'institut était d'organiser des séminaires et des cours dans le but de former des managers et des hommes d'affaires de haut niveau pour la gestion des entreprises et des fabriques privées et de contribuer ainsi au développement du secteur privé en Turquie.

L'administration de l'Institut invitait les représentants des grandes sociétés turques à participer à des cours portant sur la comptabilité, le marketing et les relations commerciales avec des pays étrangers et leur expliquait la nécessité de donner les rênes de l'administration de la société aux vrais spécialistes de gestion.

De par leurs activités, l'Institut de gestion et la Fondation Ford ont consenti des efforts importants et ont créé un environnement favorable à la naissance de

¹ L'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe.

² Cf. Baïgorri Jalon (2004), Keiser (2004) et AIIC History Group (2013) pour plus d'informations sur l'histoire de l'interprétation de conférence en Europe.

l'interprétation de conférence. Ils invitaient des professeurs américains. Comme le niveau linguistique des participants n'était pas suffisant pour comprendre les experts, on faisait appel à des personnes maîtrisant les langues en question pour assurer l'interprétation de ces séminaires. De cette manière, celles-ci sont devenues les principaux acteurs du développement de cette profession dans la République de Turquie.¹

Ainsi, les organisateurs de conférence ont commencé à travailler avec des personnes connaissant des langues étrangères afin de remédier au besoin croissant en interprétation. Ils ont même eu recours aux interprètes européens, sans grand profit, car le turc ne faisait pas parti de la combinaison linguistique de ceux-ci. Ils pouvaient interpréter de l'anglais vers le français ou vers d'autres langues et, les cabines et les écouteurs manquant souvent, l'interprétation consécutive était plus pratiquée que la simultanée.

Mais, comme en Europe, entre la Première et la Seconde Guerre mondiale, ces personnes n'étaient pas des professionnels. Parmi ces interprètes « amateurs », on compte Mme Berrin Kefeli qui interprétait les réunions de l'OTAN à Ankara, M. Faik Poray, célèbre journaliste et acteur de théâtre et Mme Filiz Ofluoğlu, qui tenait parfois compagnie à M. Nezih Neyzi, académicien et économiste à l'Institut d'administration de l'Université d'Istanbul et qui souvent était l'interprète du grand homme d'affaires et industriel Vehbi Koç.

De cette manière, des professionnels de différents domaines, tels que le journalisme, le théâtre et l'économie, parlant une ou plusieurs langues étrangères, maîtrisant la terminologie de leur propre domaine et ayant une très bonne culture générale, ont commencé à interpréter lors des conférences et des réunions. Ils prenaient cela comme un passe-temps, une possibilité d'augmenter leurs revenus ou bien une manière d'aider leurs amis organisateurs qui étaient dans la difficulté.

Ainsi, ces interprètes peuvent être considérés comme la première génération et les pionniers de l'interprétation de conférence en Turquie. Mais, il faut préciser que ces personnes, qui n'avaient aucune formation d'interprète, ont eu du mal à exercer ce métier. Ils ont dû faire face à des moments difficiles lors des conférences, malgré leur connaissance quasi parfaite des langues de travail. Certains ont arrêté d'exercer ce métier après la première expérience douloureuse en cabine, d'autres ont continué sans réussir en fin de compte. Face à cette situation,

¹ Un mémoire de master rédigé en turc par Mme Lale Özcan (1996) est consacré à ce sujet : (*Türkiye'de Konferans Çevirmenliğinin Doğuşu ve Gelişimi*. [La naissance et le développement de l'interprétation de conférence en Turquie]. Il est possible d'en lire des extraits en turc sur le site de *Birleşik Konferans Tercümanları Derneği (BKTD)*, Association des interprètes de conférence unis (<http://www.tktd.org/konferans-tercumanligi/tarihce>). Voir aussi sa version anglaise dans le présent volume « The Birth and Development of Conference Interpreting in Turkey ».

les organisateurs de conférences ont décidé que ce métier devait être exercé par des professionnels formés, comme en Europe.

En Turquie, l'année 1962 est très importante dans l'évolution de l'interprétation de conférence, car c'est à ce moment-là que la Fondation Ford s'est engagée à organiser le deuxième volet de la conférence « Population Control » à Istanbul dont le premier volet était organisé en Grèce. Ainsi, M. Norayır Altınyan, conseiller financier de la société Mobil, est envoyé en 1962 pour suivre des cours de perfectionnement à Genève. À partir de cette date, il a interprété toutes les conférences organisées par la Fondation Ford. Parfois, Mme Berrin Kefeli travaillait en cabine avec lui. Mais, en général, il interprétait seul. L'année suivante, il a poursuivi un autre cours de perfectionnement à Genève. De ce fait, il pourrait être considéré comme le premier interprète de conférence professionnel de la Turquie.

Dans les années 1960, les relations de la Turquie avec le monde étaient bien riches. Des conférences internationales et des séminaires étaient organisés dans les grandes villes centres culturels comme Istanbul, Ankara et Izmir. En 1964, en coopération avec la société d'interprétation Simultat-Inc de Genève et grâce à l'aide financière de la Fondation Ford, la Fondation turque des études économiques et sociales a créé une équipe d'interprètes de conférence capables d'interpréter lors de ces rencontres internationales. Ainsi, en 1964, il a été décidé d'organiser à Genève des cours d'interprétation de conférence destinés aux candidats turcs. Ces cours étaient organisés par Simultat-Inc et étaient financés par la Fondation Ford. Cinq étudiants¹ ont été choisis pour y être envoyés. Les cours avaient lieu à l'École de Traduction et d'Interprétation de Genève et étaient donnés par des enseignants de cette école sous la coordination de Gloria Wagner, de Simultat Inc. Ces candidats ont reçu la même formation que Norayır Altınyan, d'une durée d'un mois et extrêmement dense. Les étudiants ont eu ainsi la possibilité d'assister aux conférences de l'ONU et de l'OTAN pour observer comment les interprètes de conférence y travaillaient en conditions réelles. Les candidats apprenaient les techniques de la simultanée, de la prise de notes, de la mémorisation à long terme des textes et des discours (la consécutive sans notes) et la paraphrase pour interpréter des discours de langues qui n'ont pas la même structure que la langue cible. Après les cours, les cinq interprètes de conférence professionnels sont rentrés en Turquie et ont assuré l'interprétation de toutes les conférences organisées par la Fondation turque des Études économiques et sociales. En 1965, la Fondation turque des études économiques et sociales a pris la décision de former une équipe

¹ Okşan Atasoy, Ayşegül Çilli, Suna Bozkır, Dilek Basmacı et Selda. Dans son entretien (16.04.1996) accordé sur l'histoire de l'interprétation en Turquie, Mme Okşan Atasoy, qui faisait partie de la première équipe d'interprètes turcs, ne se souvenait pas du nom de famille de Selda.

d'interprètes à Istanbul plutôt que de l'envoyer à Genève comme auparavant. Les cours intensifs qui duraient pendant deux mois portaient sur les techniques de prise de notes, la consécutive sans notes, et étaient donnés par des professionnels. Après ces cours intensifs, les candidats passaient l'examen pour obtenir le certificat d'« Interprète de conférence professionnel » (Özcan, 1996).

Mais, depuis, de nombreuses universités turques ont commencé à enseigner cette profession (Universités du Bosphore, de Yeditepe, de Bilkent, d'Istanbul, de Marmara, etc.) aux niveaux licence, master et doctorat (Abbasbeyli, 2010 : 24-47). Les premiers programmes d'enseignement datent des années 1980, d'abord à l'Université de Hacettepe et ensuite à l'Université du Bosphore (Diriker, 2015 : 95). Dans le cadre des conventions et des coopérations, elles ont établi des partenariats temporaires avec des universités étrangères telles que Glendon York University¹, Institut libre Marie Haps², etc. En Turquie, l'interprétation est souvent enseignée avec la traduction au niveau Licence où les deux formations sont proposées à la fois. Parfois, le volume des cours de traduction dépasse celui des cours d'interprétation, d'où la difficulté de définir la formation comme une (véritable) formation en interprétation. C'est à l'issue de leurs études en Licence que les étudiants peuvent choisir soit la traduction soit l'interprétation (à condition de réussir des tests spécifiques pour être admis en master d'interprétation).

Avec l'accroissement du nombre d'interprètes de conférence professionnels, s'est fait ressentir le besoin de créer une structure. Ainsi, en 1969, M. Hasan Akbelen, ingénieur électrique de formation et premier membre turc de l'AIIC, et un petit groupe d'interprètes ont créé à Istanbul l'Association des interprètes de conférence (*Konferans Tercümanları Derneği*).³ Les membres fondateurs ont créé leur corps professionnel selon les règles et les réglementations de l'AIIC.⁴ Aujourd'hui, trois générations d'interprètes sont présentes au sein de cette Association. Les interprètes de la première génération ont fondé les premières écoles de formation d'interprètes, le relais étant pris par leurs étudiants, qui ont formé les nouveaux membres, donc la troisième génération.

En 1998, à l'occasion de son assemblée générale, l'Association des interprètes de conférence a accueilli ses nouveaux membres et elle est devenue officiellement l'Association des interprètes de conférence unis (*Birleşik Konferans Tercümanları Derneği - BKTD*). Lors de son Assemblée générale du 21 avril 2010, elle a pris le nom d'Association des interprètes de conférence de Turquie (*TKTD* -

¹ York University Master in Conference Interpreting
<http://www.glendon.yorku.ca/interpretation/2015/02/22/coming-in-september-2015-turkish>.

² Actuellement, ce partenariat n'existe plus.

³ <http://www.tkttd.org/francais>.

⁴ <http://www.tkttd.org/tkttd-nedir/tuzuk>.

Türkiye Konferans Tercümanları Derneği). La Région Turquie de l'AIIC a été créée en 2006.¹ Depuis sa création, cette association a continué d'accepter de nouveaux membres et a réussi à faire connaître le métier d'interprète sur le marché turc. Chaque nouveau membre de cette association est invité à respecter les normes professionnelles comme unique référence. Actuellement, l'Association compte plus de 100 membres², nombre qui pourrait augmenter dans les années à venir, étant donné la présence croissante du turc dans les conférences internationales.

La Turquie, pays candidat à l'Union européenne, est une puissance régionale et joue un rôle indéniable dans la région grâce à sa position stratégique. Elle possède également des liens forts avec l'Azerbaïdjan dans le Caucase et les républiques de l'Asie centrale. Le turc n'est pas seulement une langue parlée par les 70 millions d'habitants du pays, mais il est aussi une langue qui est en train de devenir une sorte de lingua franca dans ces pays où les populations parlent des langues turquies. La présence grandissante des chaînes de télévision et de la presse turques dans ces pays est un facteur important pour la consolidation du turc comme lingua franca. À l'époque soviétique, les interprètes étaient formés en russe et dans les grandes villes telles que Moscou et St-Petersbourg. Après l'indépendance de ces pays, ce manque d'interprètes de langues maternelles était comblé par des professeurs des universités des langues ou des amateurs. L'expérience turque dans le domaine de l'interprétation pourrait servir d'exemple pour ces pays qui ont une proximité linguistique et culturelle avec la Turquie. Les interprètes de conférence et les écoles d'interprétation pourraient jouer un rôle dans la formation de leurs collègues issus de ces pays turcophones.

CONCLUSION

Nous avons essayé de donner un aperçu historique du métier d'interprète connu dans l'Empire ottoman sous le nom de « drogman ». Notre but était de montrer les processus qui ont contribué à l'émergence de l'institution drogmanale dans l'Empire ottoman et de l'interprétation de conférence en Turquie. Aujourd'hui, les interprètes de conférence sont organisés autour de leur association professionnelle. Certains de ses membres font également partie de l'AIIC. Le nombre d'interprètes turcs est amené à augmenter dans les années à venir. Cet accroissement s'accompagnera de l'apparition des langues « exotiques³ » dans les

¹ <http://www.tktd.org/francais>.

² <http://www.tktd.org/uyelerimiz>.

³ En Turquie, les combinaisons linguistiques russe-turc, arabe-turc ou persan-turc peuvent paraître « exotiques » comparées aux combinaisons « classiques » anglais-turc et français-turc qui sont très répandues parmi les interprètes de conférence turcs.

combinaisons linguistiques sur le marché, car les processus internationaux et régionaux l'exigent. Grâce à leurs connaissances linguistiques et culturelles, les drogman étaient devenus des personnages incontournables dans les relations diplomatiques de l'Empire ottoman. Leurs héritiers, les interprètes de conférence de la Turquie moderne, perpétuent cette tradition en occupant une place privilégiée dans la diplomatie turque et en assurant la communication entre les représentants de différentes nations.

Références

- Abbasbeyli, E. (2010) *L'interprétation de conférence avec la langue turque*, mémoire de master non publié, Institut de Traducteurs, d'Interprètes et de Relations Internationales de Strasbourg, http://docshare.tips/elvin-abbasbeyli-interpreacutetaiton-de-confeacuterence-avec-la-langue-turque-meacutemoire-de-master-2_5790c167b6d87f56b78b4591.html?utm_source=docshare&utm_medium=sidebar&utm_campaign=574dd702b6d87f15448b5a92, consulté le 8.05.2017.
- Abbasbeyli, E. (2014) « Le drogmanat dans l'Empire ottoman », <http://aiic.net/page/6988>, consulté le 8.05.2017.
- AIIC History Group (2013) *Naissance d'une Profession : les soixante premières années de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC)*, Geneva, AIIC.
- Aydın, B. (2007) « Osmanlı Divan Tercümanları Ve Osmanlı Kültür Ve Diplomasisindeki Yerleri », in *Osmanlı Araştırmaları*, n° XXIX, pp. 41-86.
- Balcı, S. (2005) *Osmanlı devletinde tercümanlık ve bab-i ali tercüme odası*, Doktora tezi, Ankara.
- Baigorri Jalón, J. (2004) *De Paris à Nuremberg : Naissance de l'interprétation de conférence*, traduit de l'espagnol sous la direction de Clara Foz, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Bozkurt, N. (2011) « Tercüman الترجمان Osmanlılar'da » in *İslâm Ansiklopedisi*, Ankara, TDV İslâm Araştırmaları Merkezi, vol. 40, pp. 489-490.
- Cotur, B. (2014) « Language Markets: Turkish », <http://france.aiic.net/page/6853>, consulté le 8.05.2017.
- Dalègre, J. (2002) *Grecs et Ottomans, 1453-1923 : De La Chute de Constantinople À La Disparition de L'empire Ottoman*, Paris, L'Harmattan, coll. « Études Grecques ».
- Diriker, E. (2015) « On the Evolution of the Interpreting Profession in Turkey: From the Dragomans to the 21st Century » in S. Paker, J. Milton, Ş. Tahir-Gürçağlar (eds), *Tension and Tradition: The Dynamics of Tradition in Turkey*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- Faivre d'Arcier, A. (2007) *Les Oubliés de La Liberté : Négociants, Consuls et Missionnaires Français Au Levant Pendant La Révolution, 1784-1798*, Paris, Bruxelles, New York, Direction des Archives, Ministère des affaires étrangères, P.I.E. Peter Lang.
- Hitzel, F. (1995) *Enfants de langue et Drogmans (Dil Oğlanları ve Tercümanlar)*, Istanbul, Yapı Kredi Yayınları.
- Hitzel, F. (1996) « Les Jeunes de langue de Péra-lès-Constantinople » in *Dix-huitième Siècle*, vol. 28 n° 1, pp. 57-70.
- Keiser, W (2004) « L'interprétation de conférence en tant que profession et les précurseurs de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC) 1918-1953 » in *Meta* 49/3, pp. 576-608.
- Kramers, J.H. (1934) « Terdjumân » in *Encyclopaedia of Islam*, Leiden, E. J. Brill's, vol. 4, p. 725.
- Kuneralp, S. (1997) « Evolution de la charge de drogman du Divan Impérial durant le XIX^e Siècle » in *Istanbul et Les Langues Orientales : Actes Du Colloque Organisé Par l'IFEA et l'INALCO à l'occasion du bicentenaire de l'École des langues orientales, Istanbul, 29-31 Mai 1995*, Paris, L'Harmattan, pp. 479-483.
- Marghetitch, S. G. (1898) *Étude sur les fonctions des Drogmans des missions diplomatiques ou consulaires en Turquie*, Constantinople.

- Özcan, L. (1996) « Türkiye’de Konferans Çevirmenliğinin Doğuşu ve Gelişimi », mémoire de master non publié, Istanbul, Yıldız Teknik Üniversitesi, extraits en turc disponibles sur *TKTD - Türkiye Konferans Tercümanları Derneği*, <http://www.tkttd.org/konferans-tercumanligi/tarihce>, consulté le 8.05.2017.
- Polatçı, T. (2013) *Osmanlı diplomasisinde oryantalist memurlar (Osmanlı belgeleriyle dil oğlanları ve tercümanlar)*, Ankara, Akçağ Yayınları.
- Solnon, J-F. (2009) *Le turban et la stambouline : l’Empire ottoman et l’Europe, XIV^e-XX^e siècle, affrontement et fascination réciproques*, Paris, Perrin.
- Şakiroğlu, M. (2011) « Tercüman الترجمان Osmanlılar’da » in *İslâm Ansiklopedisi*, Ankara, TDV İslâm Araştırmaları Merkezi, vol. 40, p. 490-492.
- Timur Ağıldere, S. (2010) « XVIII. Yüzyıl Avrupa’sında Yabancı Dil Olarak Türkçe Öğretiminin Önemi: Osmanlı İmparatorluğu’nda İstanbul Fransız Dil Oğlanları Okulu (1669-1873) » in *Turkish Studies. International Periodical For the Languages, Literature and History of Turkish or Turkic*, vol. 5, issue 3, pp. 693–704.
- Widlund-Fantini, A-M. (2003) « L’interprétation de conférence » in *Revue française de linguistique appliquée*, vol. 8, n° 2, pp. 65-73.

Sitographie

<http://www.tkttd.org/>, consulté le 30.10/2017.

<http://www.glendon.yorku.ca/interpretation/2015/02/22/coming-in-september-2015-turkish>, consulté le 30.10/2017..

Elvin ABBASBEYLI is the first Azerbaijani member of AIIC and an accredited conference interpreter for the President of France and his Government, the European Union and the Council of Europe. He teaches the Azerbaijani language at INALCO in Paris and is also preparing a PhD dissertation (University of Strasbourg) on the Dragomans of the Ottoman Empire and the terminological analysis (Russian, Turkish, Italian) of the Küçük Kaynarca Treaty (1774).

Débuts de l'interprétation en Transylvanie

Renata GEORGESCU, Călin FELEZEU

Université Babeş-Bolyai

Abstract. Although it is now widely accepted that interpreting is one of the oldest professions in the world and that, like translation, it accompanied and made possible the evolution of human society, there is little written evidence about the way in which it was practised historically. The territory inhabited by Romanians had many rulers throughout history and its history has been written with varying levels of bias. Therefore, the discovery of 16th century Ottoman and Hungarian documents that mention the creation of institutionalised interpreter training in Transylvania like those in France, England, Venice and Russia is interesting both for historians and interpreters who want to know how the profession was perceived by society. A collaboration between a historian and an interpreter, this article aims to contribute to a better understanding of the history of interpreting in Transylvania.

Keywords: kapikâhya, dragoman, interpreter, history, diplomatic mission.

L'histoire a maintes fois confirmé l'existence de liens plus ou moins inexplicables entre certains événements éloignés dans le temps. Un tel lien, que nous essayons de rendre visible par l'intermédiaire de cet article, pourrait constituer la base de l'actuel succès de l'école clujoise d'interprétation de conférence. De nombreux interprètes de la cabine roumaine à Bruxelles sont d'anciens diplômés du Master Européen d'Interprétation de Conférence de Cluj. Qui sont leurs prédécesseurs ? Comment se sont-ils formés et pour quelles institutions ont-ils travaillé ?

L'espace roumain, représenté par la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, a dû développer, au fil des siècles, un savoir diplomatique remarquable, imposé par son positionnement géographique au carrefour de plusieurs grandes puissances : l'Empire des Habsbourg, l'Empire Ottoman, la Russie des tsars et la Pologne. Étant donné ce voisinage, la diplomatie roumaine devait être souple (voire très souple dans certains cas) et efficace, pour faire durer la souveraineté et l'indépendance réelles des territoires habités par les Roumains. De plus, le contexte historique plutôt mouvementé a obligé les Principautés roumaines à instaurer les bases d'un important appareil diplomatique dans les diverses chancelleries, formé par de fins connaisseurs des méandres de la politique internationale qui s'appuyaient, dans leurs activités et/ou décisions politiques et diplomatiques, sur des jeunes spécialisés dans l'étude des langues étrangères. N'oublions pas que la langue principale utilisée dans les chancelleries roumaines

était le latin, à laquelle s'ajoutaient les langues qu'imposait la proximité géographique : le hongrois, le polonais, le russe et le turc (Lupaş, 1977 : 72-73).

Après la bataille de Mohacs (29 août 1526), suite à l'occupation de la capitale hongroise Buda et la conquête des territoires situés au centre et à l'est de la Hongrie par l'armée de Soliman le Magnifique, la Principauté de Transylvanie devient autonome sous suzeraineté ottomane et cette suzeraineté durera plus d'un siècle, de 1541 à 1688. Son importance dans l'espace roumain et européen est indéniable et confirmée par les sources historiques, car cette Principauté intègre le concert des grandes puissances européennes surtout après que son prince, Ştefan (Étienne) Bathory, devient aussi roi de la Pologne. La preuve : la Transylvanie signe sur un pied d'égalité avec les autres puissances le Traité de paix de Westphalie (1648), qui conclut la guerre de Trente ans.

Malgré la suzeraineté ottomane, la Transylvanie a joui d'un régime politique spécial de la part de l'Empire. Son importance stratégique, militaire et économique était similaire à celle que les Ottomans accordaient au Khanat de Crimée (les khans tatars de la famille des Gyrâi). Qui plus est, la Transylvanie avait, dans la capitale de l'Empire ottoman, un représentant diplomatique appelé en turc *kapikâhya*¹ (en roumain *capuchehaie*), qui jouissait de la même considération et qui avait à tout moment accès aux mêmes hauts dignitaires de la Grande Porte que ceux de l'Angleterre, de l'Empire des Habsbourg, des Pays Bas ou de la France. Cette reconnaissance est d'autant plus importante que la Transylvanie était également la représentante des deux autres principautés, la Valachie et la Moldavie, jusqu'à ce que, vers la seconde moitié du XVI^e siècle, ces deux pays envoient à Istanbul leurs propres représentants (Giurescu, 1946 : 463-467).

Nous savons, grâce aux recherches de Ioan D. Condurachi (1920 : 16-50), que les *kapikâhya* avaient plusieurs responsabilités : promouvoir les intérêts du prince ou du voïvode qu'ils représentaient auprès du Sultan, transmettre les messages et les diverses informations entre les deux parties, entretenir les bonnes relations avec les ambassadeurs des pays voisins, maintenir les liens avec les hauts représentants de l'Église chrétienne orthodoxe à Istanbul. (ibid. : 16-50)

Birö Vencel va un peu plus loin dans ses recherches concernant la même problématique pour l'espace transylvain et, après avoir étudié des sources hongroises et allemandes, il est en mesure de proposer une liste², de toute évidence non exhaustive étant donné la manière de stocker les informations à cette époque

¹ Représentant du prince transylvain, respectivement des voïvodes valaque et moldave auprès de la Porte.

² En annexe, deux des pages de la liste, que nous considérons comme illustratives des modifications non seulement des noms mais aussi du nombre des agents intervenant auprès de la Porte.

(1543-1688), avec les noms des *kapikâhya* et d'autres fonctionnaires auprès de la Porte, ainsi que ceux des apprentis-interprètes (Birö, 1921 : 113-137).

Malheureusement, il n'y a pas de possibilité d'établir avec certitude lesquels des noms inscrits sur la liste appartenaient à des natifs roumains étant donné que, dans cette période, comme plus tard d'ailleurs, jusque vers la fin du XVIII^e siècle, les Roumains, « pour accéder à des fonctions publiques ou, purement et simplement pour accéder à l'instruction et à la culture, acceptaient la conversion au catholicisme, la magyarophonisation » (Bustan, 2007 : 208). Il est également impossible de savoir qui assurait la fonction d'interprète ou d'autres fonctions, car les noms sont simplement mentionnés, sans aucune précision supplémentaire, dans la quatrième colonne du tableau : « interprètes, copistes ottomans, scribes, intendants, autres fonctions inconnues ». La liste reste, cependant, très utile pour comprendre l'évolution de l'intérêt pour ce métier, voire la nécessité ressentie par les hauts représentants transylvains de pouvoir compter sur l'appui linguistique d'interprètes compétents, capables de comprendre et de transmettre les subtilités diplomatiques des parties en présence. On peut observer que, pendant une assez longue période, de 1543 à 1594, aucun nom n'est mentionné dans cette quatrième colonne, alors que dans celle concernant les chefs de délégation, les délégués extraordinaires (*intermuncius*) et les courriers (deuxième colonne), respectivement dans celle mentionnant les *kapikâhya* de Transylvanie (troisième colonne), le nombre de noms varie d'une année à l'autre. Nous ne disposons d'aucune explication concernant le pic atteint en 1665 ou la diminution de ce nombre durant les années suivantes. Cela va rester, peut-être, l'un des mystères non élucidés de l'histoire des interprètes transylvains auprès de la Porte.

Des documents existent cependant et confirment le fait que la Transylvanie a réalisé dans cette période des efforts considérables afin de créer un système diplomatique efficace et, surtout, un soutien diplomatique influent dans la capitale de l'Empire (Felezeu, 2013 : 238-297). La maison princière et la Diète transylvaine (le Parlement de Transylvanie) y contribuaient de façon régulière, avec des montants importants, pour assurer le bon fonctionnement de la mission présente à Istanbul. Ainsi, vers la fin du XVI^e siècle, on y a fait bâtir, sur l'une des collines de la Corne d'or, ce qui a été connu sous le nom de Erdel Saray, ou la Maison transylvaine (Prodan, 2004 : 122), siège de l'Ambassade. La maison fut construite en bois, comme la plupart des maisons de l'Empire, mais après le grand incendie de 1638, quand le sultan Murat IV interdit la consommation de café et de tabac pour éviter le risque d'incendie, les princes transylvains ont décidé de reconstruire une nouvelle maison transylvaine à la place de celle qui avait été sérieusement affectée par l'incendie. Cette fois-ci, elle fut élevée sur un terrain vague, en pierres et en briques, et en respectant l'architecture ottomane, avec un rez-de-chaussée où il y avait les étables et les chambres des domestiques, et un étage où se trouvaient les bureaux de l'ambassade et les appartements des fonctionnaires.

Comme les autres puissances qui avaient une représentation diplomatique à Istanbul, la Transylvanie était intéressée par l'organisation d'un service efficace d'interprètes, connaissant non seulement le latin, lingua franca de l'époque, mais aussi le turc (Prodan, 2004 : 122). L'apprentissage ne devait pas être difficile étant donné que le bi-, voire le trilinguisme était monnaie courante dans cette région où se côtoyaient Roumains, Hongrois, Saxons, Sicules (Lupaş, 1977 : 72-73).

Il y a des témoignages selon lesquels seulement deux des représentants et des *kapikâhya* transylvains auprès de la Grande Porte connaissaient le turc, aussi l'organisation de groupes d'étudiants transylvains, qui apprenaient la langue pour devenir ensuite drogman¹ ou interprètes, s'imposait comme une nécessité.

La Maison transylvaine était, vers la moitié du XVII^e siècle, la seule à détenir un tel système de formation pour un certain nombre de jeunes étudiants qui, après avoir appris le turc, étaient instruits pour devenir des représentants de la Transylvanie auprès de la Sublime Porte. Des interprètes, surtout des Grecs et des Arméniens, étaient employés de toute façon, même avant la création de cette « école », mais comme on ne savait pas si les services linguistiques qu'ils assuraient étaient toujours corrects, la solution de transformer ces jeunes transylvains en interprètes paraissait salutaire. Cela d'autant plus qu'ils pouvaient rendre service tant à leur province d'origine qu'aux autres principautés roumaines qui avaient des représentants auprès de la Porte. Leur formation fut soutenue financièrement jusqu'en 1690 par les trois acteurs directement intéressés par la réception et la transmission correctes de leurs messages respectifs : le prince de Transylvanie, la Diète transylvaine et le Sultan, par l'intermédiaire du Divan (Müller, 1921 : 98-99).

Il faut préciser qu'avant Gabriel Bethlen (prince de la Transylvanie entre 1613-1629) on ne peut pas proprement parler d'une École formant les diplomates. Son arrivée au pouvoir coïncide, pratiquement, avec un nouveau pallier, plus européen, des relations entre la Transylvanie et l'Empire Ottoman, qui nécessitait la création d'institutions habilitées à former des agents diplomatiques à même de comprendre et de jouer le jeu politique et diplomatique tout en maîtrisant, à un niveau très élevé, le latin, comme nous l'affirmions plus haut. Le turc étant souvent inaccessible à la plupart de ces jeunes, le latin restait la principale langue des échanges diplomatiques entre le Drogman de la Porte et les autres ambassadeurs étrangers. Le *kapikâhya* Keczely Andras, qui exerçait cette fonction en 1680, recommande de prendre en compte, dans le processus de nomination du nouvel ambassadeur, la maîtrise du latin par celui-ci, car ne pas le maîtriser signifierait « désagréments et préjudices pour la patrie » (Müller, 1921 : 98-99).

¹Voir, à ce propos, les résultats des recherches effectuées par Elvin Abbasbeyli (2014). Notre article pourrait compléter les informations fort intéressantes d'ailleurs, présentées par l'interprète-chercheur qui, à notre avis, n'a visiblement pas eu accès à ces sources hongroises et roumaines.

Au XVII^e siècle, il y a très peu d'exemples de diplomates transylvains qui parlent turc. Un cas particulier est celui de Donath Janos, *kapikâhya* en 1629 : les documents historiques (*Torok-magyarkori allam-okmanytar*, 1868 : 459-460) mentionnent qu'il avait un bon niveau de maîtrise du turc parlé et écrit, en tout cas suffisant pour communiquer avec les dignitaires ottomans sans autre intermédiaire. Par contre, le *kapikâhya* de 1636, Sebesi Boldizsar, ne connaissait pas un mot de turc, aussi était-il obligé de se faire accompagner, ne serait-ce que pour se déplacer jusqu'à la salle du trône, par un serviteur parlant cette langue. En 1638, 1643, 1674, 1677 et en 1685, les représentants de la Transylvanie étaient dans la même situation (*Monumenta Comititalia regni Transsylvaniae 1540-1699* : 262-263).

Le besoin de pouvoir bénéficier des services de personnes connaissant le turc sera ressenti durant toute l'époque de suzeraineté ottomane et déterminera la constitution du groupe de jeunes étudiants apprenant la langue dans un cadre académique et dans l'Empire même, tous les frais de scolarité étant pris en charge par l'État (Felezeu, 2013 : 271).

Les étudiants transylvains envoyés par le prince pour étudier la langue bénéficiaient de la protection du *kapikâhya*. Ce dernier avait le droit de se faire accompagner par ces étudiants, en tant qu'interprètes, dans la salle du Conseil, et pouvait également leur demander de rédiger des rapports périodiques adressés au prince, concernant l'évolution des relations bilatérales avec la Grande Porte. Avec le temps, puisque les étudiants arrivaient dans l'Empire avec, comme mission secrète et supplémentaire de surveiller le *kapikâhy*, des différends sont apparus entre ces deux acteurs, des différends que le prince essayait avec plus ou moins de succès d'atténuer. Ainsi, Mihail Appafi (prince de la Transylvanie entre 1661-1690) demanda-t-il à l'étudiant Harsanyi de trouver une solution pour mettre fin aux frictions entre lui et le *kapikâhya* dans l'intérêt de la maison princière (ibid. : 271).

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les étudiants transylvains devinrent une présence familière à Istanbul. David Rozsnay, originaire de Târgu Mureş vécut à Istanbul de 1667 à 1672. À partir de 1672, de nombreux étudiants de l'ethnie roumaine, originaires de la région de Făgăraş, arrivèrent également dans la capitale de l'Empire, parmi lesquels Ştefan Boroş et Ioan Moise, ou Mihail Kerekes, originaire d'Alba Iulia (ibid. : 271) .

Le processus de formation de ces jeunes interprètes n'a pas toujours été facile et a connu de nombreuses syncopes. Une preuve dans ce sens est que le représentant de la Transylvanie auprès de la Porte a dû faire constamment appel aux services des interprètes salariés, non roumains, mais qui habitaient à Istanbul et connaissaient les deux langues. Comme nous l'avons déjà mentionné, la langue pivot dans ces échanges était le latin. Ces interprètes étaient grecs ou arméniens et traduisaient le message du turc en latin afin que les représentants de la Transylvanie puissent le comprendre. À ce sujet, il y a des documents (Müller, 1921 : 132-133) qui mentionnent deux interprètes : l'un officiel, auprès de la Porte,

et l'autre aux services exclusifs de la Principauté de Transylvanie. L'interprète officiel était, en règle générale, aux services du sultan, mais il pouvait aussi répondre aux sollicitations du prince, son salaire étant payé uniquement par la Porte (Felezeu, 2013 : 272).

Dans un document datant de 1635 (idem), on peut trouver des mentions concernant les obligations de l'interprète officiel, dont, entre autres, celle de traduire du hongrois vers le roumain les documents qui arrivaient en Transylvanie et de traduire du turc en hongrois les ordres que le Sultan voulait transmettre au prince et à la Diète.

L'importance de l'interprète, le rôle particulier qu'il joue dans les relations politiques et diplomatiques repose sur la parfaite maîtrise des deux langues : le hongrois et le turc. Cela incite les turcologues roumains, parmi lesquels Aurel Decei et Mihai Maxim, à supposer que l'appartenance géographique de l'interprète se situait dans l'eyalet de Buda ou de Timișoara, voire en Transylvanie même.

L'interprète transylvain était complètement subordonné au *kapikâhya* représentant cette principauté. Sur recommandation de l'agent diplomatique de la Porte, la nomination de l'interprète transylvain était décidée d'un commun accord par le prince et par la Diète qui lui payaient annuellement le montant de 60 thalers.¹ Les responsabilités de l'interprète transylvain consistaient à traduire les communications de l'ambassadeur adressées à la Porte, ainsi que les réponses de la Porte au représentant de la Transylvanie. Selon la « fiche du poste », il avait aussi l'obligation de rapporter au prince tous les agissements et les mauvaises intentions des Ottomans à l'encontre de la principauté. Étant donné que, dans tout ce qu'il faisait, l'interprète était subordonné au *kapikâhya*, nous pouvons affirmer qu'il jouait le même rôle que le drogman auprès des ambassades de la Valachie et de la Moldavie. À l'encontre des drogman de ces deux autres principautés roumaines, le *kapikâhya* de la Transylvanie était toujours accompagné, à partir de 1629, par un serviteur interprète, d'habitude originaire du pays et maîtrisant plus ou moins le turc (Felezeu, 2013 : 272).

Les aléas de l'histoire ont obligé la Transylvanie à réfléchir à un cadre institutionnalisé de formation d'interprètes pour pouvoir mieux soutenir les intérêts de l'espace habité par les Roumains auprès de la Grande Porte.

Même si les informations les concernant sont diffuses dans l'amalgame des événements ayant marqué la longue période de domination exercée par divers pouvoirs sur la géographie de la roumanité, nous considérons que le rôle des interprètes transylvains mérite d'être revisité et révélé aux jeunes générations d'interprètes.

¹ Ancienne monnaie allemande d'argent, circulant du XV^e au XVII^e siècle.

ANNEXE

Liste des messagers, *kapikâhya* et résidents transylvains auprès de la Grande Porte

année	Chefs de délégation, délégués extraordinaires (intermuncius), courriers	<i>Kapikâhya</i> de Transylvanie	Interprètes, copistes ottomans, scribes, intendants, autres fonctions inconnues
1575	Szarvaskendy Kendy Sándor, Racz Péter, Nagy Maté	Grujo Péter	
1576	Ugsovit Farkás, Balogh Ferenc	Nágy Maté	Rác Jován
1577	Grujo Péter		Papfalvi Havasely Péter, Felsőmagyarszuki Szuky Benedek, Boér Péterről
1581	Angyolosi Forro János, Nyárádszentlászlói Siéger János, Racz Péter		
1583	Margay Istvan		
1584	Szarvaskendy Kendy Sándor		
1585	Czegey Wass György, Csegödi Mihály		
1586	Ravazdy György, Bódog János		
1587	Csicsókereszturi Torma Kristóf, Köblösi Theke György	Rác Péter	
1588	Rác Péter, Csicsókereszturi Torma Kristóf,		
1589	Senney Senney		
1590	Pongrác Ravazdy György		

(Birö 1921 : 335)

1665	Székelyhidi Páskó Kristóf, Nagybacsoni Baló László	Nagybacsoni Baló László, Cserményi Mihály	Török Demeter, Aldisi Bakcsy István, Nagy Ferenc, Kovács János, Gonda Sándor, Nemes Gáspár, Miklósi Péter, Székely István, Nagybacsoni Baló Imre, Fogarasi János, Rác Dobrin, Nagyvárad Gyulay Tamás, Kassai András, Masary István, Nagy Ferenc, Sipos, Fogarasi János, Nyujtódi Imecs Pál, Tordai János, Nagy István, Szőlösi János, Nagyvárad Inczédi Péter, Kovács János
1666	Boldogfalvi Mihály, Nagybacsoni Baló László	Cserményi Mihály, Nagypestényi Alsó János	Kopasz János, Gonda Sándor, Kovács János, Fogarasi János

(Birö 1921 : 350)

Références

- Abbasbeyli, E. (2014) « Le drogmanat dans l'Empire ottoman », <http://aiic.net/page/6988/le-drogmanat-dans-l-empire-ottoman>, consulté le 20.12.2016.
- Birö, V. (1921) *Erdély Kovetei a Portán*, Cluj-Napoca, Minerva.
- Bustan, R. (2007) *Les relations roumano-hongroises dans la perspective de la construction européenne*, Saint Denis, Publibook.
- Condurachi, D. I. (1920) *Soli și agenți ai domnilor Moldovei la Poartă în secolul al XVII-lea*, București, Cultura.
- Felezeu, C. (2013) *Principatul Transilvaniei în epoca suzeranității otomane 1541-1688*, Cluj-Napoca, Bybliotek.
- Giurescu, C. C. (1946) *Istoria Românilor*, vol. III, București, Fundația Regală pentru literatură și artă.
- Lupaș, I. (1977) *Scrieri alese*, Cluj-Napoca, Dacia.
- Maior, L. (2008) « Dualismul austro-ungar » in I. A. Pop, T. Năgler, A. Magyari (eds), *Istoria Transilvaniei*, vol. III, Cluj-Napoca, Academia Română – Centrul de Studii Transilvane.
- Müller, G (1923) *Die Turkenherrschaft in Sibienbürgen*, Sibiu.
- Szilagyi, S. (ed.) (1897) *Monumenta Comititalia regni Transsylvaniae 1540-1699*, vol. XVIII, Budapest, MTA.
- Prodan, D. (2004) « Preocupări de orientalistă – turcologie în România de la Marea Unire până la instaurarea regimului comunist (1918-1948) » in Acta Moldavie Septentrionalis, n° III, biblioteca.cimec.ro/reviste/Acta-Moldavie-Septentrionalis-III-2004-05.pdf, consulté le 20.12.2016.
- Szilady, A., Szilagy, S. (eds) (1868) *Torok-magyarkori allam-okmanytar*, vol. III, Pesta.

Renata GEORGESCU PhD is a French teacher, translator and conference interpreter and has been accredited by the EU Institutions since 2002. She also provided top-up training for future Romanian and Bulgarian interpreters and was an assessor at the EPSO test for Romanian staff interpreters AD34/05. She is also the author of *L'image de la Roumanie chez Vintila Horia, Petru Dumitriu et Paul Goma* (2014).

Călin FELEZEU PhD is a professor and vice-dean of the Faculty of Psychology and Educational Sciences at Babeş-Bolyai University, vice-president of the History Teachers' Association in Romania, president of the Scientific Board of the Institute of Turcology and Central-Asian Studies at Babeş-Bolyai University, and president of the EUROASIA Foundation. He has published 15 books, including *Islamul văzut și trăit de Călin Felezeu* [Islam: Seen and Lived by Călin Felezeu] (2012) and *Imaginea otomanului și a civilizației otomane în cultura românească* [The Image of the Ottoman and Ottoman Civilization in Romanian Culture] (2012).

Interpretations / Interprétations

El desarrollo de la interpretación en el siglo XX: el intérprete de guerra en el mundo actual

Irene VILLALBA GÜEMES, Susana ÁLVAREZ ÁLVAREZ,
Margarita CABALLERO DOMINGUEZ
Universidad de Valladolid

Abstract. During the first decades of the 20th century, the first steps were taken towards the professionalisation of interpreting within a framework of increasingly multilingual international relations. The purpose of this paper is firstly to provide an overview of the early days of interpreting as a profession, and then to analyse the role of war interpreters in the contemporary world. With this objective in mind, we study the main characteristics of interpreting in conflict zones and the distinctive features of war interpreters: military interpreters, local interpreters and fixers.

Keywords: interpreting in the 20th century, interpreting in international relations, interpreting in conflict zones, war interpreter, fixer.

Los acontecimientos históricos de la primera mitad del siglo XX, marcados por las dos guerras mundiales, propiciaron una paulatina regularización de la actividad de interpretar y favorecieron la aparición de la figura del intérprete de forma profesional en la diplomacia internacional. Sin embargo, la figura del intérprete de guerra, a pesar de su pronta aparición, no es seriamente contemplada y estudiada hasta los conflictos bélicos actuales.

En la presente investigación analizaremos, por una parte, el desarrollo de la interpretación como actividad profesional a lo largo del siglo XX, tomando como punto de referencia momentos históricos clave en los que hay constancia de que existía la figura del mediador lingüístico. Por otra parte, centraremos nuestra atención en la interpretación en zonas de conflicto y en sus diferentes modalidades en ese marco, lo que nos permitirá contextualizar la experiencia profesional y vital de Yaroub Ali, un intérprete iraquí que ha trabajado para diferentes medios de comunicación occidentales, entre ellos algunos españoles, y que actualmente se encuentra refugiado en un país europeo.

1. LOS COMIENZOS DE LA INTERPRETACION EN LA PRIMERA MITAD DEL SIGLO XX

Hasta principios del siglo XX, la lengua diplomática por excelencia en el ámbito de las relaciones internacionales era el francés, una lengua que, según Baigorri (2014: 19), había sido elegida por ser extremadamente precisa, clara y elegante. Para llegar a ser diplomático, por tanto, la mayoría de países imponía el

requisito de saber francés, de manera que en las reuniones internacionales no solía ser necesaria una interpretación a gran escala. Cuando lo era, en los pocos casos en que los diplomáticos tenían alguna dificultad con la lengua francesa, el correspondiente enlace lingüístico interpretaba de forma susurrada.

Esta situación, como se explicará a continuación, experimentó un gran cambio a raíz de la Conferencia de Paz de París, celebrada al poco tiempo de concluir la Gran Guerra, que introdujo cambios importantes y con la que se puede decir que nació la interpretación de conferencias.

La reunión inicial se celebró el 18 de enero de 1919, en el Quai d'Orsay parisino, y las distintas sesiones se prolongaron a lo largo de los meses siguientes, con aportaciones de todos los países vencedores, si bien las decisiones las tomaba el *Comité de los Cuatro*, integrado por los líderes y ministros de Asuntos Exteriores de Estados Unidos, Reino Unido, Francia e Italia, y, ocasionalmente, por el primer ministro de Japón. Es decir, no eran los diplomáticos los que intervenían, sino los representantes de los respectivos estados, lo que, dado que no todos ellos hablaban francés, generó unas barreras lingüísticas que no existían en anteriores ocasiones, cuando eran los diplomáticos los que actuaban en las reuniones. Para que la Conferencia pudiera celebrarse, obviamente, era necesario que los asistentes pudieran entenderse, así que el primer paso que hubo que dar fue establecer el idioma oficial.

Días antes del comienzo de las sesiones, se creía que el francés sería la lengua oficial, por su peso y porque Francia había sido el principal escenario de la guerra, pero el delegado de Estados Unidos, Edward House, entendía que esto supondría una injusticia para los angloparlantes, ya que los franceses tenían ya la presidencia de la Conferencia y el lugar de celebración, París. Así pues, tras unas tensas discusiones, en las que los representantes angloparlantes argumentaron que el inglés era una lengua conocida por gran parte de los miembros, se accedió finalmente a que ambas fueran lenguas oficiales. Consecuentemente, los tratados se escribirían en inglés en una página y en francés en otra, y también se acordó que ambas serían las lenguas oficiales de los organismos que se creasen en el posterior Tratado de Versalles, como, por citar los más relevantes, la Sociedad de Naciones, el Tribunal Permanente de Justicia Internacional y la Organización Internacional del Trabajo (Baigorri, 2014: 24). El hecho de tener que usar dos lenguas trajo la necesidad de interpretar y traducir al otro idioma todos los discursos y documentos, por lo que, en el contexto de esta nueva necesidad, nace la interpretación de conferencias, que en los primeros años se realizaría, principalmente, de forma consecutiva.

Los modos de interpretación que se dieron en la conferencia, según Paul Mantoux, un conocido historiador que trabajó como intérprete del presidente francés Clemenceau durante las negociaciones, fueron los siguientes: interpretación

consecutiva larga, con toma de notas que les servirían para redactar las actas posteriormente; interpretación consecutiva corta, es decir, interpretación de conversaciones cortas, generalmente espontáneas y sin toma de notas, y traducción a vista de documentos leídos en voz alta durante las sesiones (*ibidem*: 40).

A estos tres modos de interpretación mencionados por Mantoux habría que añadir la interpretación susurrada o *chuchotage*, para las personas que no entendían ni francés ni inglés. En estos casos, el intérprete se sentaba al lado del delegado que lo necesitara y susurraba simultáneamente la interpretación del discurso.

Nacía así una nueva profesión, la de intérprete de conferencias, una figura que era vista como un mal menor, es decir, era necesaria por el bilingüismo oficial, pero prolongaba las sesiones y privaba de espontaneidad a los debates. Como no existían todavía escuelas, la selección de estos primeros profesionales de la interpretación se hizo de una forma un tanto casual, buscando el dominio de una lengua extranjera, pero primando la fluidez al hablar y el saber desenvolverse con soltura en un ambiente diplomático. Su perfil estaba todavía desdibujado, por lo que no es de extrañar que las condiciones de trabajo no estuvieran estipuladas en términos de agenda, modo de interpretación o tareas, entre las que se podían encontrar algunas tan dispares como traducir textos o acompañar a un diplomático en su visita por la ciudad. Asimismo, los términos traductor e intérprete se usaban indistintamente sin existir una clara diferencia en sus funciones (Baigorri, 2014).

Como vemos, fue en un entorno diplomático, en concreto en unas negociaciones de paz, donde se dio el primer paso para normalizar una actividad que hasta entonces se realizaba de forma no profesional y esporádica y que en adelante alcanzaría un gran desarrollo en el marco de las nuevas instituciones internacionales.

2. LA CONSOLIDACION DE LA INTERPRETACION EN LAS RELACIONES INTERNACIONALES

En efecto, tras las negociaciones de paz de 1919 y hasta el comienzo de la II Guerra Mundial, la actividad de la interpretación se desarrolló fundamentalmente en dos organismos: por una parte, en la Sociedad de Naciones, que tenía como finalidad la resolución de conflictos de manera pacífica mediante la cooperación internacional y, por otra, en la Organización Internacional del Trabajo (OIT), que se fundó bajo la convicción de que la justicia social es fundamental para alcanzar la paz universal.¹ Estos dos marcos de referencia van a ayudar a configurar el perfil

¹ Información extraída de la página oficial de la OIT, <http://www.ilo.org/global/about-the-ilo/history/lang--es/index.htm>.

profesional de los intérpretes y a dar visibilidad a la profesión, en un momento en el que las lenguas de trabajo continúan siendo el inglés y el francés.

A pesar de que es en este periodo de entreguerras cuando comienza a consolidarse la profesión¹, la interpretación seguía siendo una actividad desconocida y de la que no se podía vivir exclusivamente. Las exigentes condiciones, las jornadas laborales interminables, el ambiente de tensión y la complicada terminología utilizada en las reuniones son algunos de los factores que podrían justificar la escasez inicial de profesionales en este sector. Sin embargo, son cada vez más las voces que se preocupaban e investigaban sobre esta creciente actividad. Así, en 1931, Jesús Sanz, profesor en la Escuela Normal de Lleida (España), llevó a cabo un riguroso estudio en el que citaba una serie de aptitudes físicas y psicológicas necesarias para ser un buen intérprete, además de aspectos relacionados con la formación (Baigorri, 2014: 74-75). En cuanto a las aptitudes físicas, este investigador incluye las siguientes: un buen estado de salud general, un sistema nervioso equilibrado, una voz y una pronunciación claras, una respiración y un oído adecuados y una buena vista (para poder identificar los gestos del orador y leer sin dificultad las notas tomadas). Respecto a los aspectos psicológicos, Sanz destaca las siguientes aptitudes: mente activa y rápida, intuición para adelantarse en el discurso, capacidad de comprensión, enfoque analítico, gran elocuencia, memoria verbal y lógica, creatividad para enmendar posibles errores cometidos, rápida asociación de ideas, claridad mental y concentración, etc. Por otra parte, en relación con la formación de los intérpretes, este investigador enumera los siguientes elementos: conocimiento lingüístico profundo (sobre todo de la lengua materna), cultura general amplia y conocimiento especializado de la materia de la que interpreta o capacidad para documentarse sobre ella. Si comparamos estas aptitudes y competencias con las identificadas en la actualidad por la *Association Internationale des Interprètes de Conférence* (AIIC)², sin duda una de las asociaciones de intérpretes más importantes a nivel mundial, resulta sorprendente que, ocho décadas después, los requisitos exigidos a los intérpretes no hayan sufrido cambios significativos.

¹ Destacable resulta en este proceso de consolidación el hecho de que se creara, por primera vez, un cuerpo de intérpretes que estaba al servicio del secretario general o del director del organismo correspondiente y no de las autoridades de sus respectivas naciones. Asimismo, era común también en instituciones como la Sociedad de Naciones la contratación no solo de intérpretes en plantilla, sino también de intérpretes autónomos, dando comienzo así al inicio del mercado de la interpretación *freelance* (Baigorri, 1998: 13).

² Véase la siguiente página web: <http://aiic.net/page/56/advice-to-students-wishing-to-become-conference-interpreters/lang/1>.

En cualquier caso, si por algo se puede caracterizar el periodo de entreguerras es por ser testigo del nacimiento, de la mano de Edward Filene, de la que hoy denominamos interpretación simultánea:

One high quality microphone will be placed on a pedestal or stand at the speaker's location to pick up his words. This microphone will be connected through an amplifier to a number of headsets which will be installed in an adjoining quiet room. Each headset will terminate at an interpreter's booth or position in the room. The interpreter's booth will be provided with an ordinary telephone desk stand on which is mounted a high quality close talking microphone which will be connected through another amplifier to a number of head set located at a designated section of the auditorium or meeting hall. The translated speech of each interpreter would follow simultaneously with the delivery of the original speech, the only delay being that of recording the speech and the ability of the interpreter to translate directly and rapidly from the stenographic notes received from the recorder. (E. Filene a Sir E. Drummond, April 2, 1925; in Flerov, 2013)

Como podemos observar en la cita anterior, no se trataba de un sistema de interpretación simultánea en el sentido estricto de la palabra, sino más bien de una traducción a vista del texto que iba transcribiendo un taquígrafo.¹ Este sistema tan primitivo fue utilizado oficialmente por primera vez en la Organización Internacional del Trabajo en junio de 1927 para poner fin a los problemas derivados de la interpretación consecutiva y de la susurrada que se utilizaban hasta el momento (Gaiba, 1998: 31). De igual modo, la Sociedad de Naciones, aunque reacia en un primer momento, instaló de forma permanente en sus sesiones el sistema de interpretación desarrollado por IBM en su sede central de Ginebra, con el fin de sustituir su habitual sistema de consecutiva por dos nuevos enfoques que irán sentando las bases de la interpretación simultánea tal y como la conocemos en la actualidad: interpretación sucesiva simultánea y lectura simultánea de textos previamente traducidos (*ibídem*).²

¹ Esta idea interesó al ingeniero británico A. Gordon-Finlay, que dedicó gran parte de su tiempo a estudiar los problemas técnicos derivados de este método que basó en el sistema telefónico *Hush-A-Phone*. El *Hush-A-Phone* era un dispositivo con forma de cilindro que se acoplaba al receptor del teléfono; presentaba un orificio para introducir la boca, con el fin de reducir el ruido ambiental y aumentar la privacidad. Este sistema sería mejorado más adelante por Thomas Watson, presidente de la empresa tecnológica IBM, que sería la que finalmente lo fabricaría y comercializaría a gran escala (Flerov, 2013).

² En la *interpretación sucesiva simultánea*, los intérpretes de las diferentes lenguas tomaban notas durante el discurso, como si fuera una interpretación consecutiva. Al final del discurso, un intérprete, generalmente de lengua francesa, se ponía en pie y reproducía el discurso; al mismo tiempo, los otros intérpretes, en las cabinas, interpretaban en su idioma por un micrófono siguiendo sus propias notas. La *lectura simultánea de textos previamente traducidos*, solo podía tener lugar cuando el interlocutor leía algún texto que había facilitado previamente al intérprete para que lo tradujera.

Además, el paréntesis en el diálogo internacional impuesto por la II Guerra Mundial fue el momento propicio para la fundación de la *École de traduction et d'interprétation* de Ginebra en 1941, que supuso, sin duda, un hecho muy relevante para la consolidación de la profesión.

Terminada la guerra, los Juicios de Núremberg van a ser un acontecimiento decisivo en la historia de la interpretación (en especial de la simultánea), ya que marcaron un antes y un después en la forma de interpretar. La necesidad de recurrir a servicios lingüísticos especiales para los Juicios, debido a su carácter multilingüe, se hizo patente desde el principio, pero la manera de superar esa barrera fue un motivo de arduo debate (Gaiba, 1998: 32). El acta constitutiva, redactada por el Tribunal Militar Internacional, establecía dos premisas básicas que limitaban las posibilidades de la interpretación; la primera era que debía ser un juicio justo, lo que implicaba que todos los acusados pudieran escuchar y hablar en su propia lengua; la segunda, por su parte, estaba relacionada con el tiempo que debía durar el proceso: los juicios se tenían que llevar a cabo con la mayor celeridad posible, con el fin de reducir costes y mantener la atención del público y de los medios de comunicación. Teniendo en cuenta ambas premisas, ni la interpretación consecutiva, ni la “sucesiva simultánea” o la “lectura simultánea de textos previamente traducidos”, que se habían impuesto de forma habitual en la Sociedad de Naciones y en la Organización Internacional de Trabajo, parecían opciones razonables, pues alargarían el proceso y coartarían la espontaneidad de los actores (Gaiba, 1998; Baigorri, 2014; Ramler, 2014). Había que ir un paso más allá; había que encontrar un sistema que permitiera llevar a cabo la interpretación de una forma ágil y completamente simultánea, que posibilitara la superación de las diferentes barreras lingüísticas implicadas en el proceso y que contara con el beneplácito de todos los actores (partes implicadas, jueces y abogados defensores, los propios intérpretes, etc.). Tras una larga fase de negociaciones, se instaló en el Palacio de Justicia donde se iban a celebrar los juicios un equipo de IBM que, mediante un rudimentario sistema de cables, micrófonos y auriculares, permitía la sintonización de cinco canales diferentes: canal uno para escuchar el original, canal dos para la lengua inglesa, canal tres para el ruso, canal cuatro para la lengua francesa y canal cinco para el alemán (Gaiba, 1998: 61).

Decidido e instalado el sistema que se iba a utilizar, el proceso de selección de intérpretes tenía dos fases fundamentales; en la primera, se comprobaban las destrezas lingüísticas de los candidatos en sus países de origen y, en la segunda, los candidatos seleccionados eran enviados a Núremberg donde tenían que demostrar su habilidad en el ámbito de la interpretación simultánea, actividad con la que no estaban familiarizados; de hecho, algunos de los intérpretes que intervinieron ni siquiera habían trabajado como traductores antes de celebrarse el juicio (Baigorri, 2014: 240). Algunos de los intérpretes fueron reclutados de la *École de traduction*

et d'interprétation de Ginebra, aunque, al igual que el resto de los candidatos, tuvieron que ser formados en el ámbito de la simultánea.¹

3. LA INTERPRETACION EN LOS CONFLICTOS BELICOS ACTUALES

Una vez trazados los inicios de la profesionalización de la interpretación en ámbitos diplomáticos, nos centraremos ahora en su desarrollo en contextos de guerra, en los que, hasta los conflictos bélicos actuales, no se empiezan a observar mejoras en la situación y consideración del intérprete a nivel profesional.²

3.1. El intérprete de guerra: entre dos narrativas en conflicto

En un conflicto bélico no solo tiene lugar un enfrentamiento armado entre las partes, sino que también interviene el choque de dos narrativas. Mona Baker (2006: 3) define la narrativa como una forma de contar un suceso y de crear una determinada opinión sobre el mismo. La narrativa se crea y transmite en una sociedad y momento determinados, es decir, varía dependiendo del lugar y el tiempo, teniendo especial importancia quién la produce, ya que narrativas como las procedentes de los poderes políticos, religiosos y mediáticos tienen un mayor poder de transmisión y, por tanto, una mayor influencia. Por este motivo, la narrativa es un medio fundamental para crear un marco de valores morales en el oyente que son imprescindibles para generar, mantener y arbitrar un conflicto. Conscientes de ello, los regímenes políticos prestan suma atención a la forma en la que se dirigen a la nación o a otros países. Un claro ejemplo de ello lo encontramos en la actualidad en la lucha que libran contra el terrorismo un buen número de estados occidentales, liderados por Estados Unidos. En este caso, como valorar el grado de amenaza real que supone el terrorismo para una nación es algo subjetivo, los gobiernos pueden utilizar esta amenaza para justificar un ataque militar que les permita obtener ciertos beneficios del país al que atacan. No obstante, una respuesta armada necesita la aprobación y el respaldo por parte de los ciudadanos, especialmente en países democráticos. Por este motivo, es imprescindible desarrollar una narrativa que justifique los actos que se van a llevar a cabo en un conflicto bélico. En este sentido, tanto las autoridades occidentales como las orientales se han encargado de difundir discursos que creen este tipo de narrativas, de modo que una persona

¹ Debido a la extensión del presente artículo, solo hemos prestado atención a los aspectos más destacados de la interpretación en este acontecimiento histórico tan relevante. Para más información sobre este particular, el lector puede dirigirse a Villalba (2016).

² El ámbito de la interpretación en conflictos bélicos es una línea de investigación actualmente en expansión; prueba de ello es que la revista *Linguistica Antverpiensia* dedica su próximo número a *Interpreting in Conflict Situations and in Conflict Zones throughout History*.

puede ser terrorista a los ojos de alguien y un héroe a los ojos de otro (Sarfo & Krampa, 2013: 379).

Desde la perspectiva del mundo occidental, los discursos en materia de terrorismo se encargan de presentar cualquier acto que consideren terrorista de forma negativa, recurriendo para ello a determinadas palabras, oraciones y expresiones que son determinantes a la hora de crear una opinión y manipular a la audiencia (*ibidem*: 382). Por otra parte, desde la perspectiva del mundo oriental, los líderes de ISIS muestran al pueblo musulmán como un pueblo oprimido por el mundo occidental, que debe rebelarse contra el sistema impuesto y cargan su discurso de un alto contenido religioso, sabiendo que el Islam tiene una gran influencia en su cultura.¹

En este contexto, tomando como referencia el conflicto actual de Oriente Medio, el intérprete de guerra se encuentra en medio de estas dos narrativas, ayudando a difundir la narrativa occidental y siendo el foco de represalias de la narrativa oriental. El intérprete, por tanto, está lejos de situarse en un terreno neutral, ya que sirve a una causa que, en teoría, debería reprobador moralmente. En Oriente hay una campaña de desprestigio hacia la labor de estos intérpretes, calificándolos de espías y traidores a la patria, lo que les sitúa en el blanco de todas las ofensivas e incluso afecta a la convivencia en su entorno más cercano. En el año 2015, un intérprete refugiado en suelo español explicaba para *El País*: «En Afganistán existe la convicción de que los que trabajan con extranjeros se convierten a sus creencias» (Carbajosa, 2015). Por este motivo, los intérpretes locales oyen a menudo: «You are no longer a Muslim, you are an infidel» (VICE News, 2014), que es el estigma con el que tienen que vivir desde el momento en que deciden colaborar con los extranjeros.

3.2. Realidad y modalidades de la interpretación de guerra en el mundo actual

Inmersos en la complejidad derivada de estas dos narrativas, los intérpretes además ven condicionada su labor por las características de cada situación comunicativa, diferentes según el organismo, organización o agencia de comunicación para la que trabajen.

Siguiendo con el conflicto de Oriente Medio, se pueden identificar tres modelos de intérpretes: el intérprete militar, el intérprete local y los conocidos

¹ Conclusiones extraídas de discursos disponibles en: <https://azelin.files.wordpress.com/2010/08/abu-bakr-naji-the-management-of-savagery-the-most-critical-stage-through-which-the-umma-will-pass.pdf>; <http://heavy.com/news/2015/12/new-isis-islamic-state-news-pictures-videos-so-wait-indeed-we-along-with-you-are-waiting-abu-bakr-al-baghdadi-speech-english-translation/>; y <http://www.ianwelsh.net/a-transcript-of-abu-bakrs-speech/>.

como *fixers*. Hemos considerado pertinente prestar especial atención a los dos últimos, pues son los que nos proporcionan el marco de referencia para situar la experiencia del intérprete Yaroub Ali, que constituye el último apartado del presente artículo.

En cuanto al intérprete militar, solo mencionar que es una persona que habla dos o más idiomas y que se alista en el ejército para ejercer de mediador. Al igual que el resto de sus compañeros, recibe una formación militar, por lo que su principal función es la de ser soldado. Cada ejército tiene su propio programa de formación de intérpretes militares (Snellman, 2014: 9-10). En concreto, en Estados Unidos, existe el Programa 09 Lima, que está dirigido a personas que residan de forma permanente en el país y que hablen los diferentes dialectos de pashto, árabe o persa. En el seguimiento de este programa, los futuros intérpretes militares reciben un entrenamiento de combate y adquieren competencias lingüísticas y de interpretación en situaciones de conflicto.¹

Como podemos observar, este tipo de intérpretes, fundamentales para realizar las operaciones de alta seguridad, se diferencian claramente de los intérpretes locales, a los que es imprescindible recurrir, una vez en el país invadido, para poder moverse sobre el terreno (Anderson, 2014: 4).

Para contratar a intérpretes locales, es importante tener en cuenta ciertos aspectos que condicionan la labor de interpretar en una zona no desarrollada. Por ejemplo, hay gente que no interactúa con personas de un rango social inferior al suyo, por lo que es preferible contratar a un intérprete de un rango social no muy bajo, de la misma manera que en países musulmanes no se deben contratar mujeres debido a las normas socio-religiosas de la zona, salvo excepciones muy concretas (Gómez, 2015: 245).

A estos aspirantes a intérpretes locales se les ofrecen una serie de recompensas, más allá de lo económico, para incentivar su participación como mediadores en el conflicto. Una de las recompensas más atractivas es poder tener asilo en el extranjero una vez cumplido el contrato, una forma de poder escapar de la miseria que asola su país. En el caso de Estados Unidos, desde el año 2006, el gobierno ha aprobado una serie de disposiciones legislativas que permiten a los intérpretes afganos e iraquíes optar a un visado especial de inmigración, el llamado SIV (*Special Immigrant Visa*).²

¹ Información recopilada de U.S. Army, disponible en: <http://www.goarmy.com/careers-and-jobs/browse-career-and-job-categories/intelligence-and-combat-support/interpreter-translator.html>.

² Existen en la actualidad tres programas SIV para iraquíes y afganos. El primero de ellos está dirigido a aquellos que hayan trabajado directamente para el ejército de Estados Unidos durante al menos un año como intérprete o traductor. Este programa está limitado actualmente a 50 extranjeros por año, sin contar con sus esposas e hijos. Por su parte, los otros dos programas SIV son temporales y también tienen como condición mínima haber trabajado durante al menos un año para el ejército

En cuanto a la formación de estos intérpretes, generalmente son contratados porque hablan la lengua meta y tienen ciertos conocimientos de la lengua extranjera, es decir, no tienen formación ni experiencia en el ámbito de la interpretación (Baigorri, 2010). Por este motivo, la Universidad de Ginebra creó el proyecto InZone, desde el que se imparten diferentes cursos virtuales con la intención de mejorar las comunicaciones en zonas de conflicto y post-conflicto.¹

Debido a la narrativa del país invadido y a que ejercen su trabajo de forma pública, los intérpretes se convierten en el principal objetivo de las fuerzas radicales de Irak y Afganistán, que son conscientes de que el ejército invasor tendría mayores dificultades para desarrollar sus misiones sin un mediador lingüístico. La protección que reciben por parte del ejército estadounidense varía dependiendo de la categoría en la que se encuentren. En la primera categoría (CAT I) se encuentran los intérpretes locales, que tienen acceso a zonas comunes y a documentos no clasificados. Tienen un nivel nativo de la lengua meta, pero no así del inglés. Los intérpretes de esta categoría ganan alrededor de 15 000 \$ anuales, una cifra considerablemente menor que la que perciben los intérpretes de la segunda y tercera categoría (CAT II y CAT III), que ronda los 200 000 \$. En estas dos últimas categorías se encuentran los mencionados intérpretes militares. El intérprete militar debe ser ciudadano o residente permanente en Estados Unidos y tener un conocimiento avanzado de la lengua inglesa; en el caso de la CAT II, también se les exige un nivel nativo de la lengua meta. Los intérpretes de estas dos categorías pueden acceder a documentos secretos, aunque la información de alto secreto y el acceso a zonas completamente restringidas queda limitado a los que pertenecen a la CAT III (Inghilleri, 2010: 177).

Por otra parte, los intérpretes de la CAT I, a la que pertenecen la totalidad de los intérpretes locales, no han recibido formación militar y no tienen experiencia en situaciones bélicas. Tampoco gozan de la protección que supone alojarse en una base militar, como ocurre con los grupos CAT II y CAT III, sino que regresan a su hogar una vez terminado el trabajo, por lo que son el grupo más vulnerable de todos los intérpretes de guerra. Las medidas de protección de estos intérpretes son siempre insuficientes y, transcurrido un corto intervalo de tiempo, empiezan a recibir mensajes intimidatorios. Estas amenazas son llevadas a cabo y difundidas públicamente por medios como YouTube (VICE News, 2014).

estadounidense. Uno de ellos está dirigido a iraquíes y concede 2.500 visas por año y el otro está dirigido a afganos y actualmente ha ampliado la cifra de solicitudes hasta 7.000 (Bruno, 2016: 3-6). Estas cifras ponen de manifiesto el elevado número de intérpretes locales a los que se recurre en los contextos de guerra.

¹ Más información sobre la labor de InZone y sus diferentes cursos disponibles en: <http://inzone.unige.ch/>.

A pesar de hechos como que el ejército muchas veces no se haga cargo de los costes médicos derivados de los intérpretes heridos en combate, estos generalmente permanecen fieles a la institución para la que trabajan y, en especial, a los compañeros militares, con quienes, no pocas veces, crean un vínculo de confianza y amistad muy estrecho, llegando al punto de sentirse responsables de su seguridad. En ocasiones este sentimiento les lleva incluso a tomar un papel más activo en el conflicto, actuando como un ‘soldado-intérprete’: «My translator, Janis, actually saved my life in a firefight. He literally shot and killed two Afghan fighters who were about to kill me» (BBC, 2014).

Una vez que las tropas se retiran, el intérprete local se queda totalmente desprotegido, dado que las instituciones locales se ven incapaces de protegerlos. Su única esperanza es ser acogidos en un país occidental, pero, a excepción de Estados Unidos y Reino Unido, los países que forman parte de la OTAN no han establecido ningún plan de reubicación específico y los intérpretes tienen que adherirse al tradicional programa de refugiados (Navas, 2013).

Así, por ejemplo, para poder acceder a los programas SIV mencionados anteriormente, el intérprete debe superar un proceso de 14 pasos para poder demostrar que ha nacido en el país donde se ha desarrollado la misión, que ha trabajado para Estados Unidos, que ha proporcionado un ‘servicio fiel y valioso’ y que se encuentra en la actualidad ante una amenaza ‘constante y seria’ debido a su trabajo (Anderson, 2014: 13). Este proceso es tan largo y costoso que la desesperación no tarda en extenderse entre los solicitantes y, lo que es peor, muchos intérpretes son asesinados mientras esperan el visado. Aunque no se puede asegurar una cifra exacta de intérpretes asesinados, un informe de ACNUR de 2009 proporciona el escalofriante dato de que muere uno cada 36 horas (*ibidem*: 6). Para solucionar este problema han surgido organizaciones como *No One Left Behind* y *The List Project*¹, que pretenden acortar el proceso de obtención de visado y dotar al intérprete refugiado de las facilidades necesarias para empezar una nueva vida en suelo estadounidense.

Por último, los *fixer* son intérpretes locales que trabajan en el ámbito periodístico y tienen un amplio rango de tareas con el fin de ‘arreglar’ (*to fix*, en inglés) diferentes asuntos para el periodista (Baker, 2010: 209). Al igual que los intérpretes locales, no tienen formación en interpretación y son contratados por sus conocimientos de una o dos lenguas extranjeras. Estos intérpretes trabajan para medios de comunicación occidentales que se desplazan al país periódicamente para cubrir el desarrollo del conflicto, por lo que el flujo de trabajo no es constante. Aparte de interpretar, el *fixer* actúa como un periodista en ámbitos a los que un

¹ Para más información acerca de estas organizaciones consúltese: <http://nooneleft.org/> (No One Left behind) y <http://thelistproject.org/> (The List Project).

occidental no tiene acceso, sugiere líneas de investigación y se encarga de acordar entrevistas y de la seguridad del periodista (Palmer y Fontan, 2007: 10). El *fixer* ha de permanecer siempre muy atento a todo lo que sucede a su alrededor, incluso mientras se está interpretando, para anticipar cualquier situación potencial de riesgo (Palmer, 2007: 19).

Los intérpretes locales pueden acabar ejerciendo de *fixer* de forma casual, ya que el medio de comunicación en cuestión se entera del pasado profesional y personal de esa persona, cree que puede ser útil para una investigación en concreto y lo contrata. En este sentido, la cuestión económica es algo que los periodistas tienen en cuenta al elegir si emplear a un intérprete local o a un *fixer*, ya que el salario de estos últimos puede llegar a ser tres veces mayor por jornada laboral (Gómez, 2010).

Al igual que ocurre con los intérpretes locales, a la hora de contratar a un *fixer* se han de tener muy en cuenta los aspectos religiosos, culturales y sociales para crear un clima propicio para la obtención de información. Así, es fundamental prestar atención a factores como la confesión religiosa, los niveles social y económico e, incluso, el sexo de los interlocutores. Las agencias de comunicación son conscientes de este problema y, si se lo pueden permitir, contratan a varios intérpretes o *fixers* de diferentes entornos políticos, religiosos y sociales, para evitar tener una información sesgada del conflicto y de la situación de los habitantes (Palmer, 2007: 22).

4. YAROUB ALI: HISTORIA DE UN INTERPRETE REFUGIADO

Las complicadas y precarias condiciones de trabajo de los intérpretes locales y, en muchos casos, también de los *fixer* quedan perfectamente ilustradas en la historia personal de Yaroub Ali, con el que hemos podido mantener diversas conversaciones que se han materializado en una entrevista que refleja su experiencia en el ámbito de la interpretación de guerra¹ y que es la fuente del presente apartado de nuestra investigación.

A pesar de no tener estudios en el ámbito de la interpretación, ejerció como intérprete de ONG y de periodistas durante la guerra de Irak. A diferencia de la mayoría de intérpretes locales y *fixers*, Yaroub Ali sí que adquirió conocimientos de una lengua extranjera en un entorno académico, ya que estudió Filología Inglesa en la Universidad de Bagdad, donde también aprendió español. Tras graduarse, en 1983 se vio obligado a cumplir el servicio militar, dado que su país estaba en guerra. Gracias a sus estudios, trabajó como traductor desde la comodidad de una

¹ La entrevista completa puede consultarse en Villalba (2016).

oficina, pero, una vez finalizada la guerra, trabajó en diferentes sectores laborales, en los que adquirió un conocimiento profundo de diversos ámbitos, algo fundamental para ser un buen intérprete.

Ya en los albores de la guerra de Irak de 2003, con la llegada de los primeros medios de comunicación, Yaroub Ali se inicia en el mundo de la interpretación periodística sin apenas formación en la materia, pero con la ilusión de poder participar en la narrativa que se transmitiría al mundo occidental sobre la guerra. La forma de entablar una relación laboral con los periodistas fue unas veces mediante algún conocido común que le recomendaba y, en otras ocasiones, presentándose él mismo ante los periodistas para ofrecerles sus servicios. No tuvo que superar ninguna prueba, sino que bastaba con mantener una conversación para que el periodista comprobase si podía cumplir o no con los requisitos que andaba buscando. Comparándolo con otros trabajos, Yaroub Ali muestra una especial pasión por ser intérprete de periodistas porque le ofrecía la posibilidad de ver más de cerca la realidad de su ciudad y porque sus funciones no estaban tan delimitadas; no solo interpretaba, sino que se encargaba de contactar con las personas que encajaran en el perfil de la línea de investigación propuesta por la editorial, guiaba a los periodistas por la zona, les aconsejaba sobre cómo vestirse para no llamar la atención y estaba alerta ante cualquier posible amenaza. Esto último ratifica la idea que antes exponíamos de que los intérpretes se sienten responsables, en cierta medida, de la seguridad de la persona para quien trabajan.

Desde su experiencia, Yaroub Ali considera que, entre las cualidades que debe tener un intérprete en zona de conflicto, resultan primordiales la astucia y la capacidad de prestar atención, sobre todo a la voz de los interlocutores y al entorno. También cree que el intérprete debe tener un gran control de la situación y no dejarse llevar por las emociones. Como la persona que lo contrata va a necesitar moverse por la zona, es preferible que sea una persona local, porque conoce el lugar y la cultura. Además, en caso de trabajar para la prensa, es decir, si es un *fixer*, debe tener contactos y saber dónde buscar la información que le interesa al periodista.

En cuanto a la peligrosidad de su trabajo, dado que los sectores radicales de su país mantenían que el contacto con extranjeros era una traición a la patria, trabajar con españoles, como era su caso, estaba mal considerado y ponía su vida en peligro. No obstante, este intérprete no ocultaba su trabajo porque creía que era beneficioso para su país, aunque sí tuvo que dar explicaciones en más de una ocasión. Para él, era muy importante el hecho de no estar trabajando para un cuerpo militar, por lo que pensaba que no perjudicaba a nadie. Ni el periodista ni él viajaban con protección, así que su seguridad dependía de su conocimiento de la zona y de la “suerte” que tuvieran. Debido a su trabajo, vivió situaciones muy duras e incluso en 2005 fue encarcelado por la policía iraquí. Tras salir de la cárcel,

recibía amenazas constantes y tuvo que cambiar de domicilio en varias ocasiones junto con su familia. Finalmente, en 2006 huyó del país rumbo a Siria, donde siguió trabajando de intérprete, pero esta vez de forma ilegal porque el régimen no permitía que los refugiados, como él, trabajasen. Le resultaba muy complicado mantener a su familia y esa no era la vida que él quería para los suyos, por lo que en 2009 solicitaron y consiguieron asilo en un país europeo, donde residen en la actualidad. La experiencia y trayectoria de este intérprete local y *fixer* representa, lamentablemente, una realidad no infrecuente en el ámbito de la interpretación de guerra.

5. CONCLUSIONES

La resolución de conflictos a escala global, como es el caso de las dos guerras mundiales, fue el germen que propició el desarrollo a nivel profesional de la actividad de interpretar y, con ello, la entrada de los intérpretes en el mercado laboral. En este contexto, y a lo largo de la primera mitad del siglo XX, se fueron mejorando sus condiciones laborales en el ámbito diplomático y en las organizaciones internacionales, mejoras marcadas significativamente por la adopción de un sistema, utilizado por primera vez en los Juicios de Núremberg, que condujo al nacimiento de la interpretación simultánea.

A partir de entonces, la figura del intérprete ha ido cobrando cada vez una mayor relevancia en las relaciones internacionales, no solo en el ámbito diplomático, sino también en los distintos conflictos que han tenido y tienen lugar en el mundo actual. Dentro de estos conflictos, es el de Oriente Medio el que despierta hoy en día un mayor interés entre investigadores y medios de comunicación, por lo que no es de extrañar que la figura del mediador lingüístico esté allí muy presente. Por este motivo, este contexto bélico ha constituido en nuestro trabajo un marco idóneo para analizar los diferentes perfiles de intérpretes (intérprete militar, intérprete civil y *fixer*) y el alcance de su labor en los conflictos armados.

Desde nuestra perspectiva, los intérpretes locales, entre los que podemos incluir a los *fixer*, son los que resultan más apropiados para esta labor, pese a carecer de formación en el ámbito de la traducción y de la interpretación, dado que son los que mejor conocen la idiosincrasia, la cultura y las tradiciones del país en guerra. Por lo tanto, consideramos que sería necesario ofrecer formación específica a los mediadores locales para que puedan ejercer de intérpretes, al tiempo que sería útil la elaboración de una guía para facilitar el trabajo entre estos intérpretes locales y las agencias u organismos que los contraten.

El análisis de la experiencia y trayectoria de un intérprete local y *fixer* como Yaroub Alí nos ha llevado, por último, a concluir que sería necesario profundizar en la formación, la ética y la implicación psicológica y moral del intérprete de guerra, aspectos que estimamos resultarían de gran interés para futuras investigaciones, con el fin de comprender mejor la figura de este mediador lingüístico.

Referencias

- Anderson, B. (2014) "The interpreters" in *VICE News*, <https://news.vice.com/article/the-interpreters>, consulta 8.07.2016.
- Baigorri, J. (1998) "En torno a Antoine Velleman, fundador de la Escuela de Ginebra" in *Parallèles: Cahiers de l'École de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Genève*, Vol. 20, pp. 9-33.
- Baigorri, J. (2010) "Wars, languages and the role(s) of interpreters" in *Les liaisons dangereuses: langues, traduction, interprétation*, Beyrouth, Lebanon, pp. 173-204.
- Baigorri, J. (2014) *From Paris to Nuremberg: The birth of conference interpreting*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Baker, C. (2010) "It's not their job to soldier: distinguishing civilian and military in soldiers' and interpreters' accounts of peacekeeping in 1990s Bosnia-Herzegovina" in *Journal of War and Culture Studies*, Vol. 3, pp. 137-150.
- Baker, M. (2006) *Translation and Conflict: A Narrative Account*, USA/Canada, Routledge.
- Baker, M. (2010) "Interpreters and translators in the war zone: narrated and narrators" in *The Translator*, Vol. 16, nº 2, pp. 197-222.
- BBC News (2014) "Afghan interpreters blacklisted by US military searched for by the Taliban"; <https://www.youtube.com/watch?v=UxVeKCn4vdc>, consulta 2.07.2016.
- Bruno, A. (2016) *Iraqi and Afghan Special Immigrant Visa Programs*, Washington D.C., UNT Digital Library, <http://digital.library.unt.edu/ark:/67531/metadc824452/>, consulta 19.06.2016.
- Carbajosa, A. (2015) "Los traductores abandonados de Afganistán" in *El País*; http://politica.elpais.com/politica/2015/09/30/actualidad/1443621979_652275.html, consulta 8.07.2016.
- Flerov, C. (2013) "On Comintern and Hush-a-Phone: Early history of simultaneous interpretation equipment, <http://aiic.net/page/6625/early-history-of-simultaneous-interpretation-equipment/lang/1>, consulta 30.09.2016.
- Gaiba, F. (1998) *The Origins of Simultaneous Interpretation: The Nuremberg Trial*, Canada, University of Ottawa Press.
- Gómez, M. (2015) "Del papel del intérprete en zonas de conflicto. Del ideal teórico a la realidad" en A. Arévalo, R. Cabral, A. Iranzo (eds.), *Comunicación, conflictos y cambio social*, Castellón, Universitat Jaume I de Castellón, pp. 240-257.
- Inghilleri, M. (2010) "You don't make war without knowing why: the decision to interpret in Iraq" en *The Translator*, Vol. 16, nº 2, pp. 175-196.
- Navas, M. E. (26 de septiembre de 2013) "El drama de los traductores del 'enemigo'" in *BBC Mundo*, http://www.bbc.com/mundo/noticias/2013/09/130916_traductores_irak_afghanistan_asilo_ejercito_men, consulta 21.07.2016.
- Neacșu, A. (2014) *Interpreters in war zones: from linguistic mediators to cultural agents*, graduation paper, European Master of Arts in Conference Interpreting, University of Bucharest, https://www.academia.edu/7512766/Interpreters_in_war_zones, consulta 6.06. 2016.
- Palmer, J., Fontan, V. (2007) "'Our ears and our eyes': Journalist and fixers in Iraq" in *Journalism*, Vol. 8, nº 1, pp. 5-24.
- Palmer, J. (2007) "Interpreting and translation for western media in Iraq" en *Translating and interpreting conflict*, Vol. 28, pp. 13-28.

- Ramler, S. (2014) "Origins and Challenges of Simultaneous Interpretation" in *Federal Judiciary Channel*, <https://www.youtube.com/watch?v=FRo3H5kMD90>, consulta 6.06.2016.
- Sarfo, E., Krampa, E. A. (2013) "Language at war: A critical discourse analysis of speeches of Bush and Obama on terrorism" in *International J. Soc. Sci. & Education*, Vol. 3, pp.378-390.
- Snellman, P. (2014) *The agency of military interpreters in Finnish crisis management operations*. M.A. Thesis, University of Tampere, <https://tampub.uta.fi/bitstream/handle/10024/95025/GRADU-1394089679.pdf?sequence=1>, consulta 2.06.2016.
- VICE News (2014) "The Afghan Interpreters (Full-Length)", <https://news.vice.com/video/the-afghan-interpreters-full-length>, consulta 12.06.2016.
- Villalba Güemes, I. (2016) *La figura del intérprete, y su progresiva profesionalización, en los conflictos internacionales del siglo XX*, Trabajo Fin de Grado, Universidad de Valladolid, <http://uvadoc.uva.es/handle/10324/19404>, consulta 30.09.2016].

Sitografía

- <http://aiic.net/page/56/advice-to-students-wishing-to-become-conference-interpreters/lang/1>, consulta 26.09.2016.
- <http://heavy.com/news/2015/12/new-isis-islamic-state-news-pictures-videos-so-wait-indeed-we-along-with-you-are-waiting-abu-bakr-al-baghdadi-speech-english-translation/>, consulta 16.07.2016.
- <http://inzone.unige.ch/>, consulta 20.06.2016.
- <http://nooneleft.org/>, consulta 20.06.2016.
- <http://thelistproject.org/>, consulta 20.06.2016.
- <http://www.goarmy.com/careers-and-jobs/browse-career-and-job-categories/intelligence-and-combat-support/interpreter-translator.html>, consulta 20.06. 2016.
- <http://www.ianwelsh.net/a-transcript-of-abu-bakrs-speech/>, consulta 16.07.2016.
- <http://www.ilo.org/global/about-the-ilo/history/lang--es/index.htm>, consulta 12.06.2016.
- <https://azelin.files.wordpress.com/2010/08/abu-bakr-naji-the-management-of-savagery-the-most-critical-stage-through-which-the-umma-will-pass.pdf>, consulta 16.07.2016.

Irene VILLALBA GÜEMES graduated from the University of Valladolid (Spain) with a bachelor degree in translation and interpreting studies. Her main research interests are the history of interpreting and interpreting in zones of crisis and war.

Susana ÁLVAREZ-ÁLVAREZ is a PhD researcher and lecturer in EN-ES Specialised Translation in the Faculty of Translation and Interpreting of the University of Valladolid (Spain). Her research interests are translation teaching and learning (especially in blended learning environments), professional and work-related aspects of translation and interpreting, specialised translation and the use of information and communication technologies in translator training. She is the author and coauthor of several publications on the didactics of translation and interpreting, published in national and international journals.

Margarita CABALLERO DOMINGUEZ is a PhD researcher and lecturer in Contemporary History in the Faculty of Translation and Interpreting of the University of Valladolid (Spain). Her research interests are contemporary political history, and social history, fields in which she is the author and coauthor of several publications.

The History of American Sign Language Interpreting

Carolyn BALL

Utah State University

Abstract. This paper focuses on the history of the American Sign Language interpreting profession. In order to resolve the critical shortage of interpreters, which has been apparent since 1964, it is imperative that a history of interpreting be documented. Understanding the role of Deaf people in the establishment of interpreting training programmes and the recruitment of interpreters is vital, as is learning the origins of Deaf education and the influence of Stokoe's research regarding the validity of American Sign Language and how this has influenced the emergence of the profession of sign language interpreter. It is also important to understand the role of the Registry of Interpreters for the Deaf and how this small organisation, founded in 1964, has now turned into the largest interpreting organisation in the United States.

Keywords: sign language history, Deaf education, Registry of Interpreters for the Deaf, Vocational Rehabilitation, interpreter/translator.

It is not known when sign language interpreting first began in the United States, but the need for such services likely coincided with advancements in Deaf¹ education in the early 1800s. One of the earliest documented examples of formal sign language interpreting occurred in 1818 when Mr Laurent Clerc² addressed the President, Senate and Congress of the United States in sign language. While Clerc signed, Henry Hudson, a non-Deaf teacher, spoke Clerc's words aloud in English, thus interpreting from sign language to spoken English (Krentz, 2000:13 – 31).

A more complete record of American Sign Language (ASL) and interpreting dates from 1957, when William C. Stokoe, known as the father of sign language linguistics, began the task of analysing the language of signs. Stokoe, a faculty member in the English department at Gallaudet College,³ was captivated by the constructs of sign language, which at that time had never been studied in detail. Gannon (1981) describes how Stokoe's fascination with the language led to him establishing the Linguistics Research Laboratory (LRL), an after-hours summer research project at Gallaudet. To illustrate the work of the LRL, Stokoe exposed ASL to tests that would authenticate it as a true language. As a result of this authentication, Stokoe was able to verify the validity of sign language by analysing

¹ The spelling of Deaf, with a capital D signifies that the Deaf community is a group of people with its own culture and language.

² Co-founder and first Deaf principal of the American School for the Deaf.

³ Gallaudet College was the first institution of higher education established to educate Deaf students in ASL.

all the necessary language components, including phonology, morphology, syntax and semantics (Gannon, 1981:365). Hence, after ten years of research, in 1965 Stokoe published his *Dictionary of American Sign Language on Linguistic Principles*, the first dictionary of ASL. In addition, Stokoe's research marked the first time that ASL signs were seen as a part of a distinct linguistic system.

Fant (1990:18) explains that prior to Stokoe's research, 'educators and interpreters did not acknowledge that ASL could be taught in colleges and universities. Therefore, it was not until 1978 at the Registry of Interpreters for the Deaf (RID) Convention that interpreters largely agreed that ASL was a language'. Since ASL had been accepted as a language, higher education programmes began to accept ASL for academic credit. Thus, the availability of sign language classes in colleges and universities provided an avenue for students to develop language fluency, which in turn provided greater status and legitimacy for ASL and encouraged the training of interpreters.

Stokoe's research may also have been a factor in the establishment of federal laws that required Deaf people to have sign language interpreters. For example:

1. The Vocational Rehabilitation Act Amendments of 1954 recognised people working in vocational rehabilitation as counsellors and mandated interpreting services for the Deaf;
2. The Higher Education Act of 1968, made provisions for special services including interpreting for any Deaf person who wished to attend college;
3. The Vocational Rehabilitation Act of 1973 (P.L. 93-112) required all organisations having federal contracts or funding to be accessible to physically disabled persons, including Deaf persons;
4. The Vocational Rehabilitation Act of 1974 mandated that all colleges and universities provide interpreters and note takers for Deaf and Hard of Hearing Students;
5. The Education for All Handicapped Children Act of 1975 (P.L. 94-142) guaranteed free, appropriate public education to every child with a disability in every state across the country;
6. The Americans with Disabilities Act¹ of 1990 required all public accommodations with over 15 employees to provide interpreters for Deaf people. (see also Ball, 2013:171-177).

¹ The Americans with Disability Act is a civil rights law that prohibits discrimination against individuals with disabilities in all areas of public life, including jobs, schools, transportation, and all public and private places that are open to the general public.

Although there was a need for interpreters of the Deaf before the Federal Laws were passed, there were few people available to interpret. Since interpreting was not viewed as a profession, those who had the linguistic skills to interpret already had full time jobs and were thus not available to serve as interpreters. Additionally, children of deaf adults (CODA) were interpreting for their parents. Sadly, many CODA were interpreting for home loans, doctor's visits, legal matters and many other personal and business matters for their parents. Thus, the need for qualified and available interpreters was increasing and the introduction of federal laws served as the catalyst for the professionalisation of interpreting. Although the laws passed by the federal government mandated that interpreting services be provided for Deaf citizens, the laws did not authorise corresponding funding sufficient to train interpreters. Thus, the Vocational Rehabilitation Services (VR)¹ hired Dr Boyce Williams, a Deaf man, as a consultant on issues such as the lack of programmes for the Deaf and the need for qualified interpreters.

Williams's consultation led to the implementation of many groundbreaking programmes for the Deaf. For example, mental health programmes were established, and Williams kept meticulous data in order to obtain government funding. Indeed, as more programmes and services for the Deaf began to be provided on a regular basis, the need for interpreters increased. Williams was, without doubt, the catalyst for the development of services for Deaf people; due to Williams' influential status, VR hired him to work full time at its federal office in Washington, DC, making him the first Deaf federal employee in the United States (Adler & Romano, 1999:16-18).

Williams continued developing innovative programmes for Deaf people, and in 1957 he established and managed over 100 short-term training projects and workshops to educate professionals working with Deaf people (Ball, 2013:16). Subsequently, Williams saw the need for the establishment of other organisations to support the Deaf community, and he was instrumental in creating the National Theatre of the Deaf (NTD),² the Registry of Interpreters for the Deaf (RID), the American Deafness and Rehabilitation Association (ADARA)³ and post-secondary programmes for Deaf people at a variety of colleges and universities.

Following the establishment of these new programmes, however, the need for qualified interpreters again increased. Williams recognised the increasing need

¹ Vocational Rehabilitation (VR) provides services to individuals who are Deaf or hard of hearing or to those who have disabilities and who need help to qualify for or to find a job. VR may assist with vocational training or college.

² The National Theatre of the Deaf was the first Deaf theatre company in the world and also the longest existing touring theatre company in the US.

³ The American Deafness and Rehabilitation Association aims to ensure quality in delivery of services for individuals who are Deaf or hard of hearing.

for skilled, trained interpreters and wrote a five-year training grant with the aim of rapidly increasing the number of ASL interpreters. Ultimately, this grant launched a new decade of interpreter training and was the beginning of a new profession—the interpreter for the Deaf. Virginia Lee Hughes, a child of Deaf parents and one of the original interpreter educators, noted that Williams was the catalyst in establishing interpreter educator training (personal communication, July 29, 2012).

As a result of the growing need for education and interpreting, in March 1964 the US Department of Health, Education and Welfare (HEW)¹ established an advisory committee regarding the need for educational services for Deaf people. The committee's Chair was Dr Homer D. Babbidge, Jr., former President of the University of Connecticut and also Assistant US Commissioner of Education and Director of the Division of Higher Education. The committee's recommendations, a federal report on the status of education of the Deaf, became known as the Babbidge Report (Ball, 2013:25).

Overall, the Babbidge Report provided evidence that Deaf people wishing to pursue post-high school education faced many challenges, with the majority of higher education institutions providing no interpreters or note takers. At the time of the Babbidge report, the only post-secondary educational programme for the Deaf in the US other than the one at Gallaudet University was at Riverside City College in Riverside, California. This programme provided assistance in the form of hearing-student tutors, instructors' notes and interpretation in the classroom.

The Babbidge Report also recommended that statistics be kept to provide data that could be used to document the need for other post-secondary educational programmes for Deaf people, and it was noted that interpreters would be urgently needed in order to fulfil the various recommendations of the report (Babbidge, 1965). Since the Babbidge Report recommended that statistics be kept, the data documented from the report was used to increase education programmes for the Deaf. Based on the statistics arising from the collected data, five workshops were held with the aim of looking into how to provide better education for Deaf people and how to recruit and train interpreters: (1) 14-17 June 1964 in Muncie, Indiana (2) 18-22 October 1964 in Knoxville, Tennessee, (3) 26-29 January 1965 in Washington, DC, (4) 7-29 July 1965 in Portland, Maine and (5) 9-11 July 1966 in Northridge, California. The two workshops that had an impact on the recruitment and training of interpreters were those held in 1964 in Muncie and in 1965 in Portland (Ball, 2013:26).

The 1964 workshop at Ball State College in Muncie began the formal establishment and recognition of a curriculum and professional sign language

¹ Department of Health, Education and Welfare, was a cabinet-level department of the United States government from 1953 until 1979.

organisation for interpreters. The goals of the workshop were: (1) to develop a training curriculum for interpreters, (2) to determine criteria for those who wanted to become interpreters, (3) to examine training materials for interpreters, and (4) to create curriculum ideas for the training of interpreters (Smith, 1964:ii).

It was during the same meeting at Ball State College in June 1964 that the workshop participants determined that a national organisation or registry of interpreters needed to be maintained. Although the people in attendance did not realise it at the time, they were part of a historic moment, since the workshop led to the foundation of a new organisation: the National Registry of Professional Interpreters and Translators for the Deaf. Six months after the original meeting, the organisation changed its name to the Registry of Interpreters for the Deaf (RID) (Fant, 1990:3) in order to better reflect its purpose, which was to keep a registry of interpreters that would be able to interpret for the Deaf. Virginia Lewis, appointed secretary of the newly formed organisation, took precise notes at the original meeting; she wrote, ‘there were 73 participants and 6 observers at the original meeting in 1964. After the organisation was established there were 42 interpreters who registered as members, 22 sustaining members (the sustaining members were those in attendance that were Deaf) and only 7 of the sustaining members considered themselves interpreters’ (Fant, 1990:5).

One year later, eleven community leaders (both hearing and deaf) gathered at the Governor Baxter School for the Deaf in Portland Maine, from 7-29 July 1965, in what was the second of this series of workshops to impact interpreters (Quigley, 1965). The eleven members were: (1) Edna P. Adler, Lansing, Michigan, (2) Barbara E. Babbini, Sherman Oaks, California, (3) Roger M. Falberg, Delavan, Wisconsin, (4) Kenneth F. Huff, Delavan, Wisconsin, (5) Ralph H. Neesam, Berkeley, California, (6) Stephen P. Quigley, Urbana, Illinois, (7) Edward L. Scouten, Baton Rouge, Louisiana, (8) Jess M. Smith, Indianapolis, Indiana, (9) Lucile N. Taylor, Delavan, Wisconsin, (10) McCay Vernon, Chicago, Illinois and (11) Joseph P. Young, Portland, Maine (ibid.:139).

The goals of this workshop were (1) to develop a training curriculum for interpreters, (2) to determine criteria for those who wanted to become interpreters, (3) to examine training materials for interpreters, and (4) to create curriculum ideas for the training of interpreters. Over the course of the two-week workshop, the eleven participants discussed and brainstormed these issues. Interestingly, the minutes from these discussions and the accumulation of all the groups’ notes were used to develop the first sign language interpreting manual. This manual was called *Interpreting for Deaf People* and was the first formal interpreting curriculum to train sign language interpreters. The manual has become known as the *Governor Baxter Manual* or the ‘bible’ of interpreting (Ball, 2013:32).

As mentioned above, Deaf people influenced the establishment of RID as well as the development of interpreter training and education. This point can be further illustrated by looking at the four-day workshop held in Knoxville, Tennessee in 1964, since it was during this workshop that attendees promoted the need for a national technical college for the Deaf. Ultimately, those who attended knew that a technical college would improve vocational opportunities for the Deaf and therefore saw the need for the establishment of such a college. Ultimately, there were six institutions that competed to establish such a college, which was to be named the National Technical Institute for the Deaf (NTID): (1) Illinois State University in Springfield, Illinois, (2) Pennsylvania State University in Pennsylvania, (3) the University of Southern California in Los Angeles, California, (4) the State University of New York in New York City (5) the University of Colorado at Boulder in Boulder Colorado and (6) the Rochester Institute of Technology (RIT) in Rochester, New York.

Founded in 1829, RIT was well known for its successful professional technical and professional educational programmes. As described by Smith (2003), one of the strongest supporters of the establishment of NTID in Rochester, was Hettie Shumway, wife of RIT benefactor F. Ritter Shumway. When she heard that plans were underway to select a host institution, Shumway recruited civic leaders, educators, and members of the RIT Board of Trustees, educating them about the many benefits of hosting a new technical college for the Deaf at RIT (pp. 1-7). Ultimately, RIT was chosen as the site for the National Technical Institute for the Deaf and became the first and largest technological college in the world to serve students who are Deaf or hard of hearing.

It should be noted that even though RIT established NTID and designed the college specifically for Deaf people, there was little awareness of the need to hire interpreters for the Deaf students, meaning that when classes began there were no interpreters to enable the Deaf students to follow the classes. The Dean of the college therefore needed to recruit interpreters immediately. Dr Carol J. Patrie, one of the first interpreters at NTID, recalls receiving a phone call from her father, who told her that NTID was in desperate need of interpreters. She called NTID and explained that her parents were Deaf, after which the college hired her even as they spoke on the phone (personal communication, 5 December 2015). Today, RIT has the largest staff of professional sign language interpreters of any college programme in the world.¹

NTID is one of many examples that provide evidence for a continuing need for and shortage of qualified interpreters. Dicker pointed out that, ‘at the present

¹ <http://www.ntid.rit.edu/support-services>.

time, there exists in the United States a critical shortage of qualified interpreters for deaf people' (1976:312), relating this shortage of sign language interpreters to recent legislation within states, which mandated that Deaf people had to be provided with an interpreter.

In order to address the critical shortage of interpreters, the Professional Rehabilitation Workers with the Adult Deaf (PRWAD)¹ held a conference in Tucson, Arizona in 1974. As described by Lauritsen (1997), Deaf and hearing leaders from several federally funded colleges attending the conference sat around the hotel swimming pool and expressed their hopes and dreams for Deaf people. Their discussions pointed to the need for sufficient interpreters for every Deaf person who wished to attend college. Thus, the solution that emerged from the PRWAD meeting was the establishment of a national effort to train and recruit interpreters. Leaders in the field—including Jerry Schein, Lottie Reikehof, Ray Jones, Bill Woodrick, Ron Lafayette and Bob Lauritsen—met with Jim Bures and Boyce Williams to create the National Interpreter Training Consortium (NITC), which was the model for future federally funded interpreter training programmes. Although the NITC marked the beginning of formal standardised interpreter education in the United States, the training of interpreters still could not keep up with demand. Carol Tipton, who served as the project coordinator of the NITC, explained that the first goal of the consortium was to enhance the skills of those who were already interpreters (personal communication, 22 August 2011).

Ultimately, efforts to recruit interpreters and provide training on interpreter programmes across the country have not solved the chronic shortage of interpreters. Sadly, the need for quality interpreters and interpreter education continues. Currently, there are approximately 130 interpreter training programmes across the United States and Canada. Additionally, there are 18 programmes that are accredited by the Commission on Collegiate Interpreter Education (CCIE).² The CCIE was established with the aim of providing quality interpreter education, but even with the establishment of all these programmes and accreditation systems, the critical shortage of qualified interpreters, described by Dr Leo Dicker in 1976, has not improved. In fact, Stewart, Schein and Cartwright point out that in 1994 the President's Committee on Employment of People with Disabilities stated that

the demand for interpreter services for people who are deaf or hard of hearing has not greatly improved. This has placed a tremendous strain

¹ Professional Rehabilitation Workers with the Adult Deaf is a programme designed to assist people with disabilities, illnesses or injuries in acquiring and or maintaining suitable employment.

² The CCIE was established in 2006 with the aim of promoting professionalism in the field of sign language interpreter education through the process of accreditation.

on interpreter resources in many places, which already are stretched thin due to the scarcity of competent, trained interpreters. (2004:15)

A possible cause for this continued critical shortage of interpreters may be attributed to the emergence of the Video Relay Service (VRS)¹ industry. When the Americans with Disabilities Act (ADA) was passed in 1990, a part of the law required that Deaf people have equal access in the telecommunications industry. Previous to this there had been no visual service providing Deaf people with equal access to this area, and the ADA therefore led to the emergence of VRS.

The reason that the VRS industry had such an impact on the interpreting profession was that it was a flourishing industry, and in order for businesses in this sector to survive they needed highly qualified interpreters. In turn, the continued search by VRS companies for qualified and trained interpreters may have been the catalyst for the growth in corporate interpreting jobs for interpreters. Corporate interpreter positions meant that the VRS companies could provide interpreters with full-time benefits and fixed working hours. According to Brunson (2011:85) it may have been financial motivations that led many interpreters working in other interpreting venues to flock to work for VRS companies. Another motivation for interpreters to work in the VRS industry may have been the appeal of having set hours and full time benefits. This move of sign language interpreters to full-time in-house positions with VRS companies contributed to a further shortage of sign-language interpreters in other areas.

There is little doubt that the field of interpreting and translating has continued to flourish. In 2017, for example, interpreting and translating was ranked by 'US News Best Jobs' as the 'top job' in the creative and media field, and 64th in the list of top 100 jobs in the US, based on hiring demand and projected number of openings. One of the factors taken into account in these rankings are figures from the Bureau of Labor Statistics, which predicted a 29 percent increase in employment for translators and interpreters between 2014 and 2024, far above the general average.

The advancement of Deaf education and the linguistic recognition of American Sign Language were catalysts for the establishment of the sign language interpreting profession. From 1954, when federal laws requiring interpreting services for Deaf people were passed, to the introduction of the Americans with Disabilities Act in 1990, the need for interpreters continued to increase. Despite efforts by the US Government to provide services for the Deaf, such as the hiring of Boyce Williams in 1954, the shortage of interpreters continued. Furthermore, the

¹ Video Relay Service is a video telecommunication service that allows deaf, hard-of-hearing and speech-impaired individuals to communicate over video telephones and similar technologies with hearing people in real-time, via a sign language interpreter.

lack of funds for training interpreters did nothing to resolve this shortage. Remarkably, even the establishment of RID in 1964 did not ensure that the need for interpreters was met. Currently, RID has over 15,000 members, a 213 per cent growth rate since 1964, yet the demand for qualified interpreters still outstrips supply.

As the Bureau of Labor Statistics has predicted, the sign language profession will continue to grow at staggering rates. Correspondingly, technology providing interpreting services for the Deaf will continue to become more sophisticated; yet the problems of the shortage of interpreters and of interpreter qualifications remain. Therefore, in order to understand how this chronic shortage of interpreters can be resolved, it is crucial to study the patterns of the past. Ultimately, the ongoing efforts, including curriculum design, standards and programme outcomes, that have been recommended over the past 50 years need to be studied and examined. With increased research and documentation of interpreting history, both pioneers and current innovators in the field of sign language interpreting may be able to resolve this critical shortage of qualified interpreters.

References

- *** *Access and Support Services*, <http://www.ntid.rit.edu/support-services>, accessed 13.04.2017.
- *** (2017), *Interpreter and Translator* <http://money.usnews.com/careers/best-jobs/interpreter-and-translator/>, accessed 10.05.2017.
- Adler, E. & Romano, F. (1999) 'Boyce Williams: Beyond silence' in *American Rehabilitation*, issue 25, pp. 16-18.
- Babbidge, H. (1965) 'Education of the deaf: A report to the secretary of health, education and welfare by his advisory committee on the education of the deaf', *US Department of Health, Education and Welfare, Office of the Secretary*, <https://eric.ed.gov/?id=ED014188/>, accessed 10.05.2017.
- Ball, C. (2013) *Legacies and legends: history of interpreter education from 1800-21st century*, Alberta, Interpreting Consolidated.
- Brunson, J. (2011) *Video relay service interpreters*, Washington, DC, Gallaudet University Press.
- Dicker, L. (1976) 'Intensive Interpreter Training' in *American Annals of the Deaf*, vol. 121, issue 3, pp. 312-9.
- Fant, L. (1990) *Silver threads: a personal look at the first twenty-five years of the registry of interpreters for the deaf*, Silver Spring, MD, RID Publications.
- Gannon, J. R. (1981) *Deaf heritage: A narrative history of deaf America*, Silver Spring, MD, National Association of the Deaf.
- National Technical Institute for the Deaf (n.d) *History of NTID*, <http://www.ntid.rit.edu/history/>, accessed 10.05.2017.
- Hughes, V. (2012) Personal interview, 29 July 2012.
- Krentz, C. (2000) *A mighty change: An anthology of deaf American writing 1816-1864*, Washington, DC, Gallaudet University Press.
- Lauritsen, R. (1997) *The early years of PRAD-ADARA: the 1960's, a different time*, <http://www.adara.org/pages/history.shtml>, accessed 3.12.2005.
- Patrie, C. (2015) Personal interview, 5 December 2015.
- Quigley, S. (1965) *Interpreting for deaf people: a report of a workshop on interpreting. Portland, ME, Governor Baxter State School for the Deaf July 7 – 27, 1965*, Washington, DC, U.S. Department of Health, Education, and Welfare, Vocational Rehabilitation Administration.

- Smith, J. M. (1964) *Workshop on interpreting for the deaf. Ball State Teachers College, Muncie, IN, June 14-17, 1964*, Washington, DC, Vocational Rehabilitation Administration.
- Smith, K. S. (2003) 'NTID experiment proved truly grand' in *RIT: The University Magazine*, pp. 1-7.
- Stewart, D.A., Schein, J.D. & Cartwright, B.E. (2004) *Sign language interpreting exploring its art and science*, Boston, MA, Pearson Education, Inc.
- Tipton, C. (2011) Personal interview, 22 August 2011.
- United States Department of Labor Bureau of Labor Statistics (2015) *Interpreters and Translators*, <https://www.bls.gov/ooh/media-and-communication/interpreters-and-translators.htm>, accessed 13.04.2017.

Carolyn BALL is a clinical assistant professor at the Department of Communicative Disorders and Deaf Education of Utah State University. She has been teaching the history of interpreting, ethical decision-making, and translation skills and interpreting for more than twenty-five years. In addition to having authored several articles and personal interviews documenting the history of interpreting and interpreter education, she is the author of the first book to document the history of sign language interpreting and interpreting education. She is also a practicing interpreter, certified with the Registry of Interpreters for the Deaf.

The Great Paradigm Shift in Signed Language Interpreting: A Memoir

Robert M. INGRAM

Ingram Institute

Abstract. What are the most significant changes that have occurred in the field of signed language interpretation over the past half century? In the form of a personal and professional memoir, a pioneer in the field argues that one change, what he calls the Great Paradigm Shift, is far more fundamental than any others. Citing historical milestones, he defines the interlingual/intercultural model in contrast with the medical/rehabilitation model and shows how that paradigm shift reshaped not only the practice of signed language interpretation, but also research and training.

Keywords: signed language, paradigm shift, Deaf culture, interpretation theory, intercultural communication.

Having been in and around the field of signed¹ language interpreting for 45 years—not just in the United States but also internationally—I am often asked by younger interpreters about the most significant changes I have observed in the profession. These questioners usually assume that I will mention the creation of the Registry of Interpreters for the Deaf (RID) in the United States and professional associations in other countries, the certification programmes developed by these organisations, or the concomitant refinement of ethical standards. In response to such a question some would speak of the laws mandating the provision of interpreting services in various countries and the subsequent increases in employment opportunities, pay and benefits. Others would cite the recognition of natural signed languages by academics as well as the general public, and the emergence of academic training programmes or the research and publications that ensued from them. Others still may mention international collaboration among signed language interpreters and between those interpreters and interpreters of spoken languages. While all of these developments are significant, they are all subsumed under a far more important and foundational transformation: the ‘Great Paradigm Shift’ from the medical/rehabilitation model to the interlingual/intercultural model.

¹ The term ‘signed languages’ is preferred today over the term ‘sign languages’ as a parallel to the use of the adjectival past participle in ‘spoken languages’. In this paper, I also follow the convention of capitalising the word ‘Deaf’ when it refers to a culture or culturally cohesive group of people rather than an audiological state.

In order to grasp the full import of this transformation, we need to understand what the incipient profession was like in its early days, beginning with how signed language was understood at the time. Prior to 1960, the term ‘American Sign Language’ did not exist because no one recognised that Deaf people had their own fully formed natural language with its own unique rules of grammar and usage. ‘Sign language’ was assumed to be nothing more than ‘glorified gestures’. The majority of schools for the deaf, in fact, banned the use of signs in their classrooms in favour of the ‘oral method’. Educated deaf adults who signed in compliance with English syntax (now called Pidgin Signed English, or PSE) were called ‘high verbal’ while those who signed more naturally were labelled ‘low verbal’.¹

Then, in 1960, William Stokoe exploded these myths with his groundbreaking manuscript demonstrating that American Sign Language (ASL) was not only a complete language, but that it could be studied and analysed with the same linguistic methods applied to understanding spoken languages. Personally, I believe that Stokoe was not only the foremost pioneer in the study of signed languages but was, in fact, one of the most significant linguists of all time, not because he uncovered the linguistic elegance of signed languages, but because he completely redefined ‘language’ itself.

As is often the case with pioneering work, however, it would be many years before scholars and professionals came to fully appreciate Stokoe’s insights. When the world’s first association of signed language interpreters, the Registry of Interpreters for the Deaf (RID), was founded in the United States in 1964, all of the board members were either teachers of deaf children, speech and hearing professionals (i.e. audiologists and speech therapists), rehabilitation workers, or clergymen; the rank-and-file members of the organisation also came from these professions or were adult children of deaf parents. Significantly, most of them were either unaware of Stokoe’s work or were unprepared to grasp its profound significance for their nascent profession.

In 1972, the year that I, fresh out of college, went to work for the RID, two historic though contradictory milestones occurred. First, Lou Fant, embracing Stokoe’s insights, published *Ameslan*, the first textbook designed to teach ASL as a language. Second, the RID introduced the first system to evaluate and certify signed language interpreters. Rather than building on Stokoe’s work, however, the

¹ ‘High-verbal’ encompassed not only Pidgin Sign English (PSE), a blend of ASL signs and English syntax, but also several contrived systems such as Signed English, Seeing Essential English, and Signing Exact English, which tried unsuccessfully to modify ASL signing to reflect English morphology and syntax more precisely. The awkwardness of these systems, however, rendered them ineffective for natural discourse.

evaluation system held to the decaying notion of ASL as ‘broken English’. Unlike Fant, the designers of the RID’s evaluation and certification system rarely had any contact with interpreters of spoken languages or any familiarity with the long and extensive history of translation theory or the emerging work in interpretation theory. Consequently, they viewed the interpreting task as remedial rather than transactional. Converting a message from a spoken language to ‘high-verbal’ signed language was called ‘translating’, and converting it to ‘low-verbal’ signed language was called ‘interpreting’. When a signed language was the source language and a spoken language was the target language (terms not used in the field at the time), the process was called ‘reverse translating’ or ‘reverse interpreting’, betraying a condescending attitude toward Deaf people and their language. Interpreting was not viewed as a language or communication profession but as an adjunct (frankly, a bastard child) of the helping professions, which also raised an abundance of ethical issues. This view of interpreting, though it had no scientific or theoretical foundation at the time, has since come to be known as the medical/rehabilitation model.

Unlike my colleagues of that time, although I did grow up with deaf parents and did acquire ASL as a native language, I did not come to the interpreting profession with a ‘helping’ or medical/rehabilitation perspective. Having studied Spanish in high school and college, I developed an interest in languages, spoken as well as signed. As a very young news junkie with a particular interest in international affairs, I watched with fascination Pauline Frederick’s reports on NBC News from the United Nations and therefore had an early interest in interpreting as an interlingual/intercultural process. As a student at the University of Southern Mississippi, I majored not in deaf education or speech and hearing sciences, but in communication and linguistics, and it was that unorthodox background that led me to develop and champion a new approach.

In 1974, I published *A Communication Model of the Interpretation Process*, which was not only the first published attempt to describe signed language interpreting in scientific, theoretical terms, but was also the first to portray the interpreter as a channel of communication between two essentially equal speakers using two linguistically distinct but equal languages. Some of my colleagues attacked my notion of the channel of communication as an attempt to dehumanise interpreters and the interpretation process, to turn interpreters into unfeeling automatons, but that was never my intention. It should be remembered that many interpreters at the time were intervening in Deaf-Hearing interactions in ways that far exceeded ethical boundaries, so the notion of interpreters as channels of communication was merely an attempt to describe the process accurately and to promote the role of the interpreter as an objective facilitator of communication.

The ‘Communication Model’ paper was also noteworthy for introducing the concepts of encoding and decoding, channel noise and the ‘communication-binding context’, as well as the linguistic elements of form, lexicon, syntax, and semology (i.e. semantics) to the field of signed language interpreting—concepts fundamental to interpreters of spoken languages but quite foreign to interpreters of signed languages at the time.

Roy (2015) credits that communication model and specifically the notion of the communication-binding context as the genesis of the interlingual/intercultural model, but I first discussed sign language interpreting as a form of intercultural communication in a paper that I presented to the National Association of Social Workers in 1972. In that paper I wrote, ‘An interpreter is not only a specialist in the exchange of information from one source to another, he should be a specialist in bridging the gap from one culture to another.’

In 1975, when hardly more than a handful of signed language interpreters held full-time jobs—and those usually in conjunction with some other function—I forecast a variety of employment options, including the possibility that, ‘Interpreters for the deaf might also consider the possibility of forming partnerships with specialists in other languages’ (i.e. interpreting bureaux or agencies). I reasoned,

Interpreters for the deaf are *language* specialists, not rehabilitation specialists, not educational specialists, and not hearing and speech specialists. It seems only appropriate, then, that interpreters for the deaf should associate with interpreters of other languages and perhaps find employment in that association. (1975)

Two years later, I wrote in *The Deaf American* (1977) that, ‘Interpreters have begun functioning not as “helpers” but as facilitators of communication, focusing not on the handicap of deafness but upon *the absence of a common language*¹—a handicap held to equal disadvantage by hearing persons as much as by deaf persons.’ At the same time, I argued that the term ‘interpreter for the deaf’ was ‘a misnomer; a more accurate title would be “interpreter for all communication systems (oral and written as well as manual) used between persons who are hearing and persons who are deaf.” We retain the misnomer only for the sake of simplicity.’ That same year, however, when I founded the International Society of Sign Language Interpreters, I insisted on doing away with the antiquated and inaccurate phrase ‘for the deaf’ (1979), a move subsequently replicated by many national and international associations of sign language interpreters, including the

¹ The italicised phrase was inadvertently omitted from the published version of the paper. The sentence is presented here as written in the original manuscript.

European Forum of Sign Language Interpreters and the World Association of Sign Language Interpreters.

A further milestone in terms of collaboration between interpreters of signed languages and interpreters of spoken languages came in 1977. While there had been individual contacts previously, the two groups of professionals had never come together in a professional, scholarly conference until David Gerver and H. Wallace Sinaiko (1978) convened the historic NATO Symposium on Language Communication and Interpretation.¹ At that symposium, I organised a panel on signed language interpretation that married concepts from semiotics and psycholinguistics to translation and interpretation theory, and I introduced the world's most prominent experts on interpretation of spoken languages to their colleagues in arms, so to speak, and many of those associations have become life-long relationships, both personal and professional—relationships that I nurtured in 1984 by inviting the Conference of Interpreter Trainers (CIT) to hold its national convention near Monterey, CA, and bringing three faculty members from the Monterey Institute for International Studies, Etilvia Arjona-Tseng, Sylvie Lambert, and Barbara Moser-Mercer, to deliver plenary presentations (McIntire, 1984). At that same conference, I introduced the notion of teaching *décalage* skills to signed language interpreters, and in 2000 I built on the work of Callow (1984) and Roy (1999) to introduce new techniques of discourse analysis for teaching signed language interpreting.

While the concepts (communication models, structural linguistics, psycholinguistics, discourse analysis, semiotics, general translation theory, and others²) are today taken as givens, in the early 1970s and even into the 1980s—and in some cases even into the 21st century—these ideas were considered radical, even heretical. Yet, they planted the seeds for what has come to be known as the Interlingual/Intercultural Paradigm. Each of these advances individually constitutes a significant contribution to the history of signed language interpreting, but taken together, they represent a paradigmatic shift that has fundamentally altered the study and practice of signed language interpretation as well as the training of signed language interpreters.

As an example, the evaluation and certification system introduced by the RID in 1972 fell flat and had to be fundamentally revised in the 1980s because the original system was based on the medical/rehabilitation model and could not hold up. The current system reflects the shift from the medical/rehabilitation model to

¹ Subsequently, two of the most prominent participants in the NATO conference, Richard Brislin and Danica Seleskovitch, delivered keynote addresses at RID conventions, and Etilvia Arjona-Tseng was made an honorary member of the RID.

² E.g. Gestalt theory, instructional technology, and curriculum design.

the interlingual/intercultural model. In another example, in the mid-1970s we began to see the awarding of doctoral degrees for dissertations on signed language interpreting, but these dissertations could not have been written in the original paradigm because that paradigm had no scientific or theoretical foundation. Likewise, the doctoral programmes that we now have in signed language interpretation owe their existence to the interlingual/intercultural model.

Of course, this paradigm shift owes its success to the dedicated work of many people, including interpreters and educators such as Betty Colonomos, Theresa Smith and Betsy Winston, organisation executives like Fred Roy, and scholars such as Cynthia Roy and Dennis Cokely.

So, when young interpreters ask me what I regard to be the most significant changes I have witnessed in the profession over the past four and a half decades, I point to only one: the Great Paradigm Shift from the medical/rehabilitation model to the interlingual/intercultural model.

References

- Callow, K. (1984) *Discourse Considerations in Translating the Word of God*, Grand Rapids, MI, Zondervan Press.
- Danish Association of the Deaf (1979) *The Development of Interpretation As a Profession: Proceedings of the 1st International Symposium on Interpretation of Sign Languages*, Copenhagen, Danish Association of the Deaf.
- Fant, L. (1972) *Ameslan: An Introduction to American Sign Language (Teacher's Manual)*, Silver Spring, MD, National Association of the Deaf.
- Gerver, D. & Sinaiko, H. W. (eds.) (1978) *Language Interpretation and Communication*, London, Plenum Press.
- Ingram, R. M. (1972) 'Communication Problems with a Deaf Client: The Role of an Interpreter', presented at *Third National Association of Social Workers Professional Symposium on Social Work Practice and Social Justice, New Orleans, LA, Nov. 26-29*, https://www.academia.edu/31024319/Communication_Problems_with_a_Deaf_Client_The_Role_of_an_Interpreter, accessed 10.05.2015.
- Ingram, R. M. (1974) 'A Communication Model of the Interpreting Process' in *Journal of Rehabilitation of the Deaf*, 7:3, pp. 3-9.
- Ingram, R. M. (1975) 'Concepts of Employment of Interpreters for the Deaf' in *The Deaf American*, 27:5, pp. 7-8.
- Ingram, R. M. (1977) 'Teaching Deaf Students How to Purchase and Use Interpretation Services' in *The Deaf American*, 29:9, pp. 3-7.
- Ingram, R. M. (1978) 'Sign Language Interpretation and General Theories of Language, Interpretation and Communication' in D. Gerver & H. W. Sinaiko (eds.), *Language Interpretation and Communication*, London, Plenum Press, pp. 109-117.
- Ingram, R. M. (1985) 'Simultaneous Interpretation of Sign Languages: Semiotic and Psycholinguistic Perspectives' in *Multilingua* 4:2, pp. 91-102.
- Ingram, R. M. (2000) 'Foreword' in C. Roy (ed.), *Innovative Practices for Teaching Sign Language Interpreters*, Washington, DC, Gallaudet University Press.
- McIntire, M. L. (Ed.) (1984) *New Dialogues in Interpreter Education*, Silver Spring, MD, Registry of Interpreters for the Deaf.
- Roy, C. B. (2000) *Interpreting As a Discourse Process*, New York, Oxford University Press.
- Roy, C. B. and J. Napier (2015) *The Sign Language Interpreting Studies Reader*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.

Stokoe, W. C. (1960) 'Sign Language Structure: An Outline of the Visual Communication Systems of the American Deaf' in *Studies in Linguistics: Occasional Papers 8*, Buffalo, University of Buffalo.

Stokoe, W. C. (1978) *Sign Language Structure: An Outline of the Visual Communication Systems of the American Deaf*, revised edition, Silver Spring, MD, Linstock Press.

Robert M. INGRAM is well known as a pioneer in the field of signed language interpreting and president of the Ingram Institute. As a practicing interpreter, he earned the Comprehensive Skills Certificate from the Registry of Interpreters for the Deaf and was the founding president of the International Society of Sign Language Interpreters. He is credited with many innovations in the development of interpretation theory and pedagogy and has been called the Father of the Interlingual/Intercultural Model of Signed Language Interpreting.

The Interpreter / De l'interprète

El intérprete en su atalaya: Observando la historia reciente de España en la obra *Corazón tan blanco* de Javier Marías

María Dolores RODRÍGUEZ MELCHOR

Universidad Pontificia Comillas

Abstract. First published in 1992, Javier Marías's novel *A Heart so White* is considered one of the best literary works of the 20th century and has received several prestigious awards (Premio de la Crítica 1993, Prix L'Oeil de la Lettre, 1993, and the Dublin IMPACD Prize, 1997). The main character in this novel is an interpreter, Juan Ranz, who witnesses, from his privileged vantage point, several fictional and historical events. Our analysis will focus on his role as conduit/gate keeper and on the metaphorical representation of interpreters in relation to the Spanish Transition from Franco's dictatorship to democracy.

Keywords: Javier Marías, *A Heart so White*, Spanish Transition, interpreter's vantage point, conduit.

No he querido saber, pero he sabido...

(Marías, 2000: 11)

1. LA VEROSIMILITUD DEL PERSONAJE DEL INTÉRPRETE EN LA OBRA “CORAZÓN TAN BLANCO”: LA FAMOSA ESCENA DE LOS DOS ADALIDES

Cuando se publicó, en 1992, la novela de Javier Marías “Corazón tan blanco” el autor no esperaba que tuviera tanta repercusión y, sin embargo, esta obra no solo fue un gran éxito editorial, sino que recibió críticas excelentes como demuestran los prestigiosos galardones que obtuvo, tales como el Premio de la Crítica en 1993, el Prix L'Oeil de la Lettre en ese mismo año y el Premio Internacional de Literatura IMPACD de Dublín en 1997. El autor narra en una entrevista cómo la clave de su popularidad fue el haber conseguido que el público se sintiera identificado, que el lector viese reflejado en sus páginas algo que ya pensaba pero que no había podido expresar. Como proclamaba la poca publicidad que se le hizo a esta obra en su momento, se trata de “una novela sobre el secreto y su posible conveniencia” (*El País*, 2002).

El secreto en esta novela gira en torno a un crimen y a un suicidio. En ella se manifiestan dos tipos de personajes, los que prefieren no saber o hacer que no saben y los que no pueden soportar saber y el sentimiento de culpa que ello implica. El protagonista, Juan Ranz, es un traductor e intérprete, aunque nos da la

impresión de que no identifica ninguna de estas dos profesiones con su actividad principal: "...hablo y entiendo y leo cuatro lenguas incluyendo la mía, y por eso, supongo, me he dedicado parcialmente a ser traductor e intérprete en congresos, reuniones y encuentros, sobre todo políticos y a veces del nivel más alto..." (Marías, 2000: 48). Sin embargo, declara trasladar su domicilio profesional varias veces al año, tanto a Bruselas, a Ginebra o a Nueva York, en función del volumen de trabajo que ofrecen las Organizaciones Internacionales en esas sedes (Marías, 2000: 75), lo que implicaría un cierto proceso de profesionalización o, al menos, de acreditación para ser admitido en las listas de intérpretes *free-lance* de la entonces Comunidad Europea y de la ONU.

La escena más famosa de esta novela es la de la ficticia conversación entre dos destacados políticos (se deja suponer en la obra que Margaret Thatcher y Felipe González). Aburrido por el cariz que empieza a tomar la conversación, el intérprete decide inventarse sus consecutivas y convierte la entrevista entre los dos adalides en un momento íntimo de velados comentarios sobre la soledad del poder. Poco a poco, la conversación se anima y se acelera hasta el punto de que Ranz se ve obligado a pasar del modo consecutiva a la interpretación susurrada. Luisa, la intérprete que ha sido contratada para hacer de "intérprete de seguridad", calla mientras observa con asombro la audacia del protagonista (Marías, 2000).

La recepción por parte de los estudiosos del ámbito de la interpretación de conferencias de lo que ha sido llamado por Kurz (2014: 210) "*a most improbable case of manipulation*", es muy crítica. Efectivamente, como esta autora destaca, lo único realista de la escena que describe Marías es que las dos partes suelen aportar sus propios intérpretes en delicadas conversaciones políticas. Esto justificaría, en cierta medida, la presencia de Luisa, la "intérprete-red" (Marías, 2000: 86), que luego se convierte en la esposa de Juan Ranz, pero, en cualquier caso, es dudoso que los dos intérpretes estuvieran solos con los dos dignatarios sin presencia de ningún diplomático. Cuando Juan decide manipular la conversación, incurre en una grave infracción del código deontológico de los intérpretes:

He clearly violates Article 3/1 of the AIIC Code of Professional Ethics...as well as Article 4/2...Juan's outright misrepresentation is a flagrant breach of AIIC's Code of Professional Ethics, of course. It is indispensable for the development of the story, but totally unrealistic. (Kurz, 2014: 211)

Es cierto que es difícil que un intérprete no se involucre al leer esta escena y no se remita a su código ético comparando la falta de profesionalidad del protagonista con la auténtica práctica profesional. Podemos encontrar este mismo enfoque crítico (e indignado) en Viaggio que afirma que Marías no se ha preocupado nada por informarse sobre la profesión del intérprete y que ha escrito muy a la ligera:

...cuando el intérprete decide, por su propia cuenta, que, en una reunión oficial, dos altos cargos cuyos gobiernos (o, parece, solo el español, pero estamos en una novela) han contratado sendos intérpretes (rigurosamente seleccionados por su competencia, sin duda, pero también por su lealtad, es decir, por su profesionalidad), los interlocutores se pongan a hablar de cosas más o menos íntimas está totalmente fuera de lugar. Usurpa un poder que no le corresponde (¡y yo soy un adalid desaforado del poder social del mediador!), lo cual es malo; y lo usa mal, lo cual es peor. (Viaggio, 2005: 9)

Baigorri (2005) es algo menos crítico o, por lo menos, entiende que Marías sí que percibe que el intérprete no se limita a pasar palabras de un idioma a otro. De hecho, el enfoque de este autor parece centrarse más en la técnica y en la formación, aunque no deja de lado el aspecto de la ética profesional presente en la famosa escena de los supuestos Thatcher y González y en otros momentos de la novela, aunque afirma con razón que "...la transgresión del código de conducta es quizás el rasgo que hace más atractiva la figura del intérprete como personaje literario" (Baigorri, 2005: 57) y nos hace ver que la ficción es ficción y que la visión que el público tiene de los intérpretes está sesgada por los estereotipos, muchos de los cuales ya pertenecen a otra época como el del "intérprete divo" o el de la supuesta rivalidad entre traductores e intérpretes.

En cualquier caso, la novela está llena de reflexiones sobre la fidelidad, la confidencialidad y la evanescencia del resultado del trabajo de los intérpretes. Marías interviene en el relato, a través de la voz de su personaje, para hacernos saber que traducir o interpretar no es tan fácil. Su especial sensibilidad lingüística se manifiesta en su primer discurso como académico de la lengua, en el que el autor de "Corazón tan blanco" nos ofrece esta perspicaz descripción de lo que sienten el traductor y el intérprete frente a la ilusoria perspectiva de quien no habla más lengua que la materna y piensa que es posible verter palabras literalmente de un idioma a otro. No en balde Marías ha traducido, ha interpretado y ha impartido clases de Traductología en distintas Universidades:

Si uno, además, conoce otras lenguas aparte de la que heredó en la cuna, la condición imprecisa, tentativa y volátil de los idiomas se le hace más manifiesta, y en seguida se encuentra con una brutal contradicción: por una parte, tenemos la tendencia a creer, y aun a dar por sentado, que todo puede decirse en todas las lenguas o por lo menos en las más próximas, y de ahí que nos sea natural preguntar, sin el menor reparo, «¿Cómo se dice esto en inglés?», o «Esa expresión francesa, ¿qué significa en español?», convencidos de que «esto» se ha de poder decir y efectivamente se dice en inglés, sólo que de otra manera, o de que «esa expresión francesa» ha de tener por fuerza un equivalente en español y de que por tanto «algo» debe de significar en nuestra lengua, también en ella. Y sin embargo, junto a esa creencia popular y generalizada de que todas las lenguas denominan en el fondo las mismas cosas, los mismos objetos, los mismos sentimientos, pensamientos, acciones, pasiones, las mismas sutilezas y los mismos hechos... nos encontramos a veces con que hasta aquello visible a

todos, que comparte la humanidad entera y que parece ser idéntico en todas las latitudes y para todos los individuos, independientemente de su procedencia y su cultura, tiene que ser por fuerza distinto en virtud del vocablo que se emplee para denominarlo. (Marías, 2008: 12-13)

Cierto conocimiento de nuestra profesión, pues, se deduce de las páginas de “Corazón tan blanco”, aunque nos hallamos, por fuerza, ante una obra de ficción y, como tal, lo que sucede en la novela no es realista. Debemos aceptar que el autor no pretende descalificar a los intérpretes ni menoscabar su código de conducta. Sin embargo, el éxito de esta novela en general y de la escena de los adalides en particular depende mucho del aura de verosimilitud que flota sobre la obra. Veremos, a continuación, cómo el autor aprovecha algunos eventos históricos para crear el telón de fondo de los acontecimientos de la trama principal.

2. EL CONTEXTO HISTÓRICO: LO QUE PUDO SUCCEDER Y NO SUCCEDIÓ SINO EN LA FICCIÓN

¿Qué pudo suceder en la realidad? ¿En qué acontecimientos históricos basa Marías su obra? Existen, de hecho, documentos que relatan las conversaciones entre Margaret Thatcher y Felipe González. La Margaret Thatcher Foundation desclasificó en 2014 las actas de una reunión celebrada entre ambos mandatarios en 1985, antes de la entrada de España en la Comunidad Europea. Dicho encuentro se celebró en la embajada británica en Moscú, con ocasión de los funerales de Konstantin Chernenko. El momento histórico es decisivo, Mijáil Gorbachov ha sido identificado como claro sucesor del fallecido Secretario General del Partido Comunista de la Unión Soviética y como hombre negociador y abierto al cambio. La Primera Ministra británica, aprovechando su asistencia a las exequias de Chernenko, programa reuniones con él y con otros líderes mundiales, entre los que se encuentran Mulroney, Machel, Bush (en ese momento vice-presidente con Ronald Reagan) y González, entre otros. En las notas de preparación y en las actas de la reunión se mencionan los principales temas de la discusión entre Thatcher y González. El principal de ellos es el de las negociaciones de adhesión de España a la CE, especialmente las relativas a la pesca. Gibraltar se toca solo como tema accesorio y, de hecho, en las notas para la preparación de la Primera Ministra se menciona como algo que el representante español pudiera tratar de plantear en el encuentro. La respuesta británica se anticipa y se describe de la siguiente manera:

Will study Spanish proposals on sovereignty against background of HMG's commitment to respect wishes of people of Gibraltar as in 1969 Constitution. Cannot consider fixed time-scales. First priority is practical cooperation. Should not try to force the pace. (MTF, 1985b)

Una curiosidad es que, entre los recortes de prensa utilizados para documentar a Thatcher sobre la situación en la Unión Soviética antes de aquella

visita a Moscú hay uno de *L'Actualité Mondiale* que, en un encuadre de noticias breves, incluye una foto de Milán del Bosch con una reseña del Consejo de Guerra que le enjuició, junto con Armada y Tejero. Evidentemente esta reseña es anterior a la entrevista de 1985 y no tiene nada que ver con ella, pero desde la perspectiva histórica dice mucho de la juventud de la democracia española en aquel momento y de cómo se debía percibir desde el extranjero.

No se menciona en absoluto, en ninguno de los documentos, la presencia de uno o varios intérpretes. Los asistentes a la conversación, además de los dos primeros ministros, son diplomáticos de carrera como Carlos Westendorp por parte española. Hay mención de “*two officials*”, sin especificar; quizás alguno de ellos fuera intérprete (MTF, 1985a). Se observa, desde luego, que es muy improbable que los mandatarios se queden solos en ningún momento con sus intérpretes. Las actas del encuentro nos indican que los diplomáticos no solo estuvieron presentes, sino que intervinieron en la conversación en varias ocasiones.

Se habla en ellas, en cualquier caso, de una futura visita de la “dama de hierro” a España. Tal vez sea esta visita la que Javier Marías tomo como base para su encuentro de ficción. Sabemos que Thatcher visitó España en dos ocasiones relevantes durante su mandato. Una en septiembre de 1988, la primera vez que un Primer Ministro británico hacía una visita oficial a nuestro país, y la segunda durante el Consejo de Madrid, celebrado en junio de 1989. De ambas tenemos documentos escritos y multimedia, pero no tan detallados como de la visita a Moscú. Nos quedan para el recuerdo las actas de las ruedas de prensa ofrecidas en ambas ocasiones¹, noticias aparecidas en la prensa escrita de la época y una extensa entrevista del periodista Felipe Sahagún a Margaret Thatcher para el programa de RTVE “En Portada”² en su visita a España de 1988. Entre los temas tratados estuvieron Gibraltar, las negociaciones para el ingreso de España en la UEO, la cooperación en materia de terrorismo, su carrera política y sus objetivos para el futuro. La entrevista se realizó en inglés y se emitió en diferido con la traducción en *off*. No parece que hubiera intérprete presente, dado que Sahagún habla también inglés en la misma. En su libro “Los años de Downing Street” (Thatcher, 2012), la Primera Ministra sí que relata su sentimiento de simpatía personal hacia Felipe González, aunque no compartiera sus ideas políticas y muestra su apoyo a la entrada de España en la Comunidad Europea para consolidar su democracia tras la caída de la dictadura de Franco. Después de la adhesión de España y Portugal a la CE, Thatcher nos habla en varias ocasiones de cómo ha encontrado apoyo en González en diferentes asuntos políticos europeos. No es sorprendente, pues, que

¹ <http://www.margaretthatcher.org/document/107331> y <http://www.margaretthatcher.org/document/107711>.

² <http://www.rtve.es/alacarta/videos/en-portada/portada-entrevista-margaret-thatcher/1760333/>.

Marías haya aprovechado un contexto político tan rico en acontecimientos para situar su obra.

3. EL PAPEL DEL INTÉRPRETE EN LA COMUNICACIÓN: EL ESPECTADOR INVISIBLE

Los intérpretes, como privilegiados testigos de la historia, observan sin ser vistos desde su atalaya, la cabina, sin involucrarse, sin manifestarse, sin querer saber, como Juan Ranz. “Juan escucha, como los intérpretes de conferencia, sin ser vistos por quien habla” (Furió, 2012) pero no interviene. La metáfora del intérprete “canal”, un mero conducto por el que pasa la información, encaja perfectamente en esta historia, en la que la intervención o el enjuiciamiento son impensables, aunque suceden en la ficción, porque infringirían el código ético de confidencialidad e imparcialidad que todo profesional de la interpretación debe acatar so pena de ostracismo y deshonor. Este concepto está tan aceptado entre los miembros de la profesión como “supernorma reguladora” (Zwischenberger, 2015) que se considera vinculante, por lo menos en el ámbito de la interpretación de conferencias, mientras que en el caso de la interpretación bilateral o de enlace, se plantea la hipótesis del intérprete “guardián de la puerta”, que interviene en la regulación de la comunicación entre las partes. Marías, por otra parte, no deja de recordarnos que, muchas veces, la función del intérprete también es decorativa e innecesaria para la auténtica comunicación. A través de la anécdota del delegado australiano que exige ser interpretado hacia el inglés nos lleva a una realidad alternativa en la que se usa “la vía indirecta de los auriculares, por los que todo suena mucho más vacilante pero también más importante” (Marías, 2000: 81). De la misma manera, en la escena de los adalides nos recuerda que los diplomáticos de carrera hablan idiomas y son los que realmente se encargan de discutir y negociar acuerdos y tratados internacionales, mientras que los altos cargos solo ponen su cara en la foto. La presencia de los intérpretes en las conversaciones entre altos mandatarios es importante, según el escritor, no solo porque estos últimos no suelen hablar idiomas, sino porque “si nos ausentáramos ellos sentirían que no se estaba dando a su cháchara el adecuado realce y si hay algún altercado se nos podrá echar la culpa” (Marías, 2000: 88). Se identifica, pues, otra función más para el intérprete, la de parapeto o escudo tras el que se resguardan los clientes y al que se puede echar la culpa si algo falla.

Es posible, entonces, reconocer otra función importante del intérprete en la obra que nos ocupa: la de crear un espacio y establecer la distancia, a través de un filtro que no siempre deja pasar lo más correcto o lo más exacto de la información que destila, como sería deseable, sino que interviene en los rituales protocolarios como una pieza necesaria del engranaje de la diplomacia internacional. Una pieza

que separa a los interlocutores, les da tiempo para pensar en su intervención, les permite culpar a otro de la falta de entendimiento y les confiere un estatus más elevado. En este panorama, el intérprete de Marías se esfuerza por intervenir y dejar su huella histórica y no se contenta con ser un mero espectador invisible, que es lo que debería ser. Es por eso que es un personaje de ficción y el protagonista de la novela, porque se sale de su papel y crea una realidad alternativa. La infracción de la “supernorma” nos saca de la realidad y genera la ficción.

4. LA CABINA COMO ATALAYA DEL INTÉRPRETE PARA LA OBSERVACIÓN DE LOS EVENTOS HISTÓRICOS

En el transcurso de la novela, la trama plantea en numerosas ocasiones lo que Calvelo denomina “escenas de balcón”. Este autor llega a identificar hasta 6 escenas “en las que Juan, secretamente, físgonea diálogos u acciones de los demás personajes” (Calvelo, 2002). El intérprete ficticio, haciendo uso de la invisibilidad y de la perspectiva que la altura le confiere, observa a los demás personajes sin intervenir y va obteniendo información que no deseaba obtener en un principio. El paralelismo con la cabina de interpretación es evidente.

Lo curioso es que, la única vez que en la novela podemos observar al intérprete a ras de suelo, cara a cara con sus clientes, es precisamente el momento en que decide romper el código ético y opta por interferir en la conversación, tergiversando el mensaje y provocando una de las conversaciones ficticias más interesantes de la literatura reciente. En la modalidad consecutiva bilateral, Juan Ranz encuentra su ocasión para dejar de ser el conducto de la información y convertirse el “guardián de la puerta” con el poder de moldear la conversación a su guisa. En este caso, Juan traslada la figura de observador a Luisa, que asiste a la escena escandalizada pero muda, sin manifestarse, aunque sea con un carraspeo. Esa complicidad que se crea entre los dos personajes, que comparten la culpabilidad de la falsedad y la falta de ética, es determinante en la relación personal en la que la trama les envuelve. Sin embargo, cuando Luisa relata otro encuentro ficticio entre Thatcher y González en un viaje de este último a Londres antes de que la Primera Ministra abandone su cargo¹, no parece incurrir más que en una leve infracción del código de confidencialidad ya que se muestra discreta en sus revelaciones y se centra, sobre todo, en los aspectos anecdóticos de las

¹ Tenemos constancia de un viaje de González a Londres, el 19 de junio de 1989, para ultimar los detalles del Consejo Europeo de Madrid, bastante alejado de lo que habría podido ser una “mudanza” de Downing Street, ya que John Major no llegó a ocupar el cargo de Primer Ministro británico hasta noviembre de 1990 (<http://hemeroteca.abc.es/nav/Navigate.exe/hemeroteca/madrid/abc/1989/05/29/031.html>).

referencias de la “dama de hierro” a la obra de Shakespeare “Macbeth”, necesarias para comprender el título y el argumento de la novela. Esta entrevista también es coherente con la realidad histórica, ya que menciona que luego González abandonó a la todavía entonces Primera Ministra “para ir a entrevistarse con su sucesor”, John Major (Marías, 2000: 324).

Calvelo (2002), mediante la metáfora del balcón, y García (1999), desde la teoría de los actos de habla, hipotetizan que esta novela nos transmite, a través del personaje de Juan, un deseo de no querer saber, de inquietud ante los peligros de la verdad. En el primer autor que mencionamos en este párrafo, está muy presente el olvido de los hechos del pasado que pueden llevar a fricciones irreconciliables. En la novela se trata del asesinato de la tía del protagonista y de algunos chanchullos de su padre, amparado por el régimen franquista. Juan Ranz no quiere saber, piensa que es mejor no dejar aflorar todo aquello. La relación con el ejercicio de “desmemorización colectiva”, necesario para la reconciliación producido en la Transición española es evidente (Yeste, 2010). De la misma manera, Juan no quiere saber nada de la turbulenta historia de su familia, ni de otras historias paralelas de la trama, pero se va enterando poco a poco, desde el balcón, desde la sombra, lo mismo que se va enterando, desde su cabina de intérprete, de los retazos de la historia que le parecen tan banales, tan aburridos e innecesarios, pero a los que no puede evitar asistir, dada su profesión.

La simultaneidad de la interpretación, por último, fuerza al intérprete a ir construyendo el discurso meta a base de retazos y retales y, por mucho que se utilice la estrategia de la anticipación, no se conoce toda la verdad hasta que la narración ha terminado. Es por ello que, observando desde su atalaya, sin ser vistos, como Juan Ranz, la historia pasa por las mentes y las bocas de los intérpretes como el agua pasa por una tubería, sin desvirtuarse. No puede haber juicios. No puede haber parcialidad. De esa manera, los intérpretes simultáneos se ven obligados, desde su punto de mira sin otra perspectiva que la del discurso entrante que se va desplegando como un blanco móvil, a ofrecerse como meros conductos translativos, como canales invisibles de la información y de la historia, aunque solo sea porque, como dice Javier Marías en su discurso de ingreso en la RAE¹: “Lo que uno ve y vive es por definición fragmentario y sesgado, y la simple ordenación de los vocablos y frases que uno emplea en la relación de algo es ya una infidelidad a ese algo. La narración no admite la simultaneidad...” (Marías, 2088: 18-19).

¹ <http://www.rae.es/mediateca/discurso-de-ingreso-en-la-rae-de-javier-marias>.

Referencias

- Baigorri, J. (2006) “El interprete como personaje de ficción en la narrativa contemporánea: algunos ejemplos” in S. Bravo Utrera, R. García López (coord.), *Estudios de traducción: problemas y perspectivas*, Las Palmas, ULPGC, pp. 47-66.
- Calvelo, O. (2002) “Memoria, olvido e historia en Corazón tan blanco de Javier Marías” in *Ciberletras: revista de ciencia y cultura*, nº 6, <http://www.lehman.cuny.edu/ciberletras/v06/calvelo.html>, consulta 11.01.2017.
- El País (2002) “Nunca Imaginé el éxito de *Corazón tan blanco*”, http://elpais.com/diario/2002/05/12/cultura/1021154401_850215.html, consulta 14.01.2017.
- Furió, M.J. (2012) “*Corazón tan blanco*, de Javier Marías. El traductor impasible” in *El Trujamán* (revista del Centro Virtual Cervantes), http://cvc.cervantes.es/trujaman/anteriores/abril_12/09042012.htm, consulta 16.01.2017.
- García, C.J. (1999) “La resistencia a saber y *Corazón tan blanco* de Javier Marías” in *Anales de la literatura española contemporánea*, vol. 24, nº 1-2, pp. 103-120.
- Kurz, I. (2014) “On the (in)fidelity of (fictional) interpreters” in K. Kaindl, K. Spitzl (eds.) *Transfiction. Research into the realities of translation fiction*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, pp. 205-220.
- Margaret Thatcher Foundation (1985a) *Spain: No.10 record of conversation (MT - Spanish Prime Minister Felipe Gonzalez)*, <http://www.margareththatcher.org/document/139071>, consulta 11.01.2017.
- Margaret Thatcher Foundation (1985b) *Cold War: UKE Moscow to FCO* (“Election of Gorbachev”), <http://09b37156ee7ea2a93a5e-6db7349bced3b64202e14ff100a12173.r35.cf1.rackcdn.com/PREM19/1985/PREM19-1646.pdf>, consulta 11.01.2017]
- Marías, J. (2000) *Corazón tan blanco*, Barcelona, Suma de Letras S.L.
- Marías, J. (2008) *Sobre la dificultad de contar*, Madrid, Real Academia Española.
- Thatcher, M. (2012) *Los años de Downing Street*, Madrid, Aguilar.
- Viaggio, S. (2005) “El delirio de Marías o los disparates que se dicen de nosotros”, <http://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:XimgihkT9f0J:sergioviaggio.com/wp-content/uploads/2009/09/marias.doc+&cd=1&hl=en&ct=clnk&gl=es>, consulta 11.01.2017.
- Yeste, E. (2010) “La transición española. Reconciliación nacional a cambio de desmemoria: el olvido público de la Guerra Civil” in *Historia Actual Online*, nº 21, pp. 7-12, <file:///Users/drm/Downloads/408-1289-1-PB.pdf>, consulta 19.01.2017.
- Zwischenberger, C. (2015) “Simultaneous Conference Interpreting and a Supernorm That Governs It All” in *Meta: Journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, Vol. 60, nº 1, pp. 90-111.

Sitografía

- <http://hemeroteca.abc.es/nav/Navigate.exe/hemeroteca/madrid/abc/1989/05/29/031.html>, consulta 26.01.2017.]
- <http://www.margareththatcher.org/document/107331>, consulta 26.01.2017.
- <http://www.margareththatcher.org/document/107711>, consulta 26.01.2017.
- <http://www.rae.es/mediateca/discurso-de-ingreso-en-la-rae-de-javier-marias>, consulta 26.01.2017.
- <http://www.rtve.es/alacarta/videos/en-portada/portada-entrevista-margaret-thatcher/1760333/>, consulta 26.01.2017.
- <http://www.rtve.es/alacarta/videos/en-portada/portada-entrevista-margaret-thatcher/1760333/>, consulta 26.01.2017.

María Dolores RODRIGUEZ MELCHOR is a PhD tenured lecturer, ACI accredited conference interpreter and associate member of AIIC. During her early career she worked in Brussels as a staff interpreter at SCIC. She is currently director of the Master’s Degree in Conference Interpreting and of the Department of Translation, Interpreting and Multilingual Communication at Comillas Pontifical University (Madrid)

A Life of Languages: The Contributions of Kató Lomb to Language Learning and Interpreting through Her Second-Language Acquisition Theory

Tímea FERENCZ

Babeş-Bolyai University

Abstract. This article aims to present the life and work of Kató Lomb (1909-2003)—one of Hungary’s most accomplished interpreters, translators and linguists—in the light of interpreting and interpreter training. Due to the dire circumstances during and after the Second World War, at the beginning of her lifelong language-learning journey Lomb faced a lack of foreign language teachers in post-war Hungary, limited works of literature (especially in ‘exotic’ languages), even fewer textbooks and very little contact with the spoken languages. This interplay between hardship, necessity and innate curiosity towards languages, paired with remarkable perseverance, led to the emergence of her novel language acquisition method in which pleasure reading, i.e. reading in the learner’s areas of interest, plays a central role. The majority of the sixteen languages that Lomb learned throughout her adult life, and which she used in her decades-long career as one of the first simultaneous interpreters in Hungary, were self-taught. Her legacy, both as interpreter and author, has contributed to the popularisation of the interpreting profession and left an indelible mark both on foreign language acquisition theory from the perspective of a polyglot and, indirectly, on interpreting. Her success in mastering an impressively large number of languages makes her recommendations regarding autonomous language learning extremely valuable, especially for interpreters wanting to improve their passive language skills or to learn a new language. In this article we will examine the ways in which learners can use Lomb’s method and compare it to existing second-language acquisition (SLA) research, but also establish connections between her recommendations regarding language learning and interpreter training.

Keywords: Kató Lomb, second-language acquisition, core novel method, linguaphile, Azilian.

INTRODUCTION

One of the crucial skills all good interpreters must possess is language proficiency in several languages. Many interpreters are multilingual but few reach the degree of mastery in language learning that Kató Lomb (1909-2003) achieved in her career as language instructor, interpreter and translator. In Hungary she is mostly known for being a successful polyglot and one of the country’s most prolific linguists. Necessity and dire economic conditions led Lomb to start learning English on her own at the age of 24. She felt the process of language

learning brought her so much joy and such a sense of accomplishment that she never stopped learning; from Latin through Russian to Japanese, she acquired 16 languages to various degrees of proficiency, and took up her 17th language, Hebrew, in the years before her death. Remarkably, she achieved this almost entirely autonomously through the language-learning method she intuitively devised and outlined in her book *Polyglot: How I Learn Languages*, which was first published in 1970.

This article aims to briefly present the life and career of the Hungarian language professional and to investigate the ways in which her observations and recommendations can be used for second-language acquisition as well as in interpreter training. Several reasons lie behind this choice of topic: (a) Lomb entered history as one of the first simultaneous interpreters in the world (Lomb, 2008:viii); (b) her *ten requests* (Lomb, 2008:159) can be applied both to language learning and interpreter training; (c) her method is especially suited for adults who are already working and thus have less time at their disposal to attend regular language classes; (d) her prolific career as interpreter and translator undeniably raised awareness of the profession both at the national and international level; (e) she earned her living using 16 languages with various degrees of proficiency, making her one of the most accomplished interpreters and translators in her home country; (f) she learned almost all her languages in adulthood and on her own; (g) she devised a method of second-language learning that has been described by S. Alkire (2005) as having ‘strategies for, and conclusions about, language learning that closely correlate with those of successful learners documented in major SLA [second-language acquisition] studies of the past 25 years.’ The conclusions drawn from her ‘ten requests’ may prove helpful both for budding interpreters wanting to improve their target language (TL) skills and for seasoned professionals who wish to add another language to their combination or who are simply looking for a strategy to avoid forgetting their working languages.

LOMB, THE LINGUAPHILE

Kató Lomb discovered her remarkable ability to learn languages only after acquiring her doctorate in chemistry and being forced by circumstances to rethink her career. This learning from necessity is, among other things, the reason why she preferred to call herself a linguaphile as opposed to a linguist/philologist; Lomb defined a linguaphile as ‘the person who wishes to acquire a language with the goal of actually using it’ (Lomb, 2008:36). In one of several metaphors regarding language learning and language use, Lomb illustrated the difference between

linguists and linguaphiles, calling the former choreographers and the latter ballerinas (*idem*).

Due to the deep recession the country had sunk into, Lomb's 'spanking new degree' offered few employment opportunities, so she quickly decided she would teach languages for a living. Having already studied French at school, she started learning English at the age of 24 by studying a novel by Galsworthy, and then continued with Russian, which she learned from a two-volume, second-hand Russian-English dictionary and a romance novel from 1910 left behind by Belarusian tourists at an inn where she stayed with her husband. She continued to study languages with the same method she had developed, and managed to acquire an additional 12 languages: German, Spanish, Italian, Romanian, Japanese, Chinese, Polish, Bulgarian, Danish, Latin, Czech and Ukrainian. In the foreword to her book on her approach towards language learning, *Polyglot: How I Learn Languages* (2008), she states:

I only have one mother tongue: Hungarian. Russian, English, French, and German live inside me simultaneously with Hungarian. I can switch between any of these languages with great ease, from one word to the next. Translating texts in Italian, Spanish, Japanese, Chinese and Polish generally requires me to spend about half a day brushing up on my language skills and perusing the material to be translated. The other six languages [Bulgarian, Danish, Latin, Romanian, Czech, Ukrainian] I know only through translating literature and technical material. (2008:ix)

Lomb interpreted for Budapest City Hall after the capital's liberation in 1945, and was soon appointed head of the Metropolitan Office of Tourism, then manager of administrative affairs of the Allied Commission in Hungary. In these positions Lomb interpreted not only into Hungarian, but also into English, Russian and French, and often from one foreign language into another, 'switching languages every 10 minutes or so' (Lomb, 2008:30). This immensely challenging task turned Lomb from a modest foreign language speaker with no interpreting training into a professional: she instinctively realised how to switch between linguistic contexts in a few seconds.

A few years later Lomb had made such progress with Chinese that she was hired to interpret for Chinese delegations in Hungary, and subsequently travelled the world as an interpreter for various political and business delegations. All of this is a testament to her successful language-learning method, thus making it worthy of analysis.

LOMB, THE LANGUAGE TEACHER

When the book presenting her language-acquisition method was first published in 1970, her claim that an innate ability or talent is not necessary in language learning was—and perhaps still is—very controversial. A self-declared ‘foreign language flop’ (Lomb, 2008:23) in her teenage years, Lomb later went on to crystallise her view on language acquisition in the following equation (ibid.:176):

$$\frac{\text{invested time + motivation}}{\text{inhibition}} = \text{result}$$

Fig. 1. Factors influencing language learning

Lomb argues that it is these three factors, and not an innate talent, that lead to the desired result of learning a language, stating that the difference in progress between two foreign language learners who started learning a given language at the same time is most likely due to the fact that one devotes more time to the task, has stronger motivation, uses more intelligent methods of learning, or is simply smarter than the other (*idem*). Inhibition, in Lomb’s view, is defined as ‘the fear of making mistakes’ (*idem*), which prevents foreign language learners from speaking the foreign language.

In this same book Lomb presents her language learning method using the example of a made-up language, Azilian. When faced with a new language such as Azilian, the first step in Lomb’s language-learning method is to acquire a dictionary between Azilian and the learner’s mother tongue. If such a dictionary does not exist, an Azilian-English dictionary (or other foreign language spoken by the learner) will also do. In this first step the dictionary is to be used as a textbook: by perusing it, Lomb infers some of the rules of the language to be learned; for instance, the words for countries and nations, as well as the scientific terminology common to other languages prove helpful in understanding the relationship between letter-characters and phonemes in the Azilian language. No memorising of words occurs in this stage, it is merely a phase of glossing over words and trying to deduce some basic rules. Second-language acquisition (SLA) research (Harmer, 2007:246; Alkire, 2005) strongly recommends the use of bilingual dictionaries in language acquisition, although ‘bilingualised’ dictionaries, *i.e.* dictionaries that also provide monolingual-dictionary-like context, have proven to be the most successful for comprehension and production tasks (see Laufer & Melamed, 1994).

The next step in Lomb's method involves buying a textbook and some Azilian literature. For the former, Lomb recommends textbooks with an answer key, since her approach targets autonomous learners. For the latter, Lomb usually picks plays or short stories. At first reading, the only words that should be written down by the reader are those whose meaning can be inferred from context. Lomb discourages noting words in isolation, stressing the importance of context. Although research on the use of textbooks with an answer guide is very limited, learning vocabulary in context is advisable in SLA (see Harmer, 2007).

Lomb's third step is dedicated to becoming acquainted with verbal comprehension and pronunciation by listening to radio broadcasts in the Azilian language. Lomb prefers news bulletins because they present the international events of a given day and, more importantly, are also available in another, more familiar language for comparison purposes. Lomb would also tape a radio broadcast once a week and listen to it several times, always concentrating on and exercising her pronunciation.

A further step in Lomb's method is finding a teacher who speaks Azilian, or at least a native speaker who should (1) speak at a slower speed than average in order for the learner to be able to identify as many words from context as possible and (2) correct the learner's Azilian in written assignments prepared for each class.

The final step in the Lomb method involves travelling to and learning about Azilia, both of which contribute to a better cultural understanding of the language. Lomb suggests several activities designed for this purpose: for example, in order to avoid the difficulties presented by subject-specific vocabulary and grammar that might make the activity burdensome or tedious, the learner can participate in (or give) lectures on Azilia in their mother tongue, or seek out opportunities to travel to Azilia. In Lomb's view the positive impact of a trip to Azilia on the learner's Azilian is influenced by two factors: the extent to which the learner is given the chance to consciously observe Azilian in its natural form and the level of knowledge of Azilian at the time of departure. She recommends attending guided city and/or museum tours in the Azilian language and argues,

'A' and 'F' students will benefit the least from trips. Those who know nothing at the outset will probably return with virgin minds. For those at a very advanced level, improvement will be difficult to detect. The best results will show [...] at the intermediate level. (Lomb, 2008:159)

Lomb's intuitive language-acquisition method is consistent with Chomsky's language-acquisition model, which argues that the procedures and mechanisms needed for the acquisition of language—called the Language Acquisition Device or LAD—are innate (see Chomsky, 1967:9). This is why children acquire their first language so easily; they intuitively process, analyse and successfully use the little input they receive, as confirmed by their linguistic

performance (see Chomsky 1967:4). Learning any other second language undergoes a similar process. Krashen and Terrell's 'Natural Approach' (1995), in which communication with native speakers of another language is seen as the goal of the language-learning process, is a contribution to the Chomskyan theory, whereby the authors distinguish between 'learning' and 'acquiring' a foreign language. Learning always occurs in formal settings, whereas acquiring is done incidentally, in informal settings (Krashen & Terrell, 1995). If children are so successful in mastering their mother tongue without any prior knowledge of grammar rules, pronunciation etc., *i.e.* at 'acquiring' any given language, it may not be far-fetched to assume that the ability to learn languages really does dwell within us. With her suggestion of pleasure reading, Lomb intuitively put this theory into practice; when reading things that interest us, we pay more attention to the message than the packaging, in other words our focus shifts from vocabulary, grammar and syntax, to understanding the meaning (which is another key element of foreign language proficiency and, incidentally, interpreting). This does not mean that grammar is not important, but as stated by Krashen and Terrell, 'focusing on communication goals provides far more comprehensible input and encourages more language acquisition, than [...] grammar' (1995:72).

LOMB, THE LANGUAGE LEARNER

The 1950s saw Lomb become one of the first simultaneous interpreters in Hungary, and she also became well known even outside the country's borders. So much so, in fact, that she and her colleagues in the Hungarian interpreting delegation were known as 'the Lomb team' (Lomb, 2008:16). Apart from describing her approach to learning languages, Lomb also compiled her own rules of language acquisition—a Ten Commandments of sorts—calling them the *Ten Requests*:

I. 'Spend time tinkering with the language every day. If time is short, try to at least produce a 10-minute monologue. Morning hours are especially valuable in this respect: the early bird catches the word!' (ibid.:159)

In Lomb's view, silent monologues (or 'autologues' as she calls them) are an outstanding way to expand one's vocabulary and also present a strategy to avoid forgetting the language, since the learner does not burden a conversation partner with their hesitations, grammatical mistakes and lack of vocabulary. In order to avoid reinforcing bad pronunciation from their own speech, learners are advised to keep the monologue silent (ibid.:77).

The latest 'competition' I participated in was like that: who has the largest stock of synonyms for the English word *drunk*? [...] I won

hands down with the terms *blotto*, *pifflicated*, and *intoxicated*. The only reason I didn't receive the gold medal was that I was the only participant in the competition; all this took place on a night coach ride to Rome [...]. (ibid.:125)

Thanks to the abundance of written and spoken materials available on the internet in most languages, it has become incomparably easier—for students of interpreting as well as language learners—to complement Lomb's suggested autologues with a series of varied language exercises: apps, specialised websites, and podcasts can help us to divide our time dedicated to language learning into more manageable and less intimidatingly long sessions.

II. If your enthusiasm for studying flags too quickly, don't force the issue but don't stop altogether either. Move to some other form of studying, e.g., instead of reading, listen to the radio; instead of writing a composition, poke about in the dictionary, etc. (ibid.:159)

One of the most profound conclusions to be drawn from Lomb's book is that learning languages is, and should be, a source of joy. In order to keep herself entertained and battle the monotony of repetitive tasks, Lomb suggested a variety of learning methods. One of these was interesting reading, i.e. selecting texts from one's own area of interest and reading them for pure pleasure. Although Lomb argues that texts and literature should be read actively and purposefully, as well as several times, it has been suggested that even pleasure reading can lead to incidental acquisition of vocabulary (see Krashen, 1982 and Ponniah, 2011).

The relevance of this second recommendation is further highlighted by the fact that it can be applied to interpreting as well. Whether for interpreting students consciously preparing for their future profession in individual or group study sessions, or interpreters preparing for their next assignment, task diversity prevents frustration and discouragement and is the best way to succeed.

III. Never learn isolated units of speech; rather learn them in context. (Lomb, 2008:159)

Lomb argues that filler words such as *quite*, *of course*, *in fact*, *mostly*, *anyway*, *still*, *well*, etc. as well as filler clauses such as *on the contrary*, *I tell you* or *the situation is that...* provide the speaker with a little pause to rest and remember the essential elements of the utterance. These 'non-negligible negligibles' are especially relevant in the context of simultaneous interpreting where the interpreter always appreciates a short break. Moreover, it has been proven that learning vocabulary in context is advisable: 'words-in-combination have to be perceived as meaning units in their own right, just as single words such as *book* or *table* do' (Harmer, 2007:38).

In the chapter dedicated to the interpreting profession, in which she highlights the difference between escort, negotiation and conference interpreters,

Lomb insists that simultaneous interpreting is the most intellectually demanding of these tasks, as ‘the manifestation of the highest level of achievement in a foreign language’ (Lomb, 2008:191). In the comparison between different modes of working and simultaneous interpretation, the latter emerges as the more challenging task, due to the need to convey someone else’s thoughts, the time pressure and inherent difficulties that cannot be tackled only at the level of language, and the specialised knowledge. In addition, the constant need to anticipate how the speaker will finish his or her sentence (just think of the syntax of the German language, where the predicate has to be in the final position of the subordinate clause), or even worse, semi-finished sentences, might leave even a seasoned interpreter at a loss for words. Fortunately, Lomb has a handy solution for just such cases in the form of filler expressions or words that give the interpreters a few spare seconds to gather themselves and continue. She argues that it is vital for interpreters not to make pauses as, ‘the sudden silence will awake even the delegates peacefully napping in their headphones’ (Lomb 2008:193) and also states that formal expressions stemming from lectures and speeches make better ‘lubricants’ than fragments of ordinary conversation.

IV. Write phrases in the margins of your text and use them as ‘prefabricated elements’ in your conversations. (ibid.:159)

This rule is closely related to the core novel method of SLA (see Krashen & Kiss, 1996), which is based on the form of reading adopted by Lomb. For language-learning purposes, Lomb suggests buying both a textbook with an answer key as well as literature in the foreign language, and writing out expressions and sentences that may be useful at a certain point in the future. When selecting a piece of literature, Lomb’s first criterion is for the book to have been written before 1950 (bear in mind that her book was first published in 1970), because, as she argues, the style of modern works of literature may pose difficulties even in one’s mother tongue. At first reading, the only words to be noted down are those whose meaning could be inferred from context. Lomb discourages writing down isolated words, highlighting the importance of context, and of learning not words but pieces of conversation or natural speech that the learner can use in various settings.

In order to avoid one-sided language acquisition, Lomb also recommends aural input from radio broadcasts and classes with a native speaker, with the aim of improving verbal understanding of the language to be learned. Indeed, there seems to be evidence that correlates audio input with improved verbal comprehension. As Wipf (1984:7) argued, radio exposes learners to a wide array of subjects, accents, speakers and idiomatic language, which in turn makes it possible to learn grammar and vocabulary through authentic texts. As already mentioned, Lomb preferred news bulletins because they present the international events of a given day and, more importantly, are also available in another, more familiar language for

comparison purposes. She suggests jotting down every new word and looking it up in the dictionary immediately after the broadcast is over, while the topic is still fresh in the learner's mind, as well as repeating the words in context after several days.

Novice interpreters preparing for an assignment are especially advised to take heed of Lomb's advice in this area: writing out the terminology *in context* (e.g. if the unknown term is *judgement*, also note all possible verbs and other modifiers that could accompany it: *to pronounce/enforce/execute/pass a judgment* etc.) seems plausibly more useful for speech production and also vocabulary acquisition than noting isolated words.

V. Even a tired brain finds rest and relaxation in quick, impromptu translations of billboard advertisements flashing by, of numbers over doorways, of snippets of overheard conversations, etc., just for its own amusement. (Lomb, 2008.:160)

This fifth rule places emphasis on the fact that language can be exercised in various, even non-formal settings and that one should maximise idle time. The message beyond the actual words of this recommendation is to keep one's eyes and ears open and to seize every opportunity to learn something new. We could argue that even such mundane translation circumstances might pose difficulties to the foreign language learner with a limited vocabulary.

Pairing this with checking in the dictionary every word one cannot remember or does not know ensures that the term will be learned *in context*, which is a precondition of the successful acquisition of vocabulary and provides a framework 'in which already acquired pieces of information are remembered and new ones are consolidated' (Lomb, 1979:25). This might have been more difficult to do in the 1970s when the first issue of Lomb's book was published, but it has become incomparably easier with the advent of smartphones and wireless Internet.

Although it is arguable that interpreters would find rest and relaxation in translating *anything* after a long workday, acquainting oneself—even if only hypothetically—with all sorts of different scenarios may indeed be a good way to perfect the ability to spontaneously and quickly react in various situations, which, in turn, is an essential skill for any professional interpreter.

VI. Memorize only that which has been corrected by a teacher. Do not keep studying sentences you have written that have not been proofread and corrected so mistakes don't take root in your mind. If you study on your own, each segment you memorize should be kept to a size that precludes the possibility of errors. (Lomb 2008:160)

Consistently with SLA theory (see Alkire, 2005), Lomb highlights the importance of the trained teacher, irrespective of their native language, over the untrained native speaker. The role of the native speaker, even as an untrained teacher has nonetheless been supported by studies in ELT (see Krashen, 1985).

This is yet another straightforward piece of advice that can be applied both to language learning and interpreter training; it is not only language-related errors that should be corrected, but mistakes made during interpretation exercises should also be pointed out in the feedback received from trainers and/or peers.

VII. Always memorize idiomatic expressions in the first person singular. For example, 'I am only pulling your leg.' (Lomb 2008:160)

This rule is meant to prevent linguistic *faux pas* in the foreign language. Idiomatic expressions play a crucial role in language learning, their use making the speaker sound more like a native. In order to avoid mishaps, Lomb suggests learning them in the first person singular. Idiomatic expressions are not only tricky to use correctly, they are also notoriously difficult to interpret: 'Understanding commonly used idiomatic expressions occurring in natural language is key to appropriate interpretation' (Crezee & Grant, 2013:1). A pilot study carried out by Crezee & Grant (2013) that tested interpreting students' familiarity with idiomatic expressions demonstrated that (1) there is a correlation between the interpreter's ability to recognise idiomatic speech as such and their ability to correctly decode and transmit it, and (2) conscious memorising of idiomatic expressions leads to better interpreting performance. Students participating in the study reported that the research project had increased their awareness of the importance of recognising idiomatic language (ibid.:20), therefore making Lomb's advice applicable to interpreting as well. Awareness of idiomatic speech and being confronted with examples of its occurrence in natural settings made 91% of participants state that they would opt for paraphrasing such expressions, a conclusion also supported by theorists. Nolan (2005), for instance, recommends that upon realising a speaker is about to utter a proverb or saying (usually following words such as 'as the proverb goes...', 'there's an old saying in my country...' etc.) the interpreter should use cautious introductory sentences such as 'We have a saying *to the effect that...*' (ibid.:77) because this careful wording enables the interpreter to wait and see whether the expression has an equivalent in the target language and then use it, or, if there is none, or the interpreter cannot remember one, to paraphrase it in the TL and still sound professional.

VIII. A foreign language is a castle. It is advisable to besiege it from all directions: newspapers, radio, motion pictures which are not dubbed, technical or scientific papers, textbooks, and the visitor at your neighbor's. (Lomb 2008:160)

In describing her method, Lomb acknowledges that extensive and conscious reading, active listening to radio broadcasts or recordings of the foreign language as well as diligent work on written assignments in one's textbook alone does not cover one of the essential areas of language learning: verbal comprehension and speaking (ibid.:149). In order to ease the great anxiety of

having to speak with someone in the foreign language one is studying, Lomb again advises the learning of words in context (e.g. an *obstacle* is *overcome*, a *duty* is *fulfilled*, a *demand* is *satisfied*, a *role* is *played*, etc.), ensuring that a particular word will be interpreted correctly since its relationships will describe its meaning much more accurately and that the learner will have a whole set of language building blocks memorised in context that can be used in various settings (ibid.:140). With regards to learning vocabulary, Lomb argues that if one wants to learn the contemporary spoken language, one should turn to modern literary works instead of textbooks or other books targeting language learning that are ‘written in stilted language and are thus not reliable sources of live speech’ (ibid.:84). She also emphasises the learning words such as *hey*, *well*, *y’know*, *huh*, *kind of*, etc., stating that they occur much more frequently in everyday conversations than ‘dictionary words’. Until the learner starts to learn such colloquialisms through usage, the best way to learn them, she argues, is from contemporary prose (ibid.:84). Just like with Lomb’s other recommendations, research and studies have validated this rule as a strategy of ‘good’ language learners (see Alkire, 2005).

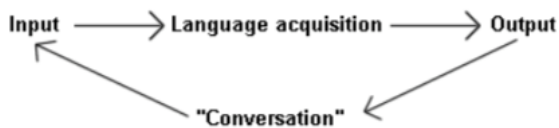
It may not be immediately evident, but the link between this recommendation and interpreting can be seen if one reads between the lines. Using a variety of language-learning resources is advisable not only to language learners but also to interpreters, since it is only from varied materials that one can become acquainted with all registers of the TL: specialised vocabulary from the television, radio, scientific articles and newspapers, but also natural, colloquial language encountered during a visit to a neighbour. Seeing that idiomatic expressions, which are notoriously difficult to interpret, abound in colloquial language, the importance of the TL as used colloquially by natives should not be underestimated.

IX. Do not let the fear of making mistakes keep you from speaking, but do ask your conversation partner to correct you. Most importantly, don’t get peeved if he or she actually obliges you—a remote possibility, anyway. (Lomb 2008:160)

It is in speaking that Lomb identifies one of the biggest challenges in language learning: pronunciation. Although pronunciation may be of little value without proper grammar and vocabulary, it is still the criterion by which the learner’s language knowledge is judged when she or he first speaks. In the chapter dedicated to reading and pronunciation Lomb also debunks two myths regarding learning pronunciation: (1) that ‘good pronunciation needs an ear’ and (2) that ‘in order to learn good pronunciation, it is enough to hear it’ (ibid.:90-91). Related to the first issue, Lomb uses the example of musicians who speak foreign languages well but with a marked accent, saying that it is ‘auditive intuition’ that is required for acquiring correct pronunciation, rather than the commonly meant (musical) ‘ear’. Lomb defines ‘auditive intuition’ as the ability to hear the sounds in the

foreign language that differ from one's mother tongue and to mentally differentiate between them (shorter or longer, more closed or open, sharper or flatter than how they resonate in one's mind). As for the second issue, she argues that learning pronunciation only by hearing it is about as unlikely as watching professional figure skaters on television and then being able to 'do the three-turn loop or the double axel jump on the ice rink the next day' (ibid.:91). Lomb argues that as well as learning the pronunciation rules of the foreign language—not just in general but by contrasting them with one's mother tongue—a great deal of repetition is needed in order to perfect one's pronunciation. Once again, Lomb underscores the role of the teacher: while some may learn to pronounce the word 'film' through their 'auditive intuition', the process is much more conscious if the learner is aware of the pronunciation rules of the language in question; directing the learner's attention to such rules is the task of a good teacher (ibid.:92). As already mentioned, pronunciation needs practice, and Lomb recommends paying particular attention to those words whose faulty pronunciation leads to a change in meaning. She also advocates practising in front of the mirror, enabling the learner to observe the position of his/her mouth (ibid.:93). Radio and television programmes are also mentioned as tools for learning pronunciation but only if listened to *consciously* and *actively*. This piece of advice can be regarded as especially relevant for interpreters since it contributes to the development of active listening and vocabulary, specialised knowledge and consciously monitoring output.

Interestingly, the 'Input Hypothesis' (see Krashen, 1982) argues that output noticeably influences language acquisition, affecting the *quantity* and the *quality* of the input directed at the learner. Engaging in conversation is considered likely to be much more effective than eavesdropping, for example, because the learner has a certain degree of control over the topic discussed. However, producing output, as the following figure shows, indirectly influences language acquisition:



Comprehensible input is responsible for progress in language acquisition.

Output is possible as a result of acquired competence.

When performers speak, they encourage input (people speak to them). This is conversation.

Fig. 2. How output indirectly contributes to language acquisition.

(Krashen, 1982:61)

This viewpoint supports Lomb's conviction that the best way to learn a foreign language is to read extensively and have interesting, relevant and comprehensible input (Krashen, 1982:66).

X. Be firmly convinced that you are a linguistic genius. If the facts demonstrate otherwise, heap blame on the pesky language you aim to master, your dictionaries, or this book—but not on yourself. (Lomb, 2008:160)

Lomb is convinced that anyone can learn a foreign language if they put their mind to it. She stresses that self-confidence is crucial in tackling the challenge of learning a language. Another factor in the success of any language-learning endeavour is motivation. Learners can be intrinsically or extrinsically motivated to succeed in a particular task, with intrinsically motivated activities being those that we carry out for their own sake, without expecting a reward. Edward Deci (1975:23) states that, 'Intrinsically motivated behaviors are aimed at bringing about certain internally rewarding consequences, namely, feelings of *competence* and *self-determination*.' Extrinsic motivation, on the other hand, is determined by the prospect of rewards from outside: money, prizes, grades etc.

So which of these is more powerful for language acquisition? The research on motivation seems to demonstrate a strong preference for intrinsic motivation, especially if the aim is long-term retention (Brown, 2006:173).

This final piece of advice is also an encouraging thought for interpreters frustrated by the inherent difficulties of the job, who should also bear in mind another of Lomb's observations: 'He who cannot accept the good instead of the better will not reap many laurels in this most interesting of language careers' (Lomb, 2008:186).

CONCLUSIONS

With her approach to language learning, Lomb has contributed to interpreting history and SLA research in several ways. The most significant aspects of her approach have in the main been validated by research and studies in the area of SLA. Lomb was convinced that language learning could occur at any age, which is why her main focus throughout the book is the average language learner (ALL). She recommends mindful language learning, i.e. attention to similarities and differences between the language to be learned and one's mother tongue or more familiar languages, rather than just mindless repetition. She also recommends, 'storming the castle' of language from all directions, a feature associated with good language learners, and refuses to believe in an innate linguistic ability, offering encouragement to all those who blame previous failures at language learning on

what they believe to be a lack of ‘talent’. Related to this, Lomb also debunked the myth of needing an ‘ear’ for language learning, suggesting that good pronunciation is only a matter of practice. In Lomb’s approach, the teacher is given a special role in the process of language learning; a good teacher pinpoints the general rules lying behind language phenomena, making the learner much more aware of the language. One of her most remarkable insights was the fact that reading materials selected according to the interests and hobbies of the learner have a tremendous impact on the acquisition of vocabulary and grammar, directly influencing verbal output, which in turn defines the quality and quantity of verbal input. The fact that most of her language-learning strategies have been confirmed by research in the field of SLA clearly demonstrates the role this method can and should play in the process of language acquisition and maintenance for a broad spectrum of adults.

Although not directly linked to interpreting, most of Lomb’s recommendations can also be applied to training and professional development for interpreters. Learning TL use in various contexts can, for example, help interpreters better adjust their register. Seizing every opportunity to exercise by translating random bits of information and/or conversation makes the interpreter confront the differences and similarities between source and target languages and to consider appropriate translation solutions, thus developing their spontaneity and mental agility. Confronting budding interpreters with idiomatic expressions makes them much more aware of the existence of such expressions and, more importantly, their relevance, and also prompts the interpreter to actively search for suitable transfer strategies.

For the above reasons it is our conviction that Lomb’s highly intuitive approach deserves more research regarding its applicability in the field of autonomous learning and interpreting.

References

- Brown, H. D. (2006) *Principles of Language Learning and Teaching* (5th ed.), White Plains, New York, Pearson Longman.
- Deci, E. (1975) *Intrinsic Motivation*, New York, Plenum Press.
- Harmer, J. (2007) *The Practice of English Language Teaching* (4th ed.), Harlow, Pearson/Longman.
- Krashen, S. D. (1982) *Principles and Practice in Second Language Acquisition*, Pergamon Press Inc., http://www.sdkrashen.com/content/books/principles_and_practice.pdf, accessed 23.01.2017.
- Krashen, S. D. (1985) *The Input Hypothesis: Issues and Implications*, New York, Longman.
- Krashen, S. D. & Terrell, T. D. (1995) *The Natural Approach, Language Acquisition in the Classroom*, London, Prentice Hall Europe.
- Lomb, K. (2008) *Polyglot: How I Learn Languages*, Berkeley/Kyoto, TESL-EJ, in *Electronic Journal for English as a Second Language*, <http://www.tesl-ej.org/books/lomb-2nd-Ed.pdf>, accessed 27.12.2016.
- Lomb, K. (1979) *Egy tolmács a világ körül [An Interpreter Around the World]*, Debrecen, Gondolat.
- Nolan, J. (2005) *Interpretation: Techniques and Exercises*, Clevedon/Buffalo/Toronto, Multilingual Matters Ltd., <http://tienganhdhm.com/Images/file/Interpretation-Techniques%20and%20Exercises.pdf>, accessed 27.02.2017.

- Alkire, S. (2005) 'Kató Lomb's Strategies for Language Learning and SLA Theory' in *English-Learning and Languages Review*, <http://www.lingua.org.uk/lomb.alkire.html>, accessed 12.01.2017.
- Chomsky, N. (1967) 'Recent contributions to the theory of innate ideas: Summary of oral presentation' in *Synthese*, no. 17(1), pp. 2-11, <http://isites.harvard.edu/fs/docs/icb.topic1327223.files/Recent%20Contributions.pdf>, accessed 23.02.2017.
- Crezee, I., & Grant, L. (2013) 'Missing the plot? Idiomatic language in interpreter education' in *International Journal of Interpreter Education*, no. 5(1), <https://accweb.files.wordpress.com/2012/08/article-crezee-and-grant.pdf>, accessed 27.02.2017.
- Krashen, S. D. & Kiss, N. (1996) 'Notes on a polyglot: Kato Lomb' in *System*, no. 24(2), http://www.sdkrashen.com/content/articles/1996_notes_on_a_polyglot.pdf, accessed 20.01.2017.
- Laufer, B. & Melamed, L. (1994) 'Monolingual, Bilingual and 'Bilingualised' Dictionaries: Which are More Effective, for What and for Whom?' in *Euralex 1994 Proceedings*, European Association for Lexicography, http://www.euralex.org/elx_proceedings/Euralex1994/64_Euralex_Batia%20Lauf%20er%20and%20Linor%20Melamed%20-%20Monolingual,%20Bilingual%20and%20Bilingualised%20Dictionaries.pdf, accessed 15.01.2017.
- Ponniah, J. R. (2011) 'Incidental acquisition of vocabulary by reading' in *The Reading Matrix*, no. 11(2), pp. 135-139 http://www.readingmatrix.com/articles/april_2011/ponniah.pdf, accessed 20.10.2017.
- Wipf, J. A. (1984) 'Shortwave radio and the second language class' in *Modern Language Journal*, no. 68(1), pp. 7-12, <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/modl.1984.68.issue-1/issuetoc>, accessed 16.01.2017.

Timea FERENCZ is a teaching assistant in the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters at Babeş-Bolyai University in Cluj, Romania. She holds a BA in translation studies (German and English) and an MA in conference interpreting, and is currently researching for her PhD thesis on translations during the last five years of Romania's communist regime. Her academic interests are focused on the teaching methods of German grammar, interpreter training, and translation theory and practice.

La visibilité de l'interprète, une question de circonstances

Iulia BOBĂILĂ, Alina PELEA

Université Babeş-Bolyai

Abstract. This paper sets out to look at interpreting history from the perspective of the interpreter's 'visibility'. The concept of visibility is understood in a broad sense as a combination of physical presence, a distinct voice in the interpreted speech, influence, and status recognition in the public space. We are thus trying to ascertain the link between the various parameters that define the interpreter's work and their complementarity. The last section of the article analyses the technical progress and ethical changes that took place during the 20th century, as well as their impact on the image of the interpreter today.

Keywords: interpreter's visibility, presence, influence, status, professionalisation.

PRÉLIMINAIRES

Il arrive encore aujourd'hui que le public connaisse peu le métier d'interprète, voire qu'il n'en ait jamais entendu parler, qu'il n'ait jamais pensé aux détails pratiques de toute négociation internationale, du moindre appel téléphonique entre chefs d'État. Pourtant, l'interprète est là depuis la nuit des temps, il est important (essentiel, souvent) et il est influent. Pour surprenante qu'elle puisse paraître, cette méconnaissance n'est pas, en dépit des apparences, inexplicable. À l'instar de tant d'autres professionnels, l'interprète travaille plus ou moins dans l'ombre : ce qu'il fait s'entend plus qu'il ne se voit et son client est, sans exception, le personnage central. C'est donc une question de visibilité qui se trouve à l'origine de la contradiction relevée, tant que « for the political historian, the interpreter is irrelevant: invisible (thus not even worth a reference) or at the very least, anonymous » (Mullender, 2014 : 26).

Dans la lignée de plusieurs études récentes qui s'enquêtent de la visibilité/invisibilité, mais aussi de l'opacité/transparence¹ de l'interprète en différentes circonstances, nous proposons ci-dessous une réflexion sur le lien entre la visibilité physique et la visibilité entendue comme reconnaissance professionnelle, « présence » dans le discours interprété, et influence afin de mieux comprendre le statut actuel de l'interprète et tenter, autant que faire se peut,

¹ Angelelli (2003 : 16) fait une distinction intéressante et utile entre les deux : « The interpreter brings the self. The self cannot be artificially blocked as the ICE [interpreted communicative event] unfolds to create the illusion of an 'invisible interpreter'. The interpreter is 'opaque' rather than 'transparent', 'visible', not invisible. »

d'envisager l'avenir proche. Notre bref parcours historique articulé autour de ces acceptions sera suivi d'un regard sur l'impact des bouleversements du XX^e siècle et d'un aperçu sur le présent, qui reste difficile à saisir autrement qu'à travers une comparaison avec le passé. Dans le choix des exemples, nous avons préféré le critère de la représentativité thématique à celui de la représentativité géographique, considérant que les renvois bibliographiques aideront le lecteur intéressé à aller plus loin. Soulignons enfin que nous utilisons ici le terme « interprétation » pour nommer les différentes branches de ce métier et, le cas échéant, les hyponymes correspondants pour parler de cas particuliers.

L'INTERPRÈTE AUX YEUX DU PUBLIC

Nous associons la visibilité physique de l'interprète dans les images le présentant dans l'exercice de sa profession à sa reconnaissance par la société, partageant l'avis d'Alonso Araguás et Baigorri Jalón : « All images-like any other type of record—are by definition biased, since they constitute an ideological interpretation or view of the object in the picture » (2004 : 130).

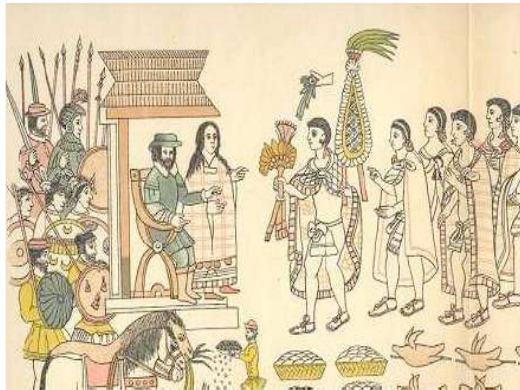
Une fresque célèbre du tombeau d'Horemheb à Memphis montre que, dès les années 1300 av. J.C., l'interprète est suffisamment important du fait de ses talents pour mériter une place à côté du souverain, même si sa toute petite taille et son humble allure indiquent un statut subalterne (Kurz, 2012). S'il n'existe que cinq mentions visant des interprètes dans l'armée romaine (Deac, 2013 : 314), le texte sur le sarcophage de Marcus Ulpus Celerinus, interprète d'origine dace, fait mention de la profession du défunt, lui conférant ainsi une certaine visibilité :



MVLPQROMANO MIL
 PRAETRRI MO SCR
 INIO PRAEF
 F Q V I V I
 X I T A N XXXV
 M V B C E L E
 R I N V S S A L
 L E G T A D
 P F I N T E R P R E X
 D A C O R V M V I V V S S I B I
 E T F I L I O S V O S S C A R I S S I M O
 F C

Le sarcophage de Marcus Ulpus Celerinus, 193-211 AD.
 (Deac, 2013 : 314)

Au XVI^e siècle, certaines images de la série des toiles *Lienzo de Tlaxcala*, retraçant l'incursion d'Hernán Cortés en Amérique Centrale, présentent la célèbre doña Marina ou La Malinche. Le fait qu'elle soit aux côtés du conquistador et que ces gestes soient similaires à ceux de Cortés est un indice de sa spontanéité et de sa fidélité alors que sa position, toujours debout, rappelle son statut d'esclave (Slautina, 2007: 6) (pour une analyse détaillée des représentations des interprètes de 1550 à 1619, voir Alonso Araguás et Baigorri Jalón, 2004, ainsi que Valdeón, 2014).



Fragment de Lienzo de Tlaxcala.
(Slautina, 2007 : 40)



Fragment de Lienzo de Tlaxcala.
(Slautina, 2007 : 40)

Plus tard, dans l'Empire ottoman, les interprètes sont partie intégrante du cérémonial d'accueil des diplomates étrangers et, comme tels, ils apparaissent dans nombre de peintures occidentales. Si les proportions sont respectées, il n'en reste pas moins que la position du drogman indique la même soumission, la même subordination : tête ostensiblement et humblement penchée, il est « un poisson sans voix » (Stamatiade, 1897 : 12) qui se tient en marge du pouvoir – le Sultan ou le Grand Vizir. Il est placé clairement du côté de la délégation chrétienne, mais cette dernière est elle aussi tenue au respect (au sujet de la représentation des drogmans dans la peinture occidentale du XVIII^e, voir les exemples et l'excellente analyse de Gürçağlar, 2003).



Antoine de Favray, *Audience accordée par le Sultan à l'ambassadeur*, avant 1771.
(Gürçağlar, 2003)

Les drogmans, du fait leur position dans la diplomatie de la Porte, ont droit à des portraits individuels, qui les présentent comme des nobles conscients de leur pouvoir mis en évidence par la richesse du costume, la présence de la barbe, etc. À juste titre, car ce sont les drogmans qui ont le plus de chances d'être nommés princes des Principautés roumaines (situation qui assure – ne serait-ce que le temps d'un caprice du sultan – gloire et richesse). La gravure d'Octavian Dalvimart (ci-dessous) rappelle pourtant le revers de la médaille : le personnage est richement vêtu, mais son dos courbé en dit long sur la vulnérabilité de sa position et les peurs qu'il doit ressentir. L'histoire confirme cette précarité. Plus d'un drogman a perdu la vie pour avoir perdu les faveurs du souverain ou pour s'être fait trop d'ennemis, surtout après avoir obtenu le trône (Stamatiade, 1897).



Octavien Dalvimart,
Le premier drogman, 1802.
(Dalvimart&Alexander, 1814)



Jean-François Duchateau, *Portrait du Drogman Pierre Camcioğlu*, 1787.
(Gürçağlar, 2003)

Bien que vivant sous une menace permanente, ils jouissent de moments de gloire (eux-mêmes source de danger, car suscitant les convoitises) et attirent parfois l'admiration : « [Nikoussios] a tellement ébloui l'assistance par son érudition et son art oratoire que tous ont dit leur regret qu'un homme aussi sage ne fût pas Turc » (Stamatiade, 1897 : 21).¹



La Maison du Drogman de Chypre Hadjigeorgakis Kornesios.
(https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Hadjigeorgakis_Kornesios_Cypriot_Mansion_living_room_in_Nicosia_Republic_of_Cyprus.jpg)

¹ C'est nous qui traduisons, du roumain, tous les passages du livre de Stamatiade.

Image et reconnaissance semblent donc se recouper et cet état des choses n'est que plus évident après l'invention de la photographie :

Being produced and consumed by agents external to the interpreting profession, visual documents and representations of interpreters cast light on the visibility of the translator. However, they also show how interpreting overlaps with other professional and symbolic activities. Photographs may be studied from the perspective of social recognition, inasmuch as the interpreter figure is produced under social scrutiny and as photography (more specifically, the interplay of photographs and their captions) helps the label 'interpreter' to acquire collective acceptance as a name of a profession [...]. (Fernández-Ocampo, Wolf, 2014 : 4).

Le japonais saisit très bien cette discrétion assumée : *kurogo* (de *kuro* – « noir » et de *go* – « vêtement ») désigne à la fois l'interprète et un personnage du théâtre traditionnel japonais kabuki, personnage dont la visibilité ou l'invisibilité sont le résultat d'une convention culturelle :

The tacit agreement is that *kurogo* is an invisible presence on stage, not meant to be seen by the audience. Interpreters are expected to play more or less the same role as *kurogo*. They are there with principal players on stage, doing significant work. Nevertheless, they are not supposed to be seen and are expected to be transparent. (Torikai, 2009 : 2–3)

La façon dont l'interprète est perçu – les images qui le représentent en font le plus souvent foi – est à son tour le résultat d'un pacte culturel. On espère bien qu'il sera transparent/invisible, mais « [t]here is no denying that the interpreter's presence is visible, with some possible effect on communicative interactions » (Torikai, 2009 : 179). Discuter de sa présence dans le discours n'est donc que tout naturel.

PRÉSENCE DANS LE DISCOURS

Signe que l'interprète n'a jamais été vraiment « invisible », dans l'Antiquité déjà, et bien avant le fameux « traduttore traditore », on se posait le problème de son objectivité, Pline s'exclamant déjà sur le bonheur de ne pas dépendre d'un intermédiaire : « Felices illos quorum fides et industria non per internuntios et interpretes ... probantur! » (in Kurz, 2012). On comprend facilement une telle réticence. L'interprète peut être *visible* (voire intrusif) aussi par sa façon d'être dans le discours cible. La neutralité prônée par les codes éthiques actuels est, très probablement, une nouveauté à l'échelle de l'Histoire.

Les variations dans la manière dont La Malinche a été perçue après sa mort indiquent des variations dans la perception du rôle de l'interprète. Qualifiée de « traître », elle a été pendant des décennies le bouc émissaire accusé de tous les

fléaux touchant le Mexique. Les historiens de la période postrévolutionnaire mexicaine (1920–1940) considèrent ainsi que si elle n'avait pas facilité les échanges avec les conquistadors, le pays n'aurait pas été conquis aussi vite. Au XX^e siècle, en même temps que le discours sur les peuples indigènes décline, le ton du discours sur La Malinche s'adoucit : « It is the record of a gifted woman in impossible circumstances carving out survival one day at a time » (Karttunen, 1997 : 312). Des questions subsistent quant à la fidélité de cette pionnière. Rend-elle toutes les envolées lyriques d'un Montezuma ? « Historians have questioned Doña Marina/La Malinche's rendering of the speeches of the Mesoamerican chiefs, not necessarily the faithfulness towards the original discourse but rather the tone of those addresses... » (Valdeón García, 2013 : 157–179). On ne le saura probablement jamais, mais l'influence de La Malinche reste indubitable.

Dans le contexte ottoman, la fidélité était une question de patriotisme et d'argent. Stamatiade relate avec moult détails les stratagèmes qu'utilise Nikoussios, grand drogman de 1661 à 1673, pour protéger, au péril de sa vie, ses compatriotes du pire lors du siège de la Crète. Il ne ménage pas ses efforts, ment aux Ottomans, ment aux Crétois, sauvant ainsi une grande partie de la population de l'île et s'assurant lui-même une belle récompense (Stamatiade, 1897 : 50), mais « le malheur qui menaçait de destruction les habitants grecs ne justifiait-il le stratagème de l'interprète ? » (Stamatiade, 1897 : 34).

Mihordea dresse, documents à l'appui, le portrait du drogman Jean Callimachi dont les services

étaient [...] recherchés par tous les ambassadeurs qui s'efforçaient de gagner sa sympathie par les présents de rigueur. La correspondance des ambassadeurs français avec la Cour nous apprend qu'il avait même une certaine influence sur les Hospodars [les princes des Principautés danubiennes] en ce qui concernait les intérêts franco-polonais à la Porte. (1933 : 898)

La fidélité s'accommode donc des circonstances, quand on sait qu'on risque d'être décapité pour un oui ou pour un non. Les conséquences tardent, mais pas indéfiniment :

In the early years of the nineteenth century, the Ottomans were still relying very heavily on Greek employees for their knowledge of Western languages and therefore also, to no small extent, for their information on current affairs and events in Europe. The dangers of this situation for the Porte were dramatically revealed in 1821 when the rising in Greece placed Greek and Turk in a state of war. Believing – probably wrongly – that he could not be trusted, the sultan's government decided to hang the last of the Greek grand dragomans, Stavrachî Aristarchi, and to appoint a Muslim in his place. (Lewis, 2001 : 86)

Mullender relève une situation similaire dans le cas du *lingoa* portugais :

His words and ideas, therefore, were of his own choosing and not too conditioned by the need to transpose messages uttered by another. It is this origin of the word *lingoa* which helps explain much of the Portuguese attitude and expectations toward their linguistic mediation during the Discoveries. Thus, unlike modern interpretation, mediation was not intended as a practice of neutrality and rigour; be it neutrality or allegiance or neutrality or invisibility in conveying a message. In fact, in situations of conflict, the *lingoa* had to prove their loyalty to their masters, for the information they provided was quite literally in so many cases a matter of life or death. (2014 : 154)

De là à parler d'impact sur le cours de l'Histoire, il n'y a qu'un pas.

INFLUENCE OU POUVOIR ?

Dans un monde où l'accès au savoir était moins facile, l'interprète avait d'office un avantage énorme grâce à la connaissance de plusieurs langues. Or, détenir l'information, c'est depuis toujours la clé du pouvoir. Simples scribes ne jouissant d'aucun honneur ou dignité au début (Stamatiade, 1897 : 12), les drogmans, par exemple, ont obtenu, avec le temps, des privilèges inouïs à l'époque : bureau personnel, exemption du tribut, exemption de toute taxe douanière pour ses fils et 20 personnes de sa maisonnée, droit de se déplacer en grand arroi, droit de se vêtir comme un grand de la Cour, droit d'acheter des esclaves de Circassie, etc. (Stamatiade, 1897 : 14).

Ils sont donc très visibles à la Cour et indispensables à l'équilibre toujours fragile entre l'Orient et l'Occident. Ils peuvent même changer le sort des conflits. Leur influence est évidente dans cette petite histoire que raconte le même auteur grec. Devant des négociateurs qui refusaient de discuter par peur d'être en position d'infériorité en entrant dans la salle, Mavrocordate propose de :

construire une salle de réunion ovale, avec autant de portes que de représentants et que celles-ci s'ouvrent du côté où est situé leur État ; installer les tentes de la même manière autour de la salle, pour qu'au premier jour du congrès, chaque représentant, sortant d'un même pas de sa tente, y entre en même temps que les autres, salue et soit salué par ceux-ci, et occupe sa place devant la porte. (Stamatiade, 1897 : 48)

L'épisode de la prise de Crète, déjà évoqué, en est une autre preuve parlante (Stamatiade, 1897 : 27-34), à côté de l'exemple du rôle de l'interprète Felipillo, dont la mauvaise connaissance des langues a contribué à la chute de l'empire inca (Valdéron, 2014 : 62), ou de celui de Squanto dans la conquête de l'Amérique du Nord (Adolf, 1964).

Prenons aussi un exemple occidental. Les *alfaqeque* – membres de la communauté maure – ont à leur tour un degré de liberté qui les oblige presque à s’arroger des pouvoirs aujourd’hui inconcevables :

they were allowed to travel freely and safely through enemy territory in order to accomplish their mission, suggesting a degree of trust from both parties : the Portuguese who allowed them to carry out their activity without supervision and the Moors, who did not see these mediators as a spying threat. (Mullender, 2014 : 155)

Il est indéniable que le degré de visibilité, d’audibilité et d’influence de l’interprète a été très élevé à bien des moments de l’histoire. Mais ces « avantages » s’associaient toujours à une grande *vulnérabilité* pour l’interprète et une grande *incertitude* pour son client. Le terrain était prêt depuis longtemps pour les bouleversements qui allaient suivre.

IMPACT DES PROGRÈS DU XX^E SIÈCLE SUR LE STATUT ACTUEL DE L’INTERPRÈTE

Des siècles d’interprétation pour les grands de ce monde, d’exercice de pouvoir caché derrière les mots justes, de grandeur et de périls ont moins changé ce métier que les trois acquis essentiels du XX^e siècle : le progrès technique, l’apparition des écoles offrant une formation ciblée et la professionnalisation. Quel impact sur la visibilité de l’interprète d’aujourd’hui ?

Simultanée, photographie, presse : une nouvelle image ?

L’avènement de la simultanée dans les années 1920 a considérablement augmenté l’audibilité de l’interprète. Ne dépendant plus des paramètres physiques, sa voix pouvait désormais atteindre le plus grand nombre.

La visibilité – comme on peut le voir dans les photos des premières réunions à l’ONU avec simultanée et dans celles du procès de Nuremberg – était elle aussi non négligeable. Pendant un bon moment donc – le temps que la technologie progresse – les interprètes étaient, sinon au centre de l’attention, une présence physiquement très marquée, comme au temps où seule la consécutive ou le chuchotage existaient. Cette visibilité devient pourtant minimale une fois que les avancées techniques les relèguent dans leurs cabines isolées. Le public se voit dès lors conforter dans son illusion de toujours : les leaders parlent toutes les langues et ne sont jamais « à la merci » d’un pauvre passeur. La présence de l’interprète ne sera que suggérée à celui qui, attentif, remarquera parfois les oreillettes que même des chefs d’État portent.

L’évolution de la photographie fait que l’image est désormais une façon d’exposer ou, au contraire, de cacher les éléments de la réalité. Kelly (2014, 90)

constate que, dans les photos remontant à la Grande Guerre, l'interprète est en position soit centrale, soit périphérique, ce qui indique l'ambiguïté de son statut. Footitt (2014 : 125) voit dans une photo prise lors de la rencontre de Yalta un essai des autorités de suggérer la cordialité. Vladimir N. Pavlov, l'interprète de Staline, n'est qu'à moitié visible. Ainsi, « the interpreter in his partial visibility becomes symbolic of the political strategies of the time, standing proxy for a desired warmth among international leaders – an entente which would barely survive the very meeting itself ».

Il existe pourtant un aspect qui n'a pas changé, malgré le progrès technologique : la consécutive et le chuchotage sont restés de mise dans les réunions de très haut niveau. On aurait pu penser que c'était là l'occasion de faire voir l'interprète, de faire parler de lui, or, il demeure presque aussi discret dans les photos officielles même s'il accompagne des présidents et travaille en consécutive. S'il y apparaît, c'est en arrière-plan et, le plus souvent, sa présence est totalement ignorée par les textes accompagnant l'image. Peu de changements à cet égard durant les cent dernières années.

L'apogée technologique en matière d'interprétation, l'interprétation à distance, est source d'un paradoxe (du moins en apparence) : l'interprète a moins de mal à se faire entendre et à se faire voir, mais sa présence est en quelque sorte plus discrète. Il ne doit même plus être sur place ! Ce bouleversement aura sans doute – s'il n'en a pas déjà – des répercussions sur l'image de la profession et, surtout, sur la formation et la définition des standards de qualité. Les débuts relativement timides en la matière, dans les années 1970, ne laissaient pas entrevoir les performances incroyables d'aujourd'hui (pour quelques exemples récents, voir Davies, 2017).

On a donc bien du mal à renoncer au mythe du leader omniscient et l'interprète semble en faire les frais : il reste dans l'ombre. À quelques exceptions près, toutes anecdotiques. Par exemple, si le personnage de l'interprète est incarné par Nicole Kidman (*The Interpreter*, 2005), même si le film fait erreur sur erreur et donne une image distordue de la profession. Ou si l'interprète fait des erreurs, comme c'était le cas lors de la visite de George W. Bush à Bucarest ou de l'enterrement de Nelson Mandela. Si l'interprète en langue des signes avait fait un excellent travail, on ne l'aurait jamais observé, mais le fait qu'il s'agissait d'un imposteur lui a assuré la une des journaux du monde entier pendant plusieurs jours. Encore une fois, le public a eu l'occasion de se faire une mauvaise image du métier. Enfin, l'interprète se fait voir s'il est célèbre, comme l'aînée de la famille Obama, lors de leur visite à Cuba en mars 2016.

Pour synthétiser ce petit panorama des changements liés aux évolutions techniques, remarquons que la situation est assez stable en interprétation de conférence. Les équipements de plus en plus accessibles et performants, ainsi que

les cabines mobiles rendent la simultanée – de loin, la méthode préférée – potentiellement disponible à peu près partout. Les interprètes sont donc facilement audibles, mais relativement peu visibles la plupart du temps. On aurait pu s'attendre à ce que la mode des journaux d'interprètes, lancée peu après la deuxième Guerre Mondiale, réussisse à combler en partie ce manque, mais ce n'est pourtant pas encore le cas.

Professionalisation : formation, rôle, codes, associations

Le progrès technique est accompagné et fortement stimulé par tout ce qui tient à la professionnalisation à commencer par le besoin de formation sur mesure, auquel répond très tôt la création des trois écoles qui ont mis les bases théoriques et pédagogiques du métier (l'École d'interprétation et de traduction (ETI) en 1941, l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) et l'Institut supérieur d'interprétation et de traduction (ISIT) en 1957 et de l'Association internationale des interprètes de conférence (AIIC) en 1953. L'évolution a été rapide. La simultanée et la consécutive ont acquis des techniques qui leur sont propres, le profil du candidat à la profession s'est peaufiné et, élément très important, le métier s'est doté d'une association professionnelle et d'un code déontologique (dès 1957). Sa visibilité s'en est trouvée augmentée : « academic programs that prepare students for a professional career as a translator/interpreter enhance the visibility and respectability of the profession » (Angelelli, Baer, 2016 : 23).

La fidélité n'est plus une question de préférences, de circonstances ou de personnalité. Quant à l'influence, au pouvoir de l'interprète... s'il en a un, c'est celui de faciliter – d'empêcher aussi – l'échange. On est bien loin de l'époque où un interprète pouvait faire tomber une Cité, où le Grand Vizir ne prenait pas de décision avant de le consulter, mais la responsabilité reste énorme. Se plier à l'orateur et laisser de côté ses partis pris, c'est déjà beaucoup payer de sa personne ; ne plus porter le fardeau de celui directement impliqué dans le feu de l'action et de la décision peut s'avérer, par ailleurs, un soulagement. La professionnalisation a opéré une « séparation des pouvoirs » bénéfique en tous points au but ultime du travail de l'interprète : rendre le message. Une révolution à proprement parler, car le statut de l'interprète s'est vu ainsi renforcé et la qualité du travail, améliorée. À l'abri de standards professionnels de plus en plus détaillés, les interprètes *de conférence* sont devenus moins vulnérables aux caprices de l'employeur. L'époque du drogman tête penchée est sortie de l'Histoire.

Il reste néanmoins une branche de l'interprétation où la situation n'a pas tellement progressé : l'interprétation « sur le terrain », c'est-à-dire pour les services publics (où, malgré des avancées récentes, il reste beaucoup à faire) et dans les zones de conflits. C'est une activité qui donne lieu à des situations insoutenables et qui semble parfois marquer un véritable retour aux origines de la profession.

L'étude très récente d'Aida Martínez-Gómez (2016) nous donne un exemple frappant. Des détenus bilingues font les intermédiaires entre leurs collègues et les autorités avec tout ce que cela entraîne de risques : distorsions, ajouts, commentaires personnels. La valeur des acquis en interprétation de conférence n'en est que mieux mise en évidence :

[...] non-professionals' lack of exposure to the invisibility discourse during training or professional activity may shed light on constructions of one's own interpreter role which are more based on actual interactional and interpersonal factors than on acquired norms, and hence devoid of the – sometimes unconscious – pull towards invisibility that most trained interpreters seem to experience. (2016 : 178)

Il est évident que l'interprétation pour les services publics doit acquérir les mêmes standards de qualité sous peine de voir revenir les temps où sa vie dépendait de la « bonne » interprétation (voir aussi Martínez-Gómez, 2016 : 187).

Les images d'interprètes masqués en Irak ou en Afghanistan montrent combien grande et, surtout, dangereuse est leur visibilité. Ces dernières années, les médias anglo-saxons pullulent d'histoires touchantes et révoltantes d'interprètes qui ont du mal à obtenir de l'aide pour fuir la guerre quand leur vie est mise en danger précisément par leur travail de médiateurs linguistiques et culturels. Mathieu Guidère le constatait en 2008 et la situation ne s'est encore pas vraiment améliorée. Cela risque même d'empirer suite aux dernières évolutions de la politique américaine, malgré des initiatives comme la très récente lettre ouverte « Protecting translators and interpreters worldwide » que plusieurs associations professionnelles – Red-Torg, AIIC, FIT, IAPTI, Criticalink, Wasli – viennent d'adresser au président des États-Unis en réponse au décret concernant l'immigration (2017).

Des démarches ont néanmoins lieu pour faire de l'interprétation en zone de conflit un outil impartial et efficace. Le projet InZone (inzone.unige.ch/) s'en prend à la racine même du mal : le manque de formation. Elle est chronophage, énergivore et coûteuse mais c'est la seule stratégie qui peut donner des résultats. L'histoire récente de l'interprétation de conférence l'a bien montré (voir aussi Mullender, 2014 : 235, Angelelli, Baer, 2016 : 23).

L'image actuelle de l'interprète en Roumanie, que nous connaissons de près, confirme à petite échelle les contrastes constatés au niveau global. Tant que, pour travailler comme interprète (et traducteur aussi, d'ailleurs), il suffira aux yeux des autorités de détenir un diplôme universitaire attestant des connaissances linguistiques (et encore sans distinctions entre les langues A, B et C), il est clair que la reconnaissance de la profession n'en est pas une. Toutefois, dès le début des

années 2000, grâce à la création des deux mastères professionnels sous le patronage des institutions européennes à Cluj-Napoca et à Bucarest, les réunions de haut niveau emploient des interprètes de conférence formés, signe d'une amélioration qu'on voudrait voir se généraliser.

Les entretiens avec des interprètes, presque sans exception avec ceux qui ont exercé cette profession avant 1989, révèlent une autre perception du public. Il s'en dégage l'image d'un interprète – acteur privilégié de l'Histoire, qui assume la neutralité et la discrétion qu'on lui demande, mais qui ne peut pas s'empêcher de poser un regard attentif sur ceux qu'il sert. M. D. Sturdza (2013), pour ne donner qu'un exemple, a beau dire que l'interprète doit être un meuble, ne dire que ce qu'il entend, ses souvenirs trahissent un observateur intelligent, fin, cultivé. Ce genre de témoignages que publient les médias contribuent à créer une aura flatteuse, un brin mystérieuse même, de la profession en Roumanie.

Un autre aspect se laisse entrevoir. Un entretien donné par Lucian Stănescu, interprète accrédité auprès des institutions européennes, à la chaîne RFI România (2016), est le premier pas vers une connaissance plus objective du métier. Les questions très pertinentes et variées de la journaliste sont révélatrices de l'image de l'interprète aux yeux du public (et implicitement de sa visibilité réduite) : du détail « technique » (par ex. « Que fait l'interprète lorsqu'il ne comprend pas ? ») à celui institutionnel et pédagogique (parcours professionnel possible, formation à suivre, statut du fonctionnaire vs. statut de l'interprète freelance). Signe que tout est encore à faire découvrir au public sur le métier. Les réponses ne sont pas en reste. Dans un discours informé, concis et adapté aux circonstances, Lucian Stănescu dresse une image on ne peut plus réaliste du professionnel européen contemporain. La bonne information existe. Est-elle suffisamment audible ? C'est, sans doute, une question rhétorique pour l'instant.

*

L'interprète se fait entendre de plus en plus grâce aux nouvelles technologies et cette tendance ne peut que s'accroître avec l'amélioration des systèmes de vidéoconférence. Indirectement, cela entraînera une plus grande exigence du public en termes de qualité, rendra l'interprète plus visible et renforcera la professionnalisation et partant la formation.

Références

- Adolf, L. A. (1964) « Squanto's Role in Pilgrim Diplomacy » in *Ethnohistory*, 11(3), pp. 247-261.
- Angelelli, C. (2003) « The Interpersonal Role of the Interpreter in Cross-Cultural Communication » en Brunette, L. et ali (eds) : *The Critical Link 3: Interpreters in the Community*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Angelelli, C. (2004) *Revisiting the Interpreter's Role*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Angelelli, C., Baer, B.J. (2016) *Researching Translation and Interpreting*, New York, Routledge.

- Alonso Araguás, I., J. Baigorri Jalón (2004) « Iconography of Interpreters in the Conquest of the Americas » in *TTR*, vol. 17, n° 1, p. 129-153.
- Baigorri-Jalón, J. (2014) *From Paris to Nuremberg. The birth of conference interpreting*, translated by H. Mikkelsen & B. Slaughter Olsen, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Buhai, M.O., (2016) *Interpreting conflict. The visibility, vulnerability and protection of the war interpreter*, BA graduation paper, Department of Applied Modern Languages of the Babeş-Bolyai University.
- Davies, S. (2017) « Can Technology Replace Human Interpreters? », <http://www.digitalistmag.com/future-of-work/2017/01/26/technology-replace-human-interpreters-04870428>, consulté le 5.02.2017.
- Deac, D. A. (2013) « Negotiating with the Dacians. The Case of M. Ulpius Celerinus, interpres Dacorum » in *Ephemeris Napocensis*, n° XXIII, Editura Academiei Române.
- Fernández-Ocampo A., M. Wolf (eds) (2014) *Framing the Interpreter: Towards a visual perspective*, London and New York, Routledge.
- Footitt H. (2014) « Frames and the Interpreter in the Imperial War Museum Photographic Archive » in Fernández-Ocampo A., M. Wolf (eds) (2014) *Framing the Interpreter: Towards a visual perspective*, London and New York, Routledge, pp. 117-127.
- Guidère, M. (2008) *Irak in translation. De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*, Paris, Éditions Jacob-Duvernet.
- Gürçağlar, A. (2003) « The Diplomatic Trinity: Ambassadors, Dragomans and the Porte » in *Journal of translation studies*, n° 13, p. 49-63, <http://www.arteorientalis.com/thediplomatictrinity.pdf>, consulté le 5.02.2017.
- Karttunen, F. (1997) « Rethinking Malinche » in Schroeder S., S. Wood, R. S. Haskett (1997) *Indian Women of Early Mexico*, University of Oklahoma Press, pp. 291-312.
- Kelly M. (2014) « Staging the Entente in the First World War » in Fernández-Ocampo A., M. Wolf (eds) (2014) *Framing the Interpreter: Towards a visual perspective*, London and New York, Routledge, pp. 85-95.
- Kurz, I. (2012) « Danica Seleskovitch Prize 2012. Acceptance speech », http://www.prix-danica-seleskovitch.org/Discours_Widlund_10mars12.pdf, consulté le 5.02.2017.
- Lewis B. (2001) *The Muslim Discovery of Europe*, New York and London, Norton.
- Martínez-Gómez, A. (2015) « Invisible, visible or everywhere in between? Perceptions and actual behaviors of non-professional interpreters and interpreting users », in *The Interpreters' Newsletter* n° 20, Trieste, EUT Edizioni Università di Trieste, pp. 175-194.
- Mihordea, V. (1933) « Contribution aux relations franco-roumaines au XVIIIe siècle. Relations de Jean Callimachi, grand interprète de la Porte Ottomane (1741-1758), puis prince de Moldavie (1758-1761), avec la France » in *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et des pays de langue française*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, pp. 895-924.
- Mullender, G. (2014) *The Importance of Interpreting during the Portuguese Discoveries in Africa and Asia*, Doutoramento em Estudos Comparatistas Ramo de Tradução, Especialidade em História da Tradução, Universidade de Lisboa, http://repositorio.ul.pt/bitstream/10451/18381/1/ulsd070760_td_Garry_Mullender.pdf, consulté le 5.02.2017.
- Slautina, Y. (2007) « Pinceladas y palabras en la paleta de imágenes de la Malinche » in *Extravío*. Revista electrónica de literatura comparada, n° 2, Universitat de València http://www.uv.es/extravio/pdf2/y_slautina.pdf, consulté le 5.02.2017.
- Stamatiade, E. I. (1897), *Biografiile marilor dragomani (interpreți) greci din Imperiul Otoman*, traducere din grecește de Constantin Erbiceanu, București, Tipo-litografia Cărilor Bisericesci.
- Stănescu, L., Orosz, A. (2016) « Fiecare limbă străină pe care o înveți îți deschide alte orizonturi », <http://www.rfi.ro/emisiunile-rfi-ro-84977-fiecare-limba-straina-pe-care-o-inveti-iti-deschide-alte-orizonturi>, consulté le 5.02.2017.
- Sturdza, M. D., Hopulele, C. (2013) « La înfîlnirile oficiale, se vedea că Ceaușescu era un om fără cultură » in *Opinia studentească*, 2.12.2013, <http://www.opiniastudenteasca.ro/interviu/microfonul-de>

serviciu/mihail-dimitrie-sturdza-la-intilnirile-oficiale-se-vedea-ca-ceausescu-era-un-om-fara-cultura.html, consulté le 5.02.2017.

- Torikai, K. (2009) *Voices of the Invisible Presence: Diplomatic Interpreters in post-World War II Japan*, Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- University of Salamanca (2013) « The Interpreter's One Hundred Years of Solitude. Between History and Memory », brochure of the photo exhibition organized on the occasion of the 17th annual Conference DG Interpretation-Universities .
- Valdeón García R. A. (2013) « Doña Marina/La Malinche. A historiographical approach to the interpreter/traitor » in *Target: International Journal of Translation Studies*, vol. 25, n° 2, pp. 157-179.
- Valdeón R. A. (2014) *Translation and the Spanish Empire in the Americas*, Benjamins Translation Library 113, Amsterdam: John Benjamins.

Sources images

- *** « La Maison du Drogman de Chypre Hadjigeorgakis Kornessios », https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Hadjigeorgakis_Kornessios_Cypriot_Mansion_living_room_in_Nicosia_Republic_of_Cyprus.jpg, consulté le 23.05.2017.
- *** « Le sarcophage de Marcus Ulpius Celerinus, 193-211 AD » in D. A. Deac (2013) « Negotiating with the Dacians. The Case of M. Ulpius Celerinus, interpres Dacorum » in *Ephemeris Napocensis*, n° XXIII, Editura Academiei Române.
- **** « Lienzo de Tlaxcala » in Y. Slautina, (2007) « Pinceladas y palabras en la paleta de imágenes de la Malinche » in *Extravio. Revista electrónica de literatura comparada*, n° 2, Universitat de València http://www.uv.es/extravio/pdf2/y_slautina.pdf, consulté le 5.02.2017:
- Antoine de Favray « Audience accordée par le Sultan à l'ambassadeur » in A. Gürçağlar (2003) « The Diplomatic Trinity: Ambassadors, Dragomans and the Porte » in *Journal of translation studies*, n° 13, p. 49-63, <http://www.artorientalis.com/thediplomatictrinity.pdf>, consulté le 5.02.2017.
- Jean-François Duchateau « Portrait du Drogman Pierre Camcioğlu », A. Gürçağlar (2003) « The Diplomatic Trinity: Ambassadors, Dragomans and the Porte » in *Journal of translation studies*, n° 13, p. 49-63, <http://www.artorientalis.com/thediplomatictrinity.pdf>, consulté le 5.02.2017.
- Octavien Dalvimart « Le premier drogman » in O. Dalvimart and W. Alexander, *Picturesque Representations of the Dress and Manners of the Turks* (1814), London, Printed for James Goodwin, https://books.google.ro/books?id=KOAGAAAAQAAJ&pg=PT73&source=gbv_toc_r&cad=4#v=onepage&q=first&f=false, consulté le 23.05.2017.

Iulia BOBĂILĂ PhD is a lecturer in the Department of Applied Modern Languages of the Babeş-Bolyai University in Cluj, Romania. Her main research interests are applied linguistics, conference interpreting and translation studies. She has translated several works from Spanish into Romanian and published articles on scientific and literary translation.

Alina PELEA holds a PhD in Translation Studies (Babeş-Bolyai University and University of Artois) and currently works in the Department of Applied Modern Languages of the Babeş-Bolyai University where she teaches conference interpreting and French grammar. Her main research focus is on the cultural and sociological aspects of translation.

**AIC – Snapshots of a History of the Profession /
AIC – éléments d’histoire de la profession**

Création de l'AIIC¹

Marie-France SKUNCKE

AIIC

Nous sommes à Paris en 1951. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, le métier d'interprète de conférence exercé avant la guerre par une poignée d'amateurs prestigieux, a connu un immense essor. Les conférences prolifèrent, les langues se multiplient, le procès des grands criminels de guerre à Nuremberg (1945-1946) a consacré l'usage de la simultanée et des grandes équipes. De l'autre côté de l'Atlantique, à l'ONU, où les Cinq Grands discutent en quatre langues, l'évolution est parallèle. L'interprète – relégué dans une cabine (anonymat dont certains brillants collègues s'accommoderont mal) puisque la consécutive est de plus en plus souvent abandonnée – doit définir et affirmer son statut. Perte de prestige ? Peut-être. Perte de la qualité rémunérée à juste prix ? Jamais.

Trois collègues (*des « permanents »* !) se mettent au travail pour organiser la profession. Il s'agit d'assurer l'union qui fait la force, de préciser les conditions de travail, de rédiger un code d'honneur.

Constantin Andronikof, dans un lumineux discours prononcé en 1963 à Paris, raconte :

L'AIIC a commencé, ainsi qu'il arrive souvent dans le monde civilisé, par un déjeuner, dans une salle à manger en vrai et faux marbre, au château de la Muette. Je n'y vois pas de symbole. C'était sous un Gobelins qui représentait le Parnasse. On peut y voir, mutatis mutandis, une allégorie. Nous étions trois : André Kaminker, chef interprète du Conseil de l'Europe, Hans Jacob, chef interprète de l'Unesco, moi-même, chef du service des séances à l'OECE (Organisation Européenne de Coopération Economique), où j'avais été détaché par mon ministère.

Nous décidâmes de fonder une association professionnelle que nous appelâmes l'Association Internationale des Interprètes. Des ou d'interprètes, nous en discutâmes et optâmes résolument pour l'article défini. Dès lors, en effet, les principes fondamentaux de l'AIIC étaient arrêtés : unité de la profession et qualité, et leurs conséquences morales et pratiques...

Le 13 janvier 1952, une assemblée d'interprètes, tant fonctionnaires qu'indépendants, décide à l'unanimité de fonder une association professionnelle.

¹ The articles in this section were previously published in *The Birth of a Profession* (2013), AIIC History Group (eds.), AIIC and have been used with the permission of AIIC and the authors. Reproduction for publication in any form without the express consent of AIIC and the author(s) is prohibited. The book may be obtained from the AIIC secretariat (info@aiic.net).

Un Conseil intérimaire de 18 membres est créé, chargé de préparer les statuts, le règlement, le code d'honneur, de définir les conditions de travail et de coopter des membres. Il convoque le 11 novembre 1953 une Assemblée constituante à Paris à la Maison de l'Unesco. 35 membres sont présents ou représentés. On comptait sur 78 membres (18 au Conseil, 60 cooptés). Le quorum n'est pas atteint. Échec? Non. Les interprètes savent user des subtilités de la procédure. Des propositions astucieuses de Pat Longley et Constantin Andronikof sont adoptées et permettent à Hans Jacob, président de séance, de proclamer la naissance de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence, regroupant 35 membres fondateurs. On nomme aussi un Conseil de 9 membres et le premier Secrétaire exécutif de l'AIIC, Jean Meyer.

À noter que les collègues de New York, « *trouvant les éléments constitutionnels insuffisants pour prendre position à distance* », n'entrèrent pas à l'AIIC à cette date-là, malgré leur sympathie pour cette initiative et les vœux exprimés par Alexandre Bernstein de l'ONU à New York, qui faisait partie du Conseil intérimaire.

Nous sommes loin d'une organisation mondiale et même européenne. Pendant des années à Londres, l'IACIT – International Association of Conference Interpreters and Translators ; à Genève, la FLIG – Free Lance Interpreters, Geneva – faisaient de l'excellent travail. Mais, les rivalités régionales affaiblissaient la jeune association.

Autre problème : malgré la convergence des intérêts des permanents et des indépendants, proclamée dès 1951, la nécessité d'une action commune n'apparaît pas à tous.

Enfin, troisième problème, le dilemme « *l'AIIC doit-elle être un jockey club ou un ordre professionnel ?* » pèse sur la lourde procédure d'admission de nouveaux membres. Le concept de jockey club ayant été abandonné, il faudra des années pour que se cristallise la conception d'une AIIC réunissant à la fois les caractéristiques d'un ordre professionnel et d'un syndicat.

L'Assemblée de novembre 1953, considérée comme la première Assemblée ordinaire de l'AIIC, adopta le principe des textes constitutifs qui lui étaient présentés par le Conseil : statuts et règlement intérieur, code professionnel et code d'honneur. Les textes définitifs furent acceptés à l'unanimité, après de longues discussions en commission et au Conseil, par la quatrième Assemblée ordinaire réunie à Paris en 1957.

Mais la deuxième Assemblée ordinaire, les 5 et 6 mars 1955, avait déjà adopté des tarifs. Par appel nominal, les membres s'engageaient à respecter le taux de rémunération minimum de 25 dollars par jour, l'indemnité journalière étant de 10 dollars au minimum ! Ce faisant, l'Assemblée comprenait qu'il fallait aller bien au-delà d'une simple fixation des tarifs. Une charte des conditions de travail fut

mise en chantier et l'on établit une commission des conditions de travail, dont l'une des premières tâches fut la rédaction d'un projet de lettre d'engagement.

Soucieuse d'être vraiment représentative, l'AIIC créait dès cette époque une commission tripartite comprenant des interprètes de Londres (Cl. Marett et N. Sachs), de Genève (E. Meister et W. Keiser) et de Paris (C. Andronikof et M.-F. Skuncke). Ces efforts aboutirent à la troisième Assemblée ordinaire qui se tint à Genève en mars 1956 et à laquelle 70 nouveaux membres furent admis, notamment de Genève, Paris et Bonn.

C'est aussi à cette date que se développent les activités « *syndicales* » de l'AIIC : la troisième Assemblée charge ses Président et Vice-Présidents de négocier une augmentation des tarifs (de 25 à 30 dollars) avec les « *grands employeurs* » – organisations européennes et celles de l'ONU.

Cette même troisième Assemblée, assurément fructueuse, décida de la publication d'un bulletin d'informations, décision qui ne fut mise en vigueur sur une base régulière qu'au début des années 1970.

Les activités de l'AIIC s'amplifient. La Commission des écoles est établie en 1957, celle de la qualité en 1961. Le premier « *PR Officer* » est nommé en 1958.

Comment ne pas être impressionné par l'extraordinaire activité des premiers membres de l'AIIC ? Le Conseil se réunit 6 à 8 fois par an. Le rythme de l'Assemblée est annuel. Il y a tant à faire ! Tant de problèmes à résoudre ! À se loger, d'abord. C'est en février 1958 que l'Association décide de louer un bureau à Paris, les documents et les archives ne pouvant plus tenir dans la célèbre baignoire du Secrétaire exécutif, Christopher Thiéry. C'est justement rue des Archives que va habiter l'AIIC jusqu'en 1969, date à laquelle le Secrétariat va s'installer à Genève.

Il est impossible de citer tous les noms des pionniers de l'époque héroïque, nous retiendrons ceux de deux autres Secrétaires exécutifs : Danica Seleskovitch, inventeur de l'Annuaire et du génial système de classification linguistique, et Irène Testot-Ferry qui, dans des conditions particulièrement difficiles, est restée plus de 5 ans au poste de Secrétaire exécutif avant d'assumer avec brio la fonction de Vice-Présidente.

Avec l'installation de l'AIIC à Genève se termine l'époque parisienne de l'AIIC. Pour schématiser, nous pourrions dire que s'ouvre à ce moment-là le deuxième chapitre de l'existence de notre Association.

Marie-France SKUNCKE (1924-2007), AIIC Executive Secretary from 1969 to 1972. A graduate of the School of Interpreters in Geneva at the age of 19, she was, at 21, one of the interpreters who worked at the Nuremberg trials. Soon after this experience, she wrote a paper for *L'Interprète* in which she pleaded for the teaching of simultaneous interpreting as a discipline in its own right. A pioneer in interpreter training (her former student, Danica Seleskovitch, dedicated her first published book to Skuncke) and a founding member of AIIC, she also worked as an interpreter for the French Ministry of Foreign Affairs, as well as for the French and the Polish presidencies.

La période parisienne

Irène TESTOT-FERRY

AIIC

Les activités de l'AIIC s'amplifient et se diversifient à un rythme croissant, ce qui entraîne de plus en plus de travail pour le Secrétariat. Il devient en effet urgent de trouver des locaux. Nous trouvons enfin deux pièces à louer au 33, rue des Archives, mais avec un « pas de porte ». Un emprunt est lancé auprès des membres, emprunt qui a pu être garanti grâce à la générosité de Jean Herbert, futur Président de l'AIIC, et l'installation rue des Archives s'est faite en 1958, au grand soulagement de Christopher Thiéry, notre Secrétaire exécutif, enfin débarrassé de tous les documents de l'AIIC hébergés jusqu'à cette date sous sa baignoire, boulevard des Sablons à Neuilly. Les nouveaux locaux sont à peu près satisfaisants si ce n'est que, pour aller aux toilettes, il fallait descendre un étage et traverser une cour intérieure...

C'est en 1955, à l'occasion de la Conférence des Ministres des Affaires Étrangères des « quatre Grands » (États-Unis, France, Royaume-Uni et URSS), tenue à Genève pendant environ 3 semaines, que quelques interprètes européens eurent l'occasion de rencontrer un certain nombre de collègues permanents de l'ONU, notamment Alexandre Bernstein, futur Président de l'AIIC, et Basil Yakovlev qui nous aida beaucoup en tant que chef interprète de l'Office des Nations Unies à Genève lors du début des négociations en matière de prévoyance sociale pour les interprètes indépendants (maladie, accident, etc.) avec les grandes organisations intergouvernementales. Des liens solides et durables s'établirent entre nous.

C'est ici que je souhaiterais évoquer le climat extraordinaire de solidarité qui régnait à cette époque. Je ne citerai que deux exemples. Une collègue assez âgée ayant de sérieuses difficultés financières, un « fonds » fut créé, alimenté par le montant d'une journée de travail par interprète participant et par an, fonds géré par Marie-France Skuncke, ce qui permit à cette collègue de finir ses jours dans sa modeste pension de famille en Suisse, dans la paix et la tranquillité.

En 1958, une autre interprète eut un très grave accident de voiture nécessitant six semaines d'hôpital et la mettant dans l'incapacité de subvenir aux besoins de sa famille nombreuse. Il y eut un élan admirable et anonyme de générosité de la part d'un très grand nombre de collègues qui réunirent ainsi une somme importante mise à la disposition de la collègue accidentée. Une fois rétablie et ces dons étant anonymes, l'intéressée décida de remettre le montant total à l'AIIC, aux fins de créer un « Fonds de Solidarité ». Ce qui fut fait car, à l'époque, les interprètes indépendants n'avaient aucune protection sociale... et l'idée de faire

participer les grandes organisations intergouvernementales à un régime de prévoyance sociale commença à faire son chemin dans les esprits et, notamment, dans celui de Zoran Seleskovitch et de Christopher Thiéry. Nous y reviendrons quand nous aborderons la phase des négociations avec cette catégorie d'employeurs.

En attendant, les conférences internationales et un certain nombre de projets se multiplient. Un des premiers fut l'idée d'une Communauté Européenne de Défense (CED) qui, après de longs mois de négociations, fut rejetée. Puis vinrent la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, dont le siège fut établi à Luxembourg, suivie de près par la CEE et l'EURATOM. Toutes ces négociations multilingues nécessitaient le recours à des interprètes de conférence professionnels, d'où le développement croissant d'écoles d'interprètes. La « simultanée » est de plus en plus largement acceptée par les organisations intergouvernementales, ainsi que par un nombre croissant d'organisations non gouvernementales. Cette évolution a permis à l'AIIIC de veiller aux intérêts de ses membres, et à ceux des interprètes en général, en matière de conditions de travail et de rémunération. Elle devient ainsi, petit à petit, l'interlocuteur reconnu de nos principaux employeurs, qui la respectent.

EXTENSION GÉOGRAPHIQUE ET UNIVERSALITÉ DE L'AIIIC

Comme nous venons de le constater, les contacts internationaux se multiplient, les interprètes de conférence occidentaux sont appelés dans le monde ou y sont emmenés par les représentants de tous les secteurs d'activité ayant besoin de leurs services linguistiques. Il était donc nécessaire d'harmoniser les conditions d'exercice de la profession. Les agences, les écoles de langues et divers « intermédiaires » voyaient d'un mauvais œil la mise en cause éventuelle de leur position sur le marché de l'interprétation de conférence. Pourtant, l'AIIIC et ses règles l'emportèrent grâce à la ténacité et aux efforts d'éminents collègues tels que Walter Jumpelt, Reinhard-Karl Lochner, futur Président de l'AIIIC, Vladimir Podjidaeff aux États-Unis et Anne Robson en Australie. Celle-ci, ayant fait ses études à l'Université de Sydney, put se rendre à Paris pour perfectionner son français grâce à une bourse et obtint une licence de lettres à la Sorbonne. Dès la fin de la 2^e Guerre Mondiale, elle rejoignit la « School of Pacific Administration » à Sydney en qualité de « Junior Research Fellow ». C'est en cette qualité qu'elle se rendit dans les régions difficilement accessibles aux Occidentaux de la Nouvelle Guinée, voyageant en Jeep ou à cheval et poursuivant ses recherches également en Polynésie Française.

En 1948, elle fut invitée à interpréter aux cérémonies de la Fondation de la Commission du Pacifique Sud à Nouméa (Nouvelle Calédonie). À l'époque, l'interprétation de conférence était encore une profession à ses débuts, mais Anne Robson s'y consacra avec détermination et passion, contribuant ainsi à son développement dans toute la région, ce qui lui valut de devenir le premier membre actif de l'AIIC en Australie. À ce titre, elle fut chargée par le Gouvernement australien de l'organisation de l'interprétation, notamment simultanée, à de nombreuses réunions internationales. C'est ainsi qu'elle fit appel à quelques collègues d'Europe et des États-Unis, en intégrant dans les équipes quelques linguistes locaux qui formèrent par la suite l'embryon des interprètes professionnels d'Australie.

Aux États-Unis, il existait déjà une association de linguistes, la TAALS, qui comportait, outre des traducteurs, quelques personnes exerçant l'interprétation de conférence de façon marginale. Cependant, avec l'implantation de l'ONU à New York, la profession ne demandait qu'à se développer en Amérique du Nord, ainsi qu'en Amérique latine. Il fallait donc lui donner des règles. Celles-ci existaient à l'AIIC et ce fut la conquête de l'Amérique. Avec Danica Seleskovitch et Joy Bokovnev il nous fut possible à l'occasion de congrès internationaux de présenter et expliquer les règles de l'AIIC, et Vladimir Pojidaeff les fit adopter. Grâce à lui, alors Président de la TAALS, les règles de celle-ci furent la reproduction exacte de celles de l'AIIC.

Jean Herbert, orientaliste de renom, futur Président de l'AIIC, faisait porter ses efforts sur l'Asie. Les interprètes de ces pays ne pouvant pas encore appliquer les tarifs de l'AIIC, une catégorie de « membres correspondants » fut créée à l'initiative de Thadé Pilley afin de ne pas leur imposer des contraintes insupportables, tout en les rattachant à l'AIIC.

La profession se développa simultanément au Japon grâce à Muramatsu San, qui fonda et dirigea pendant de nombreuses années le Groupement « Simul International Inc. » avec siège à Tokyo et à qui nous devons l'organisation d'un grand nombre de réunions internationales au Japon (plusieurs sommets économiques) et dans les pays voisins.

La langue arabe fit son apparition à certaines réunions intergouvernementales et nous eûmes le plaisir d'accueillir au sein de l'AIIC les premiers collègues de langue maternelle arabe, parlant tous un excellent anglais ou un excellent français.

Enfin, avec la création de l'OUA (Organisation de l'Unité Africaine) et d'autres organismes tels que la Banque Africaine de Développement, l'interprétation de conférence se répandit assez rapidement et les premiers interprètes africains devinrent, à leur tour, membres de l'AIIC.

En d'autres termes, l'AIIC a été d'une activité débordante de 1953 à 1963, consolidant sa position dans le monde, augmentant régulièrement les taux de rémunération des interprètes et défendant vigoureusement leurs intérêts. Ce qui est remarquable, ce sont les nombreux succès remportés alors que l'AIIC ne comptait que 550 membres environ en 1963.

Et nous voici en 1964, année où Fred Treidell, élu Secrétaire exécutif en 1963, fut appelé à d'autres fonctions brillantes en dehors de l'AIIC et où le Conseil me fit l'honneur de me nommer à sa place pour terminer son mandat, à la fin duquel je fus réélue pour trois ans. Si j'avais pu me douter de ce qui m'attendait, aurais-je accepté ? Sans doute oui, car cette période se révéla une aventure aussi passionnante qu'exténuante et, à l'époque, les conditions de travail du Secrétariat n'étaient pas ce qu'elles sont de nos jours... Ceci dit, je n'aurais jamais pu m'acquitter de cette lourde tâche sans l'aide inestimable et généreuse de mon prédécesseur, Danica Seleskovitch, et le soutien sans faille de mes Présidents, Christopher Thiéry, Jean Herbert et Walter Keiser. Je tiens à les remercier publiquement du fond du cœur.

L'AFFAIRE DITE « AMÉRICAINE » (1965-1966)

J'en viens maintenant à une période qui aurait pu signifier la fin de l'AIIC, à savoir « l'Affaire américaine ». Elle fut particulièrement éprouvante et douloureuse pour tous ceux qui l'ont vécue de près. De quoi s'agissait-il ? Quatre interprètes qui s'étaient regroupés au sein de l'ASI (American Society of Interpreters) et domiciliés aux États-Unis, s'élevèrent contre le recrutement de collègues domiciliés au Canada et en Europe pour des réunions internationales se tenant aux États-Unis ; ils allèrent jusqu'à s'adresser aux autorités américaines sous prétexte que ces interprètes travaillaient illégalement en Amérique du Nord selon la législation américaine du travail.

Or, cette accusation allait à l'encontre de toutes les règles de l'AIIC et représentait une discrimination inacceptable, notamment en matière de libre circulation des interprètes de conférence dans le monde. Nous réussîmes à surmonter cette épreuve, semée d'embûches et de problèmes de personnes, mais à quel prix ! Prix en espèces sonnantes et trébuchantes pour nos budgets. Blessures profondes et durables pour certains... Je ne voudrais certes pas courir le risque de rouvrir des plaies qui ont mis longtemps à se refermer. Aussi je ne citerai aucun nom. L'essentiel, c'est de se souvenir que nous avons vécu une crise grave, mais que nous l'avons surmontée grâce aux efforts de tous. Si certains souhaitent connaître tous les détails de cette « affaire », il leur suffira de se reporter au

Rapport du Secrétaire exécutif RS/13/07 et son annexe, documents qui peuvent être consultés au Secrétariat de l'AIIC à Genève.

LA PRÉVOYANCE SOCIALE POUR INTERPRÈTES INDÉPENDANTS

Malgré ces tribulations extrêmement pénibles qui occupèrent le plus clair de notre temps entre 1964 et 1967, l'idée de la nécessité d'une prévoyance sociale maladie/accident, avec participation de nos grands employeurs, faisait son chemin.

Tout commence à Genève à l'occasion de la 12^e Assemblée ordinaire, les 29 février et 1^{er} mars 1964. Approuvant le rapport présenté par le Président Christopher Thiéry, l'Assemblée décide notamment de préparer des accords avec les grandes organisations intergouvernementales, portant sur les conditions d'engagement et d'emploi des interprètes de conférence indépendants.

L'assemblée suivante, tenue à Paris les 27 et 28 février 1965, entrait dans le vif du sujet en adoptant une résolution qui proclamait la volonté de l'AIIC de faire bénéficier les « free-lances » d'un régime de prévoyance sociale avec participation des employeurs, défini par référence aux régimes appliqués aux interprètes fonctionnaires.

Un an plus tard encore, le 25 juillet 1966, c'est la grande première de l'ouverture des négociations. À Genève, une délégation de l'AIIC composée de Christiane de Morawitz, Vice-Présidente, de Zoran Seleskovitch et du Secrétaire exécutif *ex officio*, est reçue par Monsieur Lethbridge, Secrétaire du Comité consultatif pour les questions administratives (CCAQ) qui regroupe l'ensemble des Institutions de l'ONU ayant leur siège en Europe. Nous formulons des revendications précises, assorties d'un mémoire chiffré et d'un calendrier audacieux : octroi, par assimilation au régime des fonctionnaires et pour la fin de l'année, d'une cotisation de prévoyance de 14%, l'interprète cotisant à hauteur de 7%. Dans les faits, les choses allèrent beaucoup moins vite...

Tout d'abord, nous avons affaire à très forte partie en la personne de M. Lethbridge et, par ailleurs, tous les membres de l'AIIC n'étaient pas encore convaincus de l'utilité d'un tel projet. La première proposition présentée à l'Assemblée de Bad Godesberg fut donc rejetée. Le nouveau Conseil reprit le rapport qui avait été présenté par Christopher Thiéry et, après une longue et parfois vive discussion, le « pour » l'emporta. Les négociations reprirent vigoureusement et, le 21 novembre 1968, un premier protocole d'accord quinquennal était conclu pour la période 1969-1973 entre l'AIIC, représentée par Elisabeth Meister, Marguerite Engelhorn, Christopher Thiéry, Zoran Seleskovitch, Irène Testot-Ferry, Secrétaire exécutif, et les représentants de dix organisations: l'Office des Nations

Unies à Genève, l'OIT, la FAO, l'UNESCO, l'OMS, l'UIT, l'UPU, l'OMM, l'OMCI (future OMI) et le GATT.

Le taux « grande équipe » passait de 43 à 48 dollars, auxquels s'ajoutait un supplément de prévoyance de 3 dollars (6,25% au lieu des 14% demandés), soit un total de 51 dollars. Le fonds de prévoyance en était encore à sa plus simple expression : un compte bancaire ouvert à Genève au nom de l'AIIC, sur lequel les interprètes qui le souhaitaient pouvaient faire virer 3 dollars par jour d'engagement.

Le 7 décembre 1968, cet accord était ratifié par une réunion sectorielle des interprètes indépendants à Genève, puis adopté par le Conseil de l'AIIC le 15 décembre. Certes, nous étions encore loin du compte, mais la percée allait se révéler décisive.

Peu après, des accords comparables étaient conclus avec deux des organisations européennes « coordonnées », l'OCDE et le Conseil de l'Europe, ainsi qu'avec la CEE, non sans que cette dernière nous impose une dure épreuve de force avant que Monsieur Coppe, membre de la Commission, reconnaisse, dans une lettre du 7 mars 1969, que « l'AIIC était un interlocuteur réellement représentatif ». C'était une façon de faire l'éloge de la fermeté des interprètes freelances, de leur soutien sans faille à leurs négociateurs et de leur sens des responsabilités. Citons à ce stade le travail inlassable de Véra Chabert, Anne-Marie Elles, Barbara Grote, Alain Nadaud, Christopher Thiéry et Zoran Seleskovitch, toujours fidèles au poste, accompagnés par le Secrétaire exécutif *ex officio*.

Les accords avec la CEE, comme avec les Coordonnées, prévoyaient l'indexation de la rémunération sur celle des fonctionnaires. Quant au supplément de prévoyance, il était de 6,25%, assorti, dans le cas des Coordonnées, d'un prélèvement obligatoire de 3,125% sur la rémunération. Pas de prélèvement à la CEE.

Telle fut la première génération des accords quinquennaux, salués par la 16^e Assemblée, le 1^{er} mars 1969, en ces termes :

Considérant [...] les accords négociés avec les organisations de la famille des Nations Unies ayant leur siège en Europe, les organisations européennes coordonnées et les communautés européennes, qui définissent pour cinq ans, à partir de 1969, les conditions de rémunération et de sécurité des interprètes indépendants, relevant que ces accords sont le fruit manifeste d'une politique fondamentale voulue par l'AIIC et représentent non seulement un succès considérable pour l'immédiat, mais le gage de nouvelles réussites dans l'avenir, pour le renforcement de l'AIIC et pour l'amélioration des conditions de travail des interprètes, prend acte des accords avec la plus vive satisfaction.

« *Le gage de nouvelles réussites dans l'avenir* ». En effet, la suite allait prouver que le plus dur était fait. Patience et détermination aidant, les premiers accords allaient ouvrir la voie à une seconde génération, celle des accords 1974-

1978 qui, aux Coordonnées et à la CEE, rapprocheraient beaucoup les conditions de rémunération et de prévoyance des interprètes free-lances de celles de leurs collègues fonctionnaires.

Parallèlement aux négociations, il fallut se préoccuper des contributions à venir de nos grands employeurs et de celles des interprètes free-lances, à savoir leurs destinations. Initialement une seule « Caisse » fut envisagée pour les recevoir sous la forme d'une « Caisse de Prévoyance des Interprètes de Conférence » (CPIC) avec siège à Genève. Mais à la suite de discussions laborieuses et parfois orageuses entre les interprètes travaillant pour les différents secteurs, une différence de conception se fit jour. Certains étaient en faveur de la Caisse de Prévoyance mais d'autres, suivis en cela par les traducteurs de conférence, se prononcèrent pour une « Caisse de Pensions ». Après des discussions longues et ardues, il fut finalement décidé de créer deux Caisses et de laisser le choix aux intéressés selon leurs préférences personnelles.

À côté des négociations des accords, l'AIIC organisa plusieurs colloques, notamment sur l'enseignement de l'interprétation, l'organisation de « services d'interprétation » en collaboration avec les techniciens, les architectes, les installateurs et gestionnaires de salles de réunions et de congrès, et avec le soutien de l'Union des Associations Internationales (UAI), dont l'aide nous fut très précieuse.

Cependant, nous nous trouvions de plus en plus à l'étroit dans nos deux pièces de la rue des Archives. L'Association comptait maintenant environ 800 membres répartis dans le monde et le Secrétariat était surchargé de travail, en dépit de toutes les bonnes volontés. C'est alors que le Conseil prit la décision de le transférer à Genève où des locaux plus spacieux seraient recherchés. Cette décision fut approuvée par l'Assemblée de 1969, tenue le 1^{er} mars à la maison de l'UNESCO à Paris. C'est au cours de cette même Assemblée que je rendis mon tablier de Secrétaire exécutif. La lourde tâche du déménagement à Genève, un an plus tard, incombait à mon successeur, René Pinhas.

C'est ainsi que prit fin la période « parisienne » de l'AIIC. Elle fut exigeante, constructive et passionnante. L'AIIC avait conquis sa place dans le monde et gagné le respect de tous ses interlocuteurs, et cela grâce aux efforts et à la solidarité de tous. Je souhaiterais que tous ceux qui ont repris le flambeau de l'AIIC s'en souviennent et s'en inspirent et fassent preuve de la même solidarité extraordinaire, qui est plus nécessaire que jamais... Avant de clore ce chapitre de l'histoire de la profession et de l'AIIC, je voudrais citer un grand ami et un grand interprète, Walter Keiser. Nous avons énormément travaillé ensemble dans le cadre des négociations avec nos grands employeurs et après le déménagement à Genève. L'AIIC et tous ses membres lui doivent beaucoup et je tiens à le dire publiquement, en mon nom personnel et au nom de tous.

À tous mes amis et collègues, j'adresse un très grand merci pour leur soutien et leur amitié. N'oublions jamais que l'AIIC est un peu comme Paris :

FLUCTUAT NEC MERGITUR.

Irène TESTOT-FERRY (1917-2008), AIIC Executive Secretary from 1964 to 1969 and Vice-President of the association from 1970 to 1973. She worked as an interpreter for the Organisation for European Economic Co-operation (OEEC) and later as a freelance interpreter. She played a crucial role in the negotiation of the agreements between AIIC and the European institutions, which were ratified in 1969. She has made significant contributions to the work of AIIC and to the professionalisation of conference interpreting.

Jusqu'à l'Assemblée de Bruxelles : 1970-1992

Marie-France SKUNCKE

AIIC

En voici les principaux événements.

GESTION ET ORGANISATION DU BUREAU DE GENÈVE

Pendant des années, le Secrétariat exécutif (devenu dans les années 1980 Secrétariat général de l'AIIC) a été dirigé par des collègues bénévoles qui ont sacrifié des jours et des jours d'interprétation – et la plupart de leurs loisirs – pour se consacrer à un travail écrasant au bureau de l'AIIC. Qu'il leur soit rendu hommage.

Après bien des tâtonnements et des années de discussion, le Secrétariat a été réorganisé en 1991 suivant la seule formule valable pour une organisation professionnelle comme la nôtre. Il est désormais dirigé par un Secrétaire exécutif, non interprète, nommé par le Conseil et épaulé par deux secrétaires.

L'informatisation du travail administratif a été mise en route par Pat Longley lorsqu'elle était Secrétaire général (1983-1985). Les locaux, situés d'abord au 14, rue de l'Ancien Port, ont été transférés au 10, avenue de Sécheron. Ils sont vastes, clairs, accueillants, remarquablement efficaces.

Après avoir pris conseil auprès de personnes compétentes et fait de nombreux calculs de rentabilité avec l'assistance du Secrétaire exécutif, le Trésorier a proposé au Conseil de placer plus judicieusement les fonds de l'Association (la réserve) en faisant l'acquisition d'un appartement que le Secrétariat pourrait occuper et dont une partie serait, dans un premier temps, louée. *(C'est ainsi que depuis février 2009, le Secrétariat de l'AIIC s'est installé au 46, avenue Blanc - 1292 Genève, tout près des anciens bureaux mais dans des locaux plus spacieux que Josyane Cristina, la Secrétaire exécutive, a su aménager avec beaucoup de goût tout en faisant avec parcimonie usage des deniers de l'Association, donnant là encore une preuve de sa grande efficacité et de son attachement à l'AIIC – Ndr).*

Il est impossible de citer les noms de tous ceux et de toutes celles qui ont contribué à la bonne marche du Secrétariat de Genève. Mais il est impossible de ne pas rappeler notre premier Administrateur, nommé en 1971, Michael Higgins, ancien haut fonctionnaire de l'ONU qui, de 1971 à 1983, a géré nos affaires avec efficacité, dévouement et un humour britannique tellement utile dans les relations avec les interprètes.

Ces interprètes – je devrais presque écrire « ses » interprètes, il les comprenait et les aimait. On peut en dire autant du premier Secrétaire exécutif appointé, ou plutôt de la première Secrétaire exécutive, Josyane Cristina, nommée en 1991, qui fait marcher le Secrétariat de l'AIIC avec la précision d'une montre suisse. Nous lui devons beaucoup.

1. Structure : amendements aux Statuts et Règlement intérieur

Le texte des Statuts et celui du Règlement intérieur figurent à l'annexe de cet ouvrage. Signalons la simplification du système d'admission (système qui dévorait tant d'heures de débats aux assemblées précédentes).

Notre bureau de Genève étant organisé, nous avons pu travailler à des questions de fond, donc à des réformes de structure. Je me permets de citer ici des extraits de la lettre du Président (W. Keiser) en date de mars 1970 après l'Assemblée de février 1970 à Genève. Cette Assemblée marque une date capitale de l'histoire de l'AIIC. Je cite W.K. (L.P./17/01) :

Pour que l'AIIC puisse s'y engager à fond, il fallait d'abord deux choses :

1. Créer une base solide pour nos relations avec les grands employeurs. C'est chose faite, ou presque. Le mécanisme entourant les accords conclus est sans doute perfectible, mais bon quant au principe. Il s'y est ajouté, en marge de l'Assemblée, une initiative dont l'importance n'échappera à personne : la constitution du réseau permanent de liaison et d'information, préconisé par le rapport du Conseil sur la coopération entre interprètes fonctionnaires et indépendants afin de rendre l'Association plus utile aux permanents. Des collègues permanents de neuf organisations en font déjà partie. L'AIIC, sans se mêler des conditions statutaires et financières qui lient les fonctionnaires à leur employeur, servira ainsi d'honnête courtier.

2. Il fallait doter l'AIIC de structures nouvelles adaptées à l'extension géographique et numérique des dernières années. Les décisions prises à Genève permettent d'espérer que, après l'Assemblée de 1971, les interprètes de conférence du monde entier disposeront d'un ordre professionnel, au besoin d'un syndicat, dont la représentativité, l'utilité et l'efficacité seront partout reconnues et respectées.

Voyons les plus importantes des décisions prises. La première concerne la procédure d'admission; l'admission des membres dévorait jusqu'ici des heures interminables de discussion. Elle fut simplifiée (voir chapitre Commissions, la CACL).

Par ailleurs, une catégorie « candidats », sorte de pré-membres qui étaient placés sous l'aile de l'AIIC, était créée. Ils gardaient ce statut pendant 2 ans environ, jusqu'à ce qu'ils aient accompli 200 jours de travail.

Et Wadi Keiser écrivait à ce propos :

Admissions : avec la nouvelle procédure d'admission qui sera appliquée dès 1971, les jeunes interprètes liés à l'AIIC, s'ils le souhaitent, par un statut défini et informés par elle, ne se sentiront plus perdus pendant les premières années difficiles d'activité professionnelle, mais épaulés par leurs aînés. Ceux-ci auront de leur côté l'assurance d'un véritable contrôle de qualification et de probité professionnelle pendant la période de candidature.

Assemblée : celle-ci, tout en conservant pratiquement tous ses pouvoirs – abstraction faite des admissions –, ne se réunira plus que tous les deux ans. Elle fonctionnera selon des règles de procédure améliorées et les élections au Conseil, préparées par les réunions régionales statutaires, devraient se dérouler sans heurt. Le Président et le Secrétaire exécutif continueront à être élus par l'Assemblée alors que les autres membres du Bureau le seront dorénavant par le nouveau Conseil. Le nouveau régime de quorum et de procurations, qui entre en vigueur dès maintenant, devrait nous mettre à l'abri de difficultés pendant longtemps et nous permettre de tenir un jour une Assemblée ailleurs qu'en Europe. Il a en outre l'avantage de créer une situation claire quant au nombre maximum des procurations en fin d'Assemblée et quant à l'origine des procurations des membres venant de continents autres que celui où se tient l'Assemblée.

Régions : pour le moment au nombre de douze, elles seront désormais une donnée institutionnelle de notre Association. Leur présence au Conseil est assurée. Les réunions régionales statutaires se tiendront selon des règles arrêtées par les régions et publiées. Elles désigneront les candidats aux élections du Conseil et elles seront consultées en vue de la nomination des adjoints régionaux au Secrétaire exécutif et des Trésoriers adjoints régionaux. En matière d'admission, les régions auront également leur mot à dire puisque deux des parrains devront provenir de la région où le candidat exerce principalement la profession.

Cette mesure de régionalisation, qui a pour but d'atténuer, voire éliminer, les tensions dont l'Association souffrait du fait d'une trop forte centralisation, n'affectera pas pour autant les principes fondamentaux d'unité et d'universalité de la profession, garants de notre force.

À vrai dire, depuis la grande réforme de Genève, la structure de l'AIIC a subi peu de modifications. Notons l'espacement des Assemblées (tous les 3 ans au lieu de 2), occasionnellement des réunions régionales ou des colloques, la création et le fonctionnement du NAS (Non Agreement Sector), qui fait l'objet d'une section séparée.

À souligner aussi que le nombre de régions a considérablement augmenté depuis la naissance de l'AIIC. Nous étions une poignée au départ, venant surtout de

France, de Suisse et de Londres (un seul des États-Unis !), nous sommes en 1999 plus de 2300 membres venant de 78 pays de toutes les parties du monde !

2. Code professionnel

Pendant toute cette période genevoise allant jusqu'à l'Assemblée de Bruxelles de 1992, l'accent sera mis sur l'amélioration de la qualité et des conditions d'exercice de la profession.

Contrat direct

C'est dans cette perspective que la nécessité d'un lien direct entre l'interprète et l'organisateur véritable de la conférence était consignée, en 1969, à l'Article 8a du Code professionnel sous « engagement ».

L'Assemblée de l'AIIIC décide d'amender comme suit le Code professionnel :

Article 8 a) - Les membres de l'Association n'acceptent un engagement que s'ils en connaissent les conditions de façon précise et s'ils sont assurés que leur identité et leur rémunération sont connues de l'organisateur de la conférence, ce qui leur interdit d'accepter tout engagement qui ne comporterait pas une relation contractuelle clairement établie entre eux et l'organisateur de la conférence. Ils utilisent le modèle de lettre d'engagement de l'Association ou s'en inspirent pour des conférences non-gouvernementales.*

** Par « organisateur de la conférence » on entend, dans le présent Code, la personne physique ou morale qui, ayant pris l'initiative d'une conférence, en a la responsabilité, à l'exclusion de toute personne, membre ou non de l'Association qui, pouvant être chargée par l'organisateur de la conférence de fonctions d'intermédiaire, de recrutement ou d'organisation matérielle, ne saurait être pour autant être confondue avec lui.*

Ceci pour nous mettre à l'abri des abus d'un nombre grandissant d'intermédiaires, ce qui n'empêchait pas une collaboration fructueuse avec certains d'entre eux.

Du fait de l'évolution du « Congress Business » et de l'avènement des grands organisateurs professionnels de conférence (OPC), chargés par les initiateurs de la conférence de toute l'organisation matérielle (y compris financière et contractuelle), l'AIIIC a finalement dû assouplir sa position pure et dure, après l'Assemblée de 1977 à Londres et surtout celle de Lisbonne en 1980 (où l'Assemblée accepta la signature de contrats individuels par des OPC, mais avec des conditions bien définies). Le Code était désormais dénommé « Code d'éthique professionnelle », sa partie II étant le code d'honneur. L'article 9 « Engagement » de sa partie III se lisait comme suit :

a) *Les membres de l'Association n'acceptent un engagement que s'ils en connaissent les conditions de façon précise et s'ils sont assurés que leur identité et leur rémunération sont connues de l'organisateur ou du responsable** de la conférence, ce qui leur interdit d'accepter tout engagement qui ne comporterait pas une relation contractuelle clairement établie entre eux et l'organisateur de conférence. Pour les conférences non gouvernementales, ils utilisent le modèle de contrat type de l'Association, ou s'en inspirent.*

b) *Engagés pour une conférence à titre d'interprète, ils n'y exercent aucune autre fonction.*

*** Par « organisateur ou responsable de la conférence » on entend, dans le présent Code, la personne physique ou morale qui, ayant pris l'initiative d'une conférence, en a la responsabilité, à l'exclusion de toute personne, membre ou non de l'Association qui, pouvant être chargée par l'organisateur de la conférence de fonctions d'intermédiaire, de recrutement ou d'organisation matérielle, ne saurait pour autant être confondue avec lui.*

BULLETIN DE L'AIIC

Discuté depuis des années, le premier Bulletin a vu le jour en 1972. Il remplaçait, entre autres, les Lettres du Président et du Secrétaire exécutif. Sa parution a été déclenchée par la demande du statut consultatif auprès de l'Unesco, qui exigeait d'avoir obligatoirement un bulletin d'informations 4 fois par an.

Marie-France SKUNCKE (1924-2007), AIIC Executive Secretary from 1969 to 1972. A graduate of the School of Interpreters in Geneva at the age of 19, she was, at 21, one of the interpreters who worked at the Nuremberg trials. Soon after this experience, she wrote a paper for *L'Interprète* in which she pleaded for the teaching of simultaneous interpreting as a discipline in its own right. A pioneer in interpreter training (her former student, Danica Seleskovitch, dedicated her first published book to Skuncke) and a founding member of AIIC, she also worked as an interpreter for the French Ministry of Foreign Affairs, as well as for the French and the Polish presidencies.

Comptes rendus / Book Reviews

Kayoko Takeda & Jesus Baigorri-Jalon (eds.), *New Insights in the History of Interpreting*, Amsterdam, John Benjamins, 2016, 278 pp.

Understanding the past of a discipline is crucial in order to contextualise it in the now, as well as in relation to the future. In this, the field of interpreting studies is no exception. This compilation on the history of interpreting, which provides an insight into the evolution of the profession, is a valuable contribution to our field. The volume includes, but is not limited to, papers from the First International Symposium on the History of Interpreting, held at Rikkyo University in Tokyo in May 2014, a landmark event in for research on the history of interpreting.

Although there have been significant case studies (Torikai, 2008; Takeda, 2010; Lung, 2011; Baigorri-Jalon, 2014/2000) and compilations (Bowen & Bowen, 1990; Kurz & Bowen, 1999), there is a noticeable scarcity of research on the history of interpreting. Historical and archival studies are much more common in research dealing with the translation of written texts, with interpreting studies continuing to be a gap in the history of the field. A possible reason for this is the nature of speech, which is ephemeral, and the fact that it is a challenge to find and access historical archives and records. This is a demanding task that requires the identification of these sources as well as the appropriate methodologies to analyse and explain them. As seen in the contributions to this volume, there are various perspectives and paradigms within which to conduct research in a historical framework. However, interpreting does not take place in a void, and must therefore be looked at within its context. As mentioned in the introduction to this volume, interpreted events always involve people; interpreting takes place within a situational and institutional context, and involves a variety of micro- and macro-level factors that have an influence on the interpreting act. The micro-level factors include aspects related to the speech itself—the forms of address, speech dynamics, voice quality, etc.—whereas the macro-level factors include the interpreter’s role, user expectations, codes of ethics and norms, power relations between the end-users and interpreters and between the various end-users themselves, the educational and socio-cultural background of the interpreter(s), and the overall situational, socio-cultural and institutional contexts where interpreting is performed. Thus, compared to an interpreted interaction that took place in the not-so-distant past or in the present, it can be much more challenging to identify, access, and analyse personal accounts and historical records related to historical interpreting events in order to reflect the factors that impact the historical framework. Nevertheless, this should not be considered an impossible task, especially when we take into account the contributions to this volume, in which clearly diligent efforts were made to overcome these obstacles.

The chapter by Rachel Lung analyses the tasks and roles—including those that go beyond the specific task of interpreting—of Sillan interpreters back in the latter half of the first millennium in East Asia. The visibility of these interpreters, and the fact that their role was not limited to interpreting—similar to interpreters in the Roman Empire—makes us reflect on the understanding of the role of the interpreter throughout history and today. In the following chapter Iciar Alonso-Araguas presents another ‘critical link’ role assumed by historical interpreters during the early colonial administration in sixteenth-century New Spain. Drawing on primary and secondary sources, the case study includes examples of interpreters’ recruitment and involvement in linguistic and cultural practices as proof of the institutionalisation of linguistic and cultural mediation practices in the early stages of Spanish colonial rule. These practices also reflect the colonial authorities’ recognition of the local population’s linguistic rights and cultural diversity, an initiative—as pointed out by the author—similar to present-day public service interpreting. Research on the history of interpreting allows us to see the evolution of practices as well as concepts, which paves the way for forming the bigger picture of our field. Marcos Sarmiento-Perez contributes to this picture by presenting the case of legal interpreting for the Spanish Inquisition. Multilingualism was one of the unique features of the Inquisition, which led to the need for interpreters in cases where subjects did not speak the language of the Tribunal. The interpreters’ work was similar to today’s court interpreting, however with strict secrecy imposed by the Inquisition. This chapter provides a broad overview of the issue, looking at a range of aspects from the activities of the Inquisition in which interpreting was required, to the status, requisites, categories and appointment of interpreters, as well as regulations concerning their activity. The following chapter, by Torikai Kumiko, focuses on interpreters in the Japanese city of Nagasaki in the contact with Western powers between the 17th and 19th centuries, by looking at four historical novels by Yoshimura Akira. In this chapter, we see fiction being used as an interesting tool to use to explore the interpreter’s role in history.

The chapter by David. B. Sawyer is based on the author’s research on the Corps of Student Interpreters programme established by the United States Department of State with the aim of providing in-country language training in China, Japan and Turkey. Using administrative and personal accounts, the author focuses on the programme as implemented in China. In the following chapter Sergei Chernov provides new evidence on the early use of simultaneous interpreting in the Soviet Union in the 1920s and 1930s. The author presents first-hand information regarding early experiments in simultaneous interpreting, Soviet-designed simultaneous interpreting devices, and the working conditions at that particular place and time in history. This chapter is followed by an exploration of

photographs of simultaneous interpreters and their working environment in the early years of the United Nations (UN) by Jesus Baigorri-Jalon. The analysis of the factors that make up the context in which these photographs were produced—the relations between the interpreters and the audience, the institutional and political contexts—contributes to a historical perspective on simultaneous interpreting at the UN.

The last three chapters address the interpreter's role in conflict: an issue that gives rise to ethical questions and that is much debated in recent interpreting research. Shi-chi Mike Lan and Kayoko Takeda focus on interpreters who were prosecuted in post-war trials for Japanese war crimes, leading to a rich description of this situational context in history. Anthony Pym discusses an interpreted interaction between US military forces and local Afghan populations from a risk management perspective, which could be helpful in understanding and assessing interpreter behaviour in other conflict situations.

Overall, this edited volume provides interpreting researchers with valuable information on the interpreter's role, as well as an insight into the practices, standards and ethics of interpreting at various times and places in history, making it possible to draw parallels with interpreters and interpreting today and to see interpreting as part of a broader continuum.

References

- Baigorri-Jalon, J. (2014 [2000]) *From Paris to Nuremberg: The Birth of Conference Interpreting* (H. Mikkelsen & B. Slaughter Olsen, Trans.), Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Bowen, D. & Bowen, M. (Eds.) (1990) *Interpreting: Yesterday, Today, Tomorrow*, Binghamton, Suny.
- Kurz, I. & Bowen, M. (Eds.) (1999) 'History of interpreting' in *Special issue of Interpreting*, 4(1).
- Lung, R. (2011) *Interpreters in Early Imperial China*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Takeda, K. (2010) *Interpreting the Tokyo War Crimes Tribunal*, Ottawa, University of Ottawa Press.
- Torikai, K. (2009) *Voices of the Invisible Presence: Diplomatic Interpreters in Post-World War II in Japan*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

Şeyda ERASLAN
Dokuz Eylül University

Michaela Wolf (ed.), *Interpreting in Nazi Concentration Camps*, London/New York, Bloomsbury Academic, 2016, 192 pp.

Interpreting in Nazi Concentration Camps, edited by Michaela Wolf, is a volume that undoubtedly fills a gap in translation and interpreting studies, as it explores the role of language and linguistic mediation in the Nazi concentration camps, or *lagers*, as well as the ways they could shape the social structure of these camps, which were based on terror and the exertion of power. The collection of papers deals with a young research field at the intersection of different disciplines, capturing the historical, historiographical, sociological, as well as linguistic aspects of the role of interpreting activities in the *lagers*, and more generally in ‘situations of extreme violence’ (Wolf, 2016: 2).

Associate Professor of Translation Studies at the University of Graz in Austria, Michaela Wolf specialises in the sociology of translation, cultural studies in translation, translation history, postcolonial and feminist translation and interpreting in Nazi concentration camps. Her current compilation of papers addressing different aspects of the role of interpreting, interpreters and language in the concentration camps, as well as the issue of how the perceived untranslatability of survivors’ accounts of their traumatic experiences can be dealt with, clearly illustrates the diversity of this unexplored field, thereby demonstrating why there is a need for further research on the topic.

In her introduction to the five-part volume, Wolf gives an extensive overview of the development so far of what is a rather new area of research, and introduces the central issues discussed in the volume: how interpreting shaped the everyday reality of the camps, as well as how the knowledge of languages and communication skills could contribute to prisoners’ survival (Wolf, 2016:2).

The first section discusses the so-called ‘concentration camp universe’, introducing certain aspects of the particular social structure characterising the camps, which made communication skills and access to linguistic mediation vital for survival.

In the opening chapter, Alexander Prenninger presents the social structure of the concentration camps, and underlines that every individual had a different perspective on the camps according to his or her own past. He reviews the most important literature on the social component of the camps and reveals the factors of survival and total domination, circumstances that made the social situation in the camps laboratory-like. One of the main ideas put forward by Prenninger is that the concentration camps were not only institutions but also a means of torture, and places where interpersonal relationships could greatly improve one’s chances of survival.

In chapter two, David Gramling elaborates on the role of ‘translanguagers’ within the ‘concentrationary universe’, that is, the internal structure of the *lagers*. Although the spontaneous and rudimentary form of mediation in the camps could not be classified as ‘interpreting’ in the sense used by scholars, Gramling suggests that these translanguagers actually fulfilled a vocational responsibility in the multilingual camp milieu, which relied on this ‘translingual sense-making’ (Gramling, 2016:50). As one Birkenau survivor pointed out, it was possible for prisoners to die in the camp as a result of lack of information (Levi, 1986:72, as cited in Gramling, 2016:45). It is therefore high time that the profession recognised these translanguagers as colleagues.

The second part of the book deals with language diversity in the camps. After exploring the camps’ language situation, Heidi Aschenberg discusses aspects of the camp interpreters’ behaviour in relation to partiality, through the stories of two interpreters: while one is collaborating with the SS guards and is hostile towards his fellow inmates, thereby succeeding in climbing the social ladder of the camp community, the other is trying to protect fellow prisoners. This second part of the book also contains an essay entitled *On Translating and Being Translated* by Primo Levi, an Italian-Jewish chemist, writer and Holocaust survivor, together with an analysis of the essay by Zaia Alexander.

Part three of the volume offers an extensive overview of the situation of interpreters within the camps. The sixth chapter, written by Michaela Wolf herself, deals with the role of interpreters in the Mauthausen camp. After describing the situation in Mauthausen, the article describes the types, modes and ‘skopos’ (Vermeer, 1996:15, as cited in Wolf, 2016:108) of interpreting and investigates the competence of the interpreters. The most important conclusion of the article is that the camp interpreters had to work on an involuntary basis and under extremely bad conditions; they were not able to prepare for their work or interpret at a professional level. In view of this, the following question arises: what is the role of interpreters when they have to work in this so-called grey-zone where, due to the terrible circumstances of the camp, the boundaries between perpetrator and victim can no longer be clearly be defined.

Małgorzata Tyruk’s article discusses the situation of interpreters in the camp of Majdanek (1941-1944). As an introduction, the author poses some questions that must be answered in order to understand the real world of *lager* interpreting. Why did the interpreters carry out interpreting? Under what circumstances and conditions? What might have happened to them if they had refused to interpret? As in other chapters in the volume, this chapter contains a reflection on the language situation in the *lagers*, while also focusing on the Majdanek *lager* in the city of Lublin. While the ‘official’ language of the *lager* was German, a new kind of jargon was also created among the prisoners: the so-called

lagerszpracha, a mixture of Polish, Yiddish, Hungarian, Silesian, etc. Interpreting and translation tasks were performed either by camp registrars and messengers, or by a group of inmates. These interpreters had numerous tasks to perform: translating commands, ‘welcome speeches’ and diagnoses given by the Russian and Polish doctors working in the ‘hospital barrack’ of the camp, but also censoring documents and letters in the camp’s postal department. The article presents in detail not only photographs of original documents, but also a list of the *lager* interpreters.

Mark Zurov’s chapter deals with the terrible treatment of Deaf Jewish people during the period of the Holocaust. Zurov explains the situation of these people who were considered unworthy of life by the ideology of the Third Reich and presents the personal stories of some Deaf survivors who explained how they tried to communicate in the camps.

Part four of the volume contains three chapters on ‘Translating the Legacy of the Holocaust’. In *On the Hermeneutics of Holocaust Survivor Memoirs*, Peter Kuon describes how the written testimonies of Holocaust survivors are often clumsy, monotonous or even flawed, sometimes characterised by ‘semantic collapse’ (p. 159), due to the fact that their authors, who were of different origins and a variety of educational backgrounds, were giving accounts of deeply traumatising experiences. Kuon offers the reader a hermeneutic methodological approach to interpreting, analysing and understanding these memoirs. In chapter ten, *The Ambiguous Task of the Interpreter in Lanzmann’s Films Shoah and Sobibor: Between the Director and Survivors of the Camps and Ghettos*, Francine Kaufmann presents an equally interesting article on the role of interpreters working with concentration camp survivors during the shooting of Claude Lanzmann’s films, *Shoah* and *Sobibor*. The consecutive interpreters’ task was to interpret during the interviews that were included in the films, which can therefore be viewed as neither fiction nor documentary. In the following chapter, Sylvia Degen deals with the process of translating video testimonies of survivors of the national-socialist terror for use in education. The chapter introduces an extensive collection of video interviews with survivors, established by the *Survivors of the Shoah Visual History Foundation*, and addresses a number of problematic issues that arose during the translation of these interviews. One of these issues is the conflict between the requirement of authenticity of the translations and the fact that the materials were compiled for educational purposes, which meant that the language had to be fine-tuned accordingly. Furthermore, the scarcity of funds rendered the translators’ task extremely difficult; even though they did not receive decent remuneration for their work, throughout the project they felt that they had to devote a significant amount of time to their task, as they considered it important to

communicate and raise awareness of the issue in order to prevent such terrible things happening again.

The fifth and final section of the volume deals with the ‘Limits of Permeability’. Here, Victor Milosevic explores the situation of *Interpreters in Soviet Prisoner-of-War Camps*. The article identifies two types of interpreters who were appointed to interpret in Gulag camps: former Soviet military interpreters and bilingual prisoners of war. In this chapter Milosevic explores the changing, elastic role of interpreters who were able to influence the course, or even the outcome of the mediating situation (Milosevic, 2016:215). In the final chapter of the volume, Piotr Kuhiwczak focuses on the position of the camp interpreters. The chapter deals with interpreters working under pressure, looking at their conduct and their field of responsibility in conflict zones. One important source used in the article are the memoirs of Stanisław Grzesiuk, which reveals the power conferred by language competence in the concentration camps. Language skills could mean an inmate’s survival or that of his or her peers.

This volume offers an interesting glimpse into a relatively new, interdisciplinary research field, and clearly shows that further research is essential if we want to truly understand and acknowledge the significant and crucial role of interpreters and translators working in camps or under extremely hostile conditions, and of those providing assistance in conveying the message of survivors.

Éva PATAKY & Kristóf MÓRICZ
Eötvös Loránd University

Małgorzata Tryuk, *On Ethics and Interpreters*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2015, 201 pp.

À l'aide des acquis en sociologie de la traduction et de documents authentiques encore non-exploités pour reposer des questions d'actualité sur le métier d'interprète, Małgorzata Tryuk entreprend de répondre à toute une série de questions concernant le professionnel d'aujourd'hui, de la condition sociale et la situation linguistique aux spécificités inhérentes de son activité et aux implications éthiques.

Les concepts d'*intercultural agent* (Erving Goffman), d'*habitus* (Bourdieu), et de *norme* (définie et interprétée par Toury, Chesterman et Hermans), ainsi que les approches pragmatiques de Berman, Pym et Gouanvic, tous les trois préoccupés par la réalité palpable, le contexte concret de tout acte de traduction au sens large, permettent d'étudier l'interprète d'une façon complexe. Nous le retrouvons donc en tant qu'« acteur » de l'Histoire, acteur dont les actions sont la résultante d'une personnalité et d'un parcours individuel, d'une somme de compétences professionnelle et d'un concours de circonstances à la fois. Aussi, la notion de neutralité, avec ses synonymes (objectivité, impartialité et non-engagement), si présents aujourd'hui dans le discours sur l'interprète de conférence et l'interprète pour les services publics, acquièrent une nouvelle dimension dans cet ouvrage qui en étudie l'histoire pour aboutir à une véritable sociologie de l'interprétation. S'il persiste un mythe de l'interprète désincarné, transparent, mythe contre lequel, de manière surprenante, les professionnels ne se révoltent pas, Małgorzata Tryuk s'en délimite nettement et à bon escient pour laisser de la place à celui qui interprète dans une réalité qui n'a rien d'idéal.

Les concepts théoriques de la sociologie de la traduction servent ici à mettre en valeur des ressources documentaires qui n'avaient pas été encore analysées sous l'angle du rôle et du statut de l'interprète. Małgorzata Tryuk a puisé ses données à la source, dans les témoignages et les documents officiels réunis dans les archives du Musée mémorial d'Auschwitz-Birkenau, du Musée mémorial de Majdanek, du mémorial KZ-Gedenkstätte Dachau et de l'Institut de la mémoire nationale de Varsovie, ainsi que dans les archives personnelles de Witold Tryuk. C'est d'ailleurs à ce dernier, père de l'auteure, ancien détenu et interprète à Dachau et Flossenbürg, et à Jan Tryuk que le volume est dédié. Les références effectives à l'interprétation *per se* étant rares et éparses dans les documents consultés (p. 56), le travail de l'auteure est d'autant plus remarquable et ses résultats d'autant plus importants pour l'historien, le sociologue et le chercheur dans le domaine. Les informations sont mises en rapport, comparées, puis synthétisées. Le volume, qui est le résultat d'un énorme travail de documentation, constituent une contribution majeure à la connaissance directe de l'évolution de la

profession. Le rôle de l'interprète nous apparaît moins figé qu'on n'a tendance à le croire en ce début du XXI^e siècle.

Or, cette question du rôle a des implications importantes au niveau éthique, même si, pendant des années, les recherches n'ont pas toujours fait ce lien : « It may happen that the interpreter takes on the role of informer, traitor, detective, even executioner who, thanks to his or her special competence – not merely linguistic but also cultural and situational – knows more, can do more, and may do more than 'just interpret' » (p. 34). Les situations extrêmes décrites dans la partie proprement historique soulèvent effectivement des interrogations n'ayant nullement perdu de leur actualité, car, hélas, les situations de conflit font fi des standards professionnels quelle que soit l'époque : Quelle est la limite entre effacement et objectivité ? L'objectivité implique-t-elle l'invisibilité ? Quelles sont les qualités essentielles pour faire face comme interprète en situations extrêmes ? Comment devient-on interprète dans des situations de conflits ? Que fait vraiment l'interprète ? Dans quelle mesure, l'interprète est-il responsable pour ce qu'il dit au nom des autres ? Ce questionnement – qui pourrait continuer – situe la problématique historique dans l'actualité de la recherche et infère de la nécessité d'inclure cette connaissance du passé dans la formation des interprètes, soient-ils de conférence ou non. La réalité de la vie professionnelle (dans un théâtre de guerre ou bien lors des sommets qui décident de la vie de millions d'individus) ne saurait être ignorée, tant que « [s]ome of the competences expected from, among others, diplomatic interpreters, can turn out to be insufficient » (p. 38-40). L'histoire très récente n'en dit pas moins.

Les deux chapitres qui mettent les jalons théoriques (« Setting the scene » et « The Ethics of Interpreters ») sont suivis par deux amples études de cas. Le chapitre 3, « Interpreters in Nazi Concentration Camps. The Case of *Lagerdolmetscher* », révèle une facette inattendue, voire choquante, de l'interprétation (si on peut l'appeler ainsi, tant il y a des différences par rapport à l'activité professionnelle à laquelle nous sommes habitués de nos jours). L'approche rigoureusement scientifique et les paramètres d'analyse bien définis réussissent à mettre de l'ordre dans un foisonnement de sources (documents officiels, témoignages, archives personnelles) et ce qu'il en ressort en est l'image d'un interprète victime. Si l'on ne peut pas juger les professionnels du passé selon les critères modernes de qualité (p. 52), nous voyons dans ce chapitre que les standards du présent peuvent toutefois donner une certaine cohérence à l'étude d'expériences disparates, dont le dénominateur commun est l'interprétation. L'information abondante est organisée à partir d'aspects associés aujourd'hui à la description de la profession : situation de communication et d'interprétation, demande d'interprètes, combinaisons de langues, tâches et rôle de l'interprète, stratégies et techniques d'interprétation.

Le lecteur avisé découvre derrière ces « étiquettes » familières une réalité des plus sombres. L'interprète est avant tout un individu soucieux de survivre, avec tous les aléas que cela implique. Certains « profitent » de leur position et sauvent des vies, comme cet interprète qui remplace les dires de son client par un mensonge qui fonctionnera à merveille (p. 94-5 ; voir aussi p. 64 et suiv., 90), d'autres, poussés par le désespoir, deviennent des bourreaux. Il n'est pas surprenant d'apprendre qu'il y a eu beaucoup d'abus, mais leur ampleur est quand même choquante, ce qui nous fait apprécier le progrès enregistré par la profession après la guerre.

Dans le chapitre 4, « The War Crimes Trials in Poland (1946-1948) », l'auteure se penche sur le déroulement des procès qui ont eu lieu devant la Cour Nationale Suprême de Pologne après la guerre. Malheureusement, beaucoup de documents ont disparu (p. 125), mais ceux qui restent sont très bien exploités dans ce volume. Le parallèle avec le procès de Nuremberg et le travail du Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient fait mieux ressortir des particularités de la situation d'après-guerre en Pologne qui seraient restées autrement inconnues. C'est en même temps, tout comme le chapitre précédent, un travail de mémoire touchant : « [t]he work of the 'Polish pioneers' in courtroom interpreting was by any account exceptional. It constituted a link to today's exercise of courtroom and conference interpreting in Poland » (p. 144).

Comme l'auteure l'anticipe déjà dans les deux premiers chapitres, histoire et éthique se recourent puisque, souvent, des problèmes déjà rencontrés par le passé resurgissent, malgré les progrès faits en interprétation de conférences et malgré les standards qui semblent bien établis. L'analyse du passé permet à l'auteure d'attirer l'attention sur des problèmes d'une actualité pressante. Ainsi, dans « Military and Wartime Interpreters », le lecteur (re)découvre le travail de l'interprète dans les théâtres de conflit récents et présents et tout ce qui reste encore à faire pour avancer vraiment dans toutes les branches de la profession, notamment dans celles qui sont, par leur nature, les plus vulnérables.

Cet ouvrage à caractère à la fois historique et sociologique, parsemé de portraits dont la somme est un hommage à ceux qui font l'Histoire dans la plus grande discrétion, n'est sans doute pas un livre sur l'interprète idéal. Il indique pour autant une voie à suivre pour s'en approcher, puisque ce regard vers le passé est à même d'éclairer le présent et de prévenir le pire à l'avenir. Le rôle accru de l'éthique dans la profession a eu déjà un effet important : de plus en plus d'interprètes refusent de s'engager à interpréter pour transmettre des messages qui vont à l'encontre de leurs principes. Le livre est une belle illustration de l'idée qui est à la base de ce numéro : l'histoire est bien plus qu'une accumulation de dates, de noms, de chronologies ; pour qui sait l'interroger, elle est une source de réponses à des questionnements ardues de l'actualité. Plus important encore,

l'ouvrage est effectivement, un repère incontournable pour les instances qui peuvent vraiment changer la donne. De tels efforts s'ajoutent aux initiatives des forums professionnels (voir, en annexe, la Déclaration de 2010 de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, la Résolution 1738 (2006) du Conseil de sécurité de l'ONU, la Résolution R402 de l'AIIC, la Déclaration de Grenade) et prouvent que la communauté académique a son mot à dire dans la résolution des problèmes trop nombreux des interprètes travaillant dans des conditions loin d'être idéales. Pour reprendre les mots de Małgorzata Tryuk : « Raising the awareness of all stakeholders and actors – perhaps above all including interpreters themselves – will result in a more precise understanding of the work of interpreters as responsible and active participants in a process and event, and not only supposedly neutral and impartial intermediaries or 'machines' who are always faithful to the original » (p. 163).

Alina PELEA
Université Babeş-Bolyai

AIIC Groupe Histoire, Naissance d'une profession. Les soixante premières années de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence, AIIC, Geneva, 2013, 320 p.

Paru en 2013 pour marquer le soixantième anniversaire de l'AIIC, l'ouvrage *Naissance d'une profession, les soixante premières années de l'Association Internationale des Interprètes de Conférence* est, comme son nom l'indique, le récit d'une double naissance : la naissance d'une profession ainsi que celle de l'association qui deviendra son porte-flambeau et l'un des grands vecteurs de son développement. Ouvrage collectif, *Naissance d'une profession* est le fruit des efforts du Groupe Histoire de l'AIIC, groupe de travail sur l'histoire de l'association et de la profession créé en 1997, composé dans un premier temps de Claude Namy, Wadi Keiser, Marie-France Skuncke, Irène Testot-Ferry et George Lafrance et repris par la suite par Gisela Siebourg, Monique Ducroux, Christopher Thiéry et Anne-Marie Widlund-Fantini. À leurs textes, datant de différentes périodes, s'ajoutent des contributions signées, entre autres, par Anne-Chaves Rivier, Vincent Buck, Danielle Grée et Andrew Gillies. *Naissance d'une profession* est structurée en deux parties, la première retraçant l'évolution chronologique de la profession et de l'association, alors que la seconde se concentre sur de grands sujets tels que le secret professionnel, les accords quinquennaux... etc.

Dans sa première partie, l'ouvrage se penche d'abord sur l'avant AIIC, c'est-à-dire sur le métier d'interprète avant que celui-ci ne devienne une profession à part entière. Ainsi, retrouve-t-on l'interprète dans la Genèse, aux côtés de Joseph, dans le Nouveau Testament auprès de Saint Paul, ou alors chez Hérodote et Thucydide accompagnant les diplomates durant les négociations de paix. L'interprète fait son apparition également lorsqu'une offensive à l'encontre d'une lingua franca se fait sentir, le latin ou le français dans les cas donnés. Cela mène, rappellent les auteurs, à la création de l'école des drogman à Constantinople ou alors à l'apparition-même de l'interprétation de conférence, à l'occasion des négociations de paix de Versailles, quand les anglophones voulurent s'exprimer dans leur propre langue au lieu de passer par le français.

Toujours dans cette première partie, Wadi Keiser passe en revue la période post-Versailles, qui précéda la création de l'Association (1918-1953) et marqua ce qu'il appelle « la genèse » de l'interprétation de conférence en tant que profession. On y retrouve des figures emblématiques, tant parmi les interprètes, que parmi leurs bénéficiaires : Paul Mantoux, interprète préféré de Lloyd George et Lord Asquith, tout comme Jean Herbert, qui fit reconnaître le statut de l'interprète de conférence et rédigea le *Manuel de l'interprète*. Keiser se penche ici sur la période

des grands « consécutivistes », comme Antoine Velleman, André Kaminker ou Elisabeth Meister et évoque leurs épatantes prestations « d'une heure entière, debout » qui les firent briller de tous leurs feux devant leurs délégations respectives. On fait également référence à l'antagonisme que la plupart d'entre eux vouèrent à la simultanée, technique d'interprétation qui se fit connaître à l'occasion des procès de Nuremberg, moment clé de la genèse professionnelle, comme l'explique Marie-France Skuncke un peu plus loin. Des thématiques telles que l'évolution des marchés et les conditions de travail (la charge de travail, bien souvent inhumaine, la rémunération, etc.) y sont très bien décrites, parfois même avec une touche d'humour. L'aspect de la formation et l'apparition de grandes écoles d'interprétation y sont également évoqués.

Le paysage de la genèse telle que décrite par Wadi Keiser, annonce et justifie la nécessité d'une certaine standardisation et organisation de ce métier en plein essor et en pleine découverte de ses propres besoins et de ses limites. D'ailleurs, certains groupements précurseurs de l'AIIIC, souvent à caractère régional, tels que l'AIT, la IACIT ou la FLIG sont passés en revue dans ce même chapitre.

Dans la partie qui suit, Marie-France Skuncke présente l'apparition de l'AIIIC en tant que représentante de la profession à vocation mondiale dont les membres fondateurs se chargeront, entre autres, de la préparation d'un code d'honneur et de la définition des conditions de travail, y compris des tarifs. On y retrouvera aussi le discours prononcé le 3 mars 1963 par Constantin Andronikof, principal fondateur et ancien Président de l'Association, véritable chronique des dix premières années de l'AIIIC, rappelant ses principes directeurs, tout comme que ses points faibles à surmonter.

Irène Testot-Ferry introduit ensuite la période dite parisienne de l'association, d'après le nom de la ville qui abritait son siège avant Genève et rappelle les péripéties vécues par l'AIIIC au fur et à mesure de son expansion (l'affaire « américaine »), ainsi que l'attention d'ores et déjà portée à la prévoyance sociale pour les interprètes indépendants. La période genevoise de l'association est présentée par la suite toujours par M.-F. Skuncke. Il s'agit d'une période où l'AIIIC peaufine ses relations avec les grands employeurs, tout comme sa procédure d'admission pour les nouveaux membres (l'introduction du statut de pré-membre). Le code professionnel sera également amélioré par l'introduction du principe de « contrat direct » entre l'interprète et l'organisateur véritable de la conférence, par souci d'éviter « le nombre grandissant d'intermédiaires ».

Naissance d'une profession comprend également deux séries de mini-biographies, principalement rédigées par A.-M. Widlund-Fantini, permettant au lecteur de se familiariser avec la vie et les parcours professionnels de ceux qui furent les fondateurs et principaux promoteurs de la profession : André Kaminker,

Hans Jacob, Constantin Andronikof, Jean Herbert, Wadi Keiser, Marie-France Skuncke, Christopher Thiéry, Irène Testot-Ferry, Zoran Seleskovitch, Danica Seleskovitch (le groupe des « vétérans ») et R.K. Lochner, A. Bernstein, A. Daly, G. Siebourg, M. Ducroux, M. Sy, J.-P. Allain, J. Mackintosh, B. Krémer, L. Fitchett (anciens présidents de l'AIIC).

Le chapitre « Les Assemblées, principales décisions » met en exergue des avancées telles que l'annuaire de l'AIIC et son classement linguistique (A-B-C), mis au point par Danica Seleskovitch afin de garantir la maîtrise professionnelle de ses langues de travail, les fonds de solidarité de l'Association, la « lettre d'engagement », l'introduction du *per diem* ou les conditions de voyage.

La deuxième partie de l'ouvrage, dédiée aux grands sujets, se penche sur des thématiques comme le devoir de discrétion absolue de l'interprète vis-à-vis de son client (le secret professionnel), les accords quinquennaux avec les grandes organisations intergouvernementales et la contribution de ces dernières à un régime de prévoyance pour les interprètes freelance, l'apparition des groupes régionaux au sein de l'AIIC permettant une meilleure gestion décentralisée, les mesures antitrust, régissant des aspects tels que les tarifs minimaux, le *per diem*, les frais et les conditions de voyage, les frais d'annulation, les services *pro bono*, etc.

Enfin, le chapitre « Commissions » présente le rôle et le fonctionnement de différentes Commissions de l'AIIC, telle que la fameuse CACL (Commission des Admissions et du Classement Linguistique) ou alors la Commission des permanents, traitant des problématiques spécifiques aux interprètes fonctionnaires des organisations nationales et internationales.

On pourrait dire, en fin de compte, que la naissance d'une profession suit des logiques similaires à la naissance d'un État : il faut d'abord un organisme structurant et reconnu, un cadre normatif puis, un récit collectif de référence, une histoire. Grand premier pas dans la direction de l'historiographie de l'interprétation de conférence, le présent ouvrage pose sa propre pierre à l'édifice de cette profession.

Maria IAROSLAVSCHI
Université Babeş-Bolyai

Carolyn Ball, *Legacies and Legends: History of Interpreter Education from 1800 to the 21st Century*, Foreword by Carol J. Patrie and Anna Witter-Merithew, Edmonton, Interpreting Consolidated, 2013, 212 pp.

Based on Dr Carolyn Ball's doctoral research studies, *Legacies and Legends* covers more than two centuries of sign language interpreter education in the USA. After ten years of research, Dr Ball has produced a book that is both a fascinating documentary resource and a useful tool that successfully documents the history of sign language interpreter education, thus filling a significant gap in the history of the profession.

Though writing about past events, Dr Ball focuses on the future, trying to use the lessons of history to provide inspiration and solutions, as well as a useful guide for interpreter educators. What makes this book a truly captivating read is the fact that the author goes far beyond listing historical facts and figures, instead bringing past events to life through testimonies, pictures, and interviews with key figures in the development of this field.

For readers who are sign language interpreters or educators, it is fascinating to observe the birth and growth of this field in what is one of the most developed countries in the world as far as sign language interpreting is concerned. It is also remarkable to see how rapidly some aspects evolved, and the high standards that have been reached, sometimes in leaps and bounds. At the same time, the work of Dr Ball aims to help develop the field even further, clearly pinpointing flaws and errors, as well as the key issues that have arisen time and time again since they were first brought up in the 1960s. All these evolutions, unresolved issues and changes in the history of this field are concisely presented in the table 'Historical Patterns in Interpreter Education'.

In terms of content, the seven chapters of the book take the reader on a journey from the expeditions to Europe in the early 1800s in search of teaching methods for the Deaf, through to 2013 and the modern standards of the interpreting profession. The first two chapters provide an overview of the period 1800-1960, aiming to emphasise the context in which the idea of sign language interpreter education emerged. The following four chapters deal more closely with each subsequent decade, discussing the federal legislation, organisations and institutions, events and, most importantly, key figures that played a role in the development of the field. The seventh and final chapter tackles each of a number of key issues that arise throughout the book from a more practical perspective, discussing the *past* and *present* of each issue and also providing *recommendations*. This chapter covers the following issues: class size, programme length, curriculum, trained educators, students' fluency in sign language, programme standards/accreditation, student screening/evaluation, research, interpreter certification, technology, connection with the Deaf community, and specialised interpreting courses. A variety of further details, facts and timelines can also be found in the appendix.

The interviews and testimonies with some of the legendary figures in interpreter education that feature throughout the book strike the reader with their authenticity and ingenuity. In the early stages of the profession most interpreters seem to have had very little preparation, ethical principles were extremely loose and, interestingly enough, a number of those who would end up becoming legends in the field started off with little motivation for the job: ‘So I stayed, out of a passion that grew from experience and the encouragement of wonderful mentors.’(p.51, interview with Anna Witter-Merithew)

It is particularly interesting to learn through the book some of the motives and mechanisms—beyond the actions and decisions made by the direct stakeholders—that had an impact on the field throughout the history of sign language education. For example, we see how religious settings played a major role in the evolution of interpreter education, with the Central Bible Institute teaching sign language as early as 1948 in Springfield, MO, in order to prepare ‘missionaries and interpreters for the Deaf people worshipping at churches’ (p. 10). Another crucial moment in the history of the profession was when sign language interpreter education was moved to language departments of universities, thus bringing sign language much closer to being recognised as a full and independent language.

As the authors of the foreword rightfully and repeatedly point out, in some ways ‘we keep reinventing the wheel’ (p. xi), as many of the discussions of the 1960s and 1970s are ongoing. Some issues seem to be timeless, such as the need for sign language fluency when entering an interpreter education programme or the idea that an interpreter’s work needs to be financially rewarded. Observing and analysing such patterns, Dr Ball makes a series of suggestions for next steps and for avoiding the repetition of mistakes.

As an interpreter who witnessed the birth of the sign language interpreting profession in Romania, what I found most useful and thought provoking in this book were the questions in the *For Discussion and Reflection* section at the end of each chapter. Most of these are truly essential questions that should be considered by all actors in the field, particularly those who are currently working to build the foundations of sign language interpreter education in their respective countries. These questions make this work a highly interactive read and an important tool in interpreter education, leading readers to rethink their perspective and approach to Deafness, interpreting and interpreter education in general.

Conference interpreting and sign language interpreting rely greatly on the same principles and techniques, and have evolved over the same period and largely in the same manner, while facing the same issues. Despite this, it is only recently that these two fields have really come into contact with each other. There are thus many lessons to be learned from the evolution of sign language interpreting for trainers in conference interpreting, as many of the challenges faced are common to both.

Simona Damian
Babeş-Bolyai University

***Linguistica Antverpiensia New Series – Themes in Translation Studies*, 15/2016, ‘Interpreting in conflict situations and in conflict zones throughout history’, edited by Lucía Ruiz Rosendo and Clementina Persaud.**

According to the US Army Interpreter/Translator Programme interpreters and translators are indispensable assets in conflict zones: ‘They are force multipliers to commanders [...] they are able to hear what is being said around them [...] they can analyze their environment by understanding the people’s body language, nuances, and traditional customs. [...] In short, interpreter/translators have saved lives in [the] theater [of operations]’.¹

Although they serve as important actors in conflicts due to their unique ability to bridge the cultural and the linguistic gaps between the belligerent parties, interpreters are generally underrepresented or even omitted entirely in historical accounts of wars. Nonetheless, recent studies in interpreting have attempted to fill in this gap, including the 15th Issue of *Linguistica Antverpiensia New Series – Themes in Translation Studies* published in 2016.

As suggested by the subtitle, ‘Interpreting in conflict situations and in conflict zones throughout history’, this issue, edited by Lucía Ruiz Rosendo and Clementina Persaud, focuses on the interpreters’ (and translators’) role in conflicts throughout history. The issue covers a wide range of conflicts, from Spanish colonisation on the American continent in the 16th century, to the present-day refugee camps in Lampedusa, Italy, and the articles are chronologically ordered, allowing the reader to follow the evolution of the profession in different conflicts across Europe, Asia and America.

Lucía Ruiz Rosendo and Clementina Persaud present an overview of interpreting in conflict zones and call attention to the lack of awareness concerning the role of language professionals in such situations. They identify three reasons that might explain interpreters’ invisibility in history: ‘the primacy of the written word over the spoken word’, the ‘social status and gender’ of the language brokers, and the fact that the individuals who play ‘secondary roles’ in conflicts may go unmentioned, as ‘historians cannot be expected to include every single available detail in their accounts’ (p. 2). The authors then present the role of interpretation/language brokering throughout history, from antiquity to present times. On the whole, this overview is also a valuable resource to scholars and

¹ US Army Interpreter/Translator Programme, https://www.army.mil/aps/09/information_papers/interpreter_translator_program.html, accessed 18.04.2017.

students who would like to pursue further research in the field, as it contains a thorough literature review.

Anna Maria D'Amore, Verónica del Carmen Murillo Gallegos and Krisztina Zimányi explore interpretation in New Spain during the 16th and the 17th centuries. In the early stages of Spanish colonialism, language mediation went hand in hand with the Christianisation of native populations, and the linguistic and cultural gap was filled by child interpreters, *i.e.* native children raised by Franciscan friars who were taught Spanish and Christian doctrine and who were supposed to act as agents of the colonisers in their communities. Some of these child interpreters became the first Christian martyrs in the Americas, when 'in extreme acts of language brokering [they] provoked acute generational shock among the indigenous population' (p. 41). The main challenge of spreading the faith to the native populations was conveying the doctrine in the local languages, which had no equivalents for most Christian concepts. The authors analyse how the Gospel was adapted in Nahuatl, the language of the Aztecs, using concepts from the target language, in the hope that they would prove to be more effective in making the locals differentiate between 'the pre-Hispanic and the Christian divinities' (p. 48) and embrace the latter.

Pin-ling Chang's paper gives an account of the main interpreters involved in the Sino-Dutch War (1661-1662) in colonial Taiwan. Based on an analysis of the archives of the Dutch East India Company, which documented most of the interpreter-mediated negotiations carried out during the war, the author presents both autonomous (interpreters trained by the colonisers in the local languages) and heteronomous (local interpreters taught the imperial language) interpreters. Ad hoc (for example a Dutch land surveyor) and professional interpreters (Dutch and Chinese) were also employed during the negotiations. Some interpreters acted as agents for one of the parties, carrying out tasks other than translation or interpretation (p. 56). As far as the status of the language professionals is concerned, the analysis of the Dutch East India Company archives shows that the interpreters' opinion regarding developments in the war 'were often sought or respected on the Dutch side' (p. 58), while non-European interpreters did not enjoy very pleasant treatment from either side. Dutch and Chinese alike threatened interpreters with severe punishment in an attempt to limit or avoid possible disloyalty. Manipulation of Dutch interpreters was a strategy used by the Chinese to impress the enemy. As such, the interpreters' loyalty rather than their linguistic abilities or professionalism was the clients' main concern (p. 66).

Using autobiographies and fiction as primary sources, Peter Cowley focuses on three French *officiers de liaison* who acted as interpreters in World War I: the writer André Maurois, the painter Paul Maze and the cartoonist Hansi. All three interpreters say that they would have preferred a more active role in combat

instead of performing translation or interpreting tasks (p. 74). However, they were involved in other activities, such as propaganda and intelligence gathering. Churchill's preface to Maze's memoir points out three traits of the interpreter's role during war: fidelity, trustworthiness and detachment (p. 81). The dichotomy between interpretation as an act of power and interpretation as opposed to warfare (p. 85) is prevalent in all three accounts from World War I, being at the core of interpreters' identity.

The paper by María Gómez Amich is the first of five papers in this issue that deal with interpretation in World War II. The paper presents the role of interpreters in the British Intelligence Services, commonly known as MI6. The informant is June, a former employee of the MI6 translation division with German as a working language, who translated both written and oral messages, thus helping the decoding team. Other tasks performed by June and her colleagues were 'emendation, translation, evaluation, commenting and signal drafting' of messages (pp. 98-99). Flexibility and adaptation to complex tasks were required, as most of the training was carried out on the job. One of the most important aspects of the job was the absolute secrecy, which was maintained until decades after the end of the war, as it was only in the mid-1970s that 'some of the MI6's BP and GCCS workers started to share certain details regarding their jobs with their families and friends' (p. 93). As María Gómez Amich states, when the war ended, 'everything had reached an end, everything except for one: the secretiveness' (p. 101).

Pekka Kujamäki's paper presents the situation of a German-Finnish interpreter, Lahja Ikonen, in World War II. Using Ikonen's published autobiographical manuscripts, the paper gives a detailed account of this interpreter's experience, from recruitment to the end of the posting (1942-1945), when interpreters were sent back to Finland where they were awaited by some locals 'with cobblestones in their hands' (p. 116). An *ad hoc* interpreter, Lahja Ikonen's story is similar to that of most Finnish interpreters who worked for the German army in World War II. Some language competence in German was sufficient to be offered a job, 'language skills equalled interpreting skills' (p. 116), as no formal training was provided before or during the mission. Working for the Germans was very lucrative, as the salary was attractive and interpreters had access to food supplies. Like most interpreters in World War II, Lahja Ikonen performed both translation and interpretation.

Małgorzata Tryuk's paper investigates the Nazi concentration camps and the activities of the *Lagerdolmetscher*, the camp interpreter. The research is based on data collected at Auschwitz-Birkenau Memorial and Museum Archives, the Majdanek Museum Archives and the archives of the Memorial Museum in Dachau and on one fictional source, the movie *The Last Stage* directed by Wanda Jakubowska, herself a survivor of Auschwitz-Birkenau and Ravensbrück. The

author presents the linguistic situation in concentration camps and emphasises that survival ‘without some knowledge of German was practically impossible’ (p. 123), since all orders were given in German by the Nazi staff, regardless of the multilingual profile of the prisoners. Knowledge of German was essential not only for personal survival but also for the survival of friends and colleagues, as it guaranteed access to vital information. The interpreters’ tasks ‘went far beyond the neutral transfer of information from one language to another’ (p. 139) and they were hostages ‘to their own skills: they had no choice but to execute the task’ (p. 140). Given the nature of the conflict zone under study, notions such as the impartiality and neutrality of the interpreter are also discussed by the author.

The next two articles depict the Pacific theatre in World War II. Tian Luo analyses the interpreters’ and translators’ role in China-Burma-India (CBI) from a military point of view, using a variety of sources, such as the memoirs of interpreters, news reports, academic papers and PhD theses. Described as a ‘unique and indispensable intangible factor of combat power’ (p. 146), translation—alongside intelligence, fighting spirit and quality of training—can be extremely important for the outcome of a conflict. Over 4000 interpreters worked in the CBI theatre, and the Chinese authorities offered training in both interpreting and military affairs. Interpreters worked in hospitals, in intelligence or in liaison units, and those with engineering skills performed both translation and technical tasks. The author concludes that ‘translation increased the combat power, and eventually contributed to the victory of the Allied Forces’ (p. 157).

Ping Li, Chuanmao Tian and Zhonglian Huang explore the issue of ethics in China’s War of Resistance against Japanese Aggression (1937–1945). Using Joseph Fletcher’s theory on morality that ‘love is the only law one should follow and love as the purpose of all ends justifies anything’ (p. 165), together with the ‘dual identity of the interpreter’ (p. 167) who is faithful to his/her country but also to his/her profession, the authors analyse the difference between professional ethics and situation ethics. The discussion tackles a few dilemmas faced by interpreters working in this conflict that might also apply to other conflicts: should one interpret if one’s personal security is at risk, if the fate of one’s country is at stake, or if the future of human beings is in danger (pp. 178-179); should the interpreter be faithful to the speaker, to the work provider, or to all human beings (pp. 179-180)? The study shows that ‘models of ethics in peacetime are inapplicable to the interpreter ethics in conflict zones’ (p. 183). The authors provide three strategies (pp. 181-182) that interpreters may use in conflict zones when choosing between professional ethics and situation ethics. Firstly, interpreters should follow Fletcher’s principle and aim for ‘the largest benefits and the smallest harm’, secondly, ‘a love of world peace allows interpreters to violate professional codes’,

and thirdly, choices determined by this second strategy depends on the interpreter's own virtue, which might be restricted in the context of war.

Interpretation during the Korean Armistice Negotiations (approximately 575 meetings held between 1951 and 1953) is depicted in the article by Binhua Wang and Minhui Xu. The main primary source is the book *Faithful Echo* by US Army interpreter Robert B. Ekvall. Several aspects of the paper caught our attention: interpretation during the negotiations was mainly performed in the consecutive mode, with the occasional whispering; the interpreter was 'a member of his own camp serving its national interest and political agenda and assuming the same position and attitude as his principal' (p. 193); moreover, there were no civilian interpreters during the negotiations, so military discipline was observed at all times. The interpreters' relations with other actors is also worthy of note: 'There existed a competition, conscious or unconscious, between the interpreters on the two opposing sides' (p. 194), while 'The relationship between the interpreter and his principal was basically an inferior-superior one' (p. 195). At the same time, the interpreter had a very specific role, which was to be 'equally clear or cloudy in another tongue' (p. 198), and as far as ethics were concerned, the interpreter had to be 'loyal only to the original speaker' (p. 200).

Svetlana Probirskaja's paper explores how Soviet interpreters in World War II and in the Soviet-Afghan war (1979-1989) were depicted in the media. The primary sources used by the author are memoirs of former interpreters, documentaries, the site of the Military Institute of Foreign Languages (MIFL) alumni club, interviews and newspaper articles. The author states that wartime interpreters were considered heroes for three main reasons: World War II is considered 'almost sacred in Russia'; the MIFL, considered 'the cradle of Soviet/Russian wartime/military interpreters', enjoys a high status in Russia; and it was many of these wartime interpreters who founded the Soviet interpretation and translation school and were considered top professionals (p. 206). On the other hand, interpreters that worked in the Soviet-Afghan war do not enjoy the same status, as the war itself was considered 'a political mistake, a stalemate, an inglorious war and a vain war' (p. 213). The author concludes that the 'public narrative of a particular war, that is, how it is perceived in a society, has an impact on the attitudes towards the veterans of that war' (p. 221), interpreters included.

Marija Todorova investigates the role of interpreters during the conflicts in Kosovo and Macedonia in the late 1990s and early 2000s. The main hypothesis of the article is that interpreters acted as quasi-mediators in conflict mediation: they belonged to one of the parties involved in the conflict, 'thus increasing the acceptance of the mediator, and increasing the chances for reaching an acceptable solution' (pp. 232-233). Since interpreting in conflict mediation required specific skills, 'the interpreters expressed the need for receiving more specialized training

in mediation' (p. 236). Neutrality is one of the key aspects addressed by the paper, given the intricate matrix of relationships established between the interpreter, the mediator, and the opposing sides of the conflict. As far as invisibility is concerned, the author states that in this case interpreters were members of the mediation team, and were considered colleagues by the mediators, meaning that they were therefore quite visible during the mediation meetings (p. 238). The interpreter's trustworthiness was also important in the mediation: 'not only trust between the mediator and the interpreter, but also between the interpreter and the other parties' (p. 235), as cooperation is not possible without trust. One of the interpreters involved in this mediation stated, 'It is vital that all the parties to the conversation are able to trust each other and not feel that the contents of a private conversation will be relayed to outside parties' (p. 235).

Mihaela Tălpaş analyses the situation of Afghan interpreters at the beginning of the 21st century, presenting the positive attitude of the US army towards interpreters. The interpreters are the 'only connection to the Afghan population', serving as the soldiers' 'lifeline to Afghanistan'. An interpreter may also be a cultural adviser, a subject matter expert on Afghanistan, a 'lie detector', an intelligence source, a phone operator, an interview organiser, or a language teacher (pp. 253-234). Interpreters are expected to perform both oral renditions and translation of written texts as part of their job. Facing the same risks as regular soldiers, the death toll for interpreters in Afghanistan is extremely high (p. 247).

Pekka Snellman's paper addresses neutrality and investigates examples from 14 interviews with Finnish military interpreters. Firstly, the author identifies four dimensions of the interpreter's neutrality: physical, professional, linguistic and cultural (p. 264), and then continues her analysis by identifying some constraints imposed by the conflict situation. As military interpreters are soldiers, they are not expected to be neutral, since 'within the sphere of influence of a military culture, trust is founded upon loyalty, or "non-neutrality"' (p. 266). As far as the physical dimension of neutrality is concerned, military interpreters live and work in the same premises as other soldiers and wear the same uniform, thus making them non-neutral. Speaking about doing his job as an interpreter while observing military discipline, one informant said, 'you have to learn how to act neutrally while being partial' (p. 270), thus demonstrating the difficulty of balancing the dual identity of soldier/interpreter. Military interpreters with an immigrant background felt a strong sense of loyalty to the Finnish Army, regardless of their native culture. Interviewees declared that if there was a conflict of interests between interpreting ethics and military orders, the latter trumped the former: 'You have to really consider what's best for the platoon at all times' (p. 274). The neutrality issue for military interpreters is not a clear-cut issue; as one informant stated, 'you have to

know the language well, be able to keep calm, and [...] be impartial – up to a certain point’ (p. 277).

Annarita Taronna’s article depicts the role of language mediators assisting African migrants in Lampedusa. Most of the informants describe themselves as activists, who offer complex assistance to migrants that goes beyond interpretation. Among the issues mentioned by interpreters interviewed by the author was the use of English as a *lingua franca*, in which words from foreign languages are added to ensure effective communication: ‘The English language we use to communicate with the migrants is necessarily a simple one but also a mixed code composed of some words or expressions from other languages (ex.: French, Spanish or even Arabic)’ (p. 289). In this context, the author suggests that contact English is emerging with the migration flows as a new ‘variety in its own right’ (p. 291). The ‘conflict between neutrality and advocacy’ appears when language mediators have to explain the rules of the camp and bear in mind the cultural background of the migrants.

This issue of *Linguistica Antverpiensia New Series – Themes in Translation Studies* is a coherent and valuable contribution to the history of interpretation. Dealing with the complex situation of wartime interpreters, the contributors answer many relevant questions about recruitment and appropriate training (or the lack thereof), the multitude of tasks performed by interpreters in conflict situations, the dynamics of the interpreter’s identity and its impact on professional ethics, the risks faced while working in combat zones, and the complexity of relations established between the interpreters and all the other actors involved in a conflict.

Veronica Manole
Babeş-Bolyai University

***The Interpreters' Newsletter*, n° 21/2016, « Interpreting and interpreters throughout history », coordonné par Caterina Falbo et Alessandra Riccardi.**

Il n'y a pas de présent sans passé, tout comme il n'y a pas d'avenir sans présent. Aussi, pour mieux comprendre le rôle de l'interprète de nos jours, il est fort utile de se pencher sur l'image de l'interprétation et de l'interprète au fil de l'histoire. C'est justement ce que s'engage à faire le 21^{ème} numéro de la revue *The Interpreters' Newsletter*, s'intégrant ainsi dans une tendance actuelle dans le domaine des études sur l'interprétation. Les huit contributions réunies dans ses pages s'appuient sur des sources interdisciplinaires pour faire valoir le rôle de l'interprète au fil des ans : Archives publiques / nationales et privées, collections de films et de photos, de l'histoire orale (des interviews), des mémoires.

La première contribution est celle de Jesús Baigorri-Jalón qui s'intéresse à Georges Rabinovitch, chef-interprète de l'ONU à partir de 1947. L'étude est intéressante tant du point de vue du sujet que de l'approche, l'auteur utilisant comme sources témoignages oraux et photographies. Les témoignages sont un instrument de recherche précieux puisqu'ils apportent une touche personnelle, souvent novatrice, au sujet analysé, même si la mémoire de la personne interrogée a ses limites. Les photographies ajoutent un élément visuel également personnel et révélateur. L'étude est également un signal d'alarme qui souligne la fragilité et la fugacité des archives privées qui peuvent souvent passer inaperçues. C'est pourquoi il est important de les faire parvenir au public et de laisser les professionnels s'en occuper pour mieux les préserver.

Après ce portrait individuel, Karin Sibul fait ressortir, dans l'article suivant, le rôle de l'interprétation et des interprètes au niveau d'un pays. On se penche ici notamment sur l'Estonie, à l'époque où elle faisait partie de l'Union Soviétique, entre 1944 et 1991. L'auteure dévoile ici une découverte, celle des premières séquences d'interprétation simultanée en estonien, enregistrées en août 1940, à Moscou. Karin Sibul analyse l'interprétation de l'estonien en russe et de l'estonien en d'autres langues pour montrer comment elle a pu faciliter la communication entre la Russie et les communautés qui parlaient l'estonien. En même temps, l'article fait une estimation du nombre d'interprètes travaillant en Estonie pendant la période analysée.

La troisième contribution nous amène au 11^{ème} Congrès Pénal et Pénitentiaire International d'août 1935, à Berlin. C'est la première fois que cet événement est analysé du point de vue de l'interprétation. Charlotte P. Kieslich étudie la manière dont on recrutait les interprètes et dont on organisait les missions d'interprétation. Elle conclut qu'il existait déjà une approche professionnelle de

l'interprétation de conférence dans les années 1930 (elle rappelle l'existence d'une association des interprètes et des traducteurs, la *Reichsfachschaft für das Dolmetscherwesen*, RfD [L'Association des interprètes du Reich]). L'étude souligne aussi l'importance du travail en équipe: les interprètes travaillaient à deux pour préparer leur interprétation ; chacun analysait une moitié du document et, si l'un d'entre eux ne réussissait pas à finir le travail, l'autre était aussi privé des informations contenues dans le document. En outre, pour être toujours au courant des événements, ils se réunissaient tous, même ceux qui n'interprétaient pas ce jour-là, chaque matin et chaque après-midi, avant chaque session, pour un compte rendu. Le travail en équipe et le besoin d'être informé sont deux éléments communs avec l'interprétation d'aujourd'hui, tout comme l'imprévu auquel il fallait déjà savoir faire face : répondre à des demandes urgentes, intervenir dans des réunions que l'on n'avait pas préparées, etc. Un autre aspect pris en compte est l'influence du régime nazi sur le travail des interprètes.

Garry Mullender s'enquiert du rôle de médiateurs linguistique et culturel des interprètes dans l'Inde portugaise. Deux catégories d'interprètes s'y distinguaient : d'une part, celle des détenus et des esclaves lors des missions dangereuses (leur loyauté étant par ailleurs souvent mise en question, comme c'est encore aujourd'hui le cas des interprètes d'Irak et d'Afghanistan), et, d'autre part celle des chrétiens qui connaissaient bien à la fois le portugais et leur langue maternelle. À l'époque, l'interprétation se faisait de manière improvisée avec des résultats à la mesure. Les grandes découvertes géographiques impliquaient des contacts avec de nouveaux peuples, de nouvelles cultures. Cela entraînait un besoin urgent de communiquer dans des langues pour lesquelles il n'y avait pas de véritables interprètes. Donc, les attentes des clients de ces médiateurs linguistiques n'étaient pas trop hautes ; les interprètes répondaient simplement à des besoins fonctionnels et pragmatiques. Tel n'était pas le cas des missionnaires ; ces derniers avaient le temps de préparer leur mission et répondaient avec minutie aux défis posés par la terminologie religieuse et par les termes qui n'existaient pas dans les langues indigènes. Ce contraste entre les autorités séculaires et chrétiennes dans leur rapport à l'interprétation est ici bien mis en évidence.

Toujours dans le contexte de la colonisation, mais au XIX^e siècle cette fois-ci, Emanuele Brambilla nous fait découvrir l'interprète-diplomate qui, de par sa participation aux négociations dans les traités entre les colonisateurs blancs et les tribus indiennes d'Amérique du Nord, plus précisément celle des Sioux, a eu une importante influence politique. Le rôle des interprètes dans l'extension territoriale des colons a été significatif dans le contexte où les traités n'étaient qu'un instrument pour que les colonisateurs puissent tromper les Indiens et leur faire quitter leur terre. Hormis la dimension éthique, d'un point de vue linguistique une des principales difficultés auxquelles ont été confrontés les interprètes réside dans

le caractère métaphorique / symbolique / évocateur / spirituel des langues indigènes. Dans ce cadre, il était d'autant plus vrai que « si un Indien éloquent avait un mauvais interprète, ses paroles pouvaient se transformer en prose fade, alors qu'un bon interprète pouvait faire d'un mauvais orateur, un poète » (p. 66, notre traduction). L'auteur met en exergue les figures de deux interprètes-clés de cette époque, l'un appartenant au camp des indigènes, Charles Picotte, et l'autre au camp des colonisateurs, le révérend Samuel D. Hinman. De manière plus ou moins visible, les deux ont soutenu la cause des Blancs.

Les deux contributions suivantes sont consacrées à l'interprétation gestuelle. Anne M. Leahy analyse « le cas de Rouston », jugé à la Cour pénale centrale de Londres en 1786 et nommé d'après le témoin sourd-muet qui a joué un rôle essentiel dans sa résolution. Ce procès est particulièrement important car il a posé les bases du protocole d'interprétation en langue des signes en contexte juridique, y compris le serment prêté par l'interprète. Il est aussi très intéressant de voir que le terme « interprète » était déjà utilisé pendant la première moitié du XVIII^{ème} siècle dans le contexte juridique.

Cynthia Kellett Bidoli retrace l'évolution historique de l'interprétation gestuelle, de la langue des signes et de l'éducation pour les sourds, tout en insistant sur le début de l'interprétation professionnelle en langue des signes. Sa contribution démontre que l'histoire de l'interprétation gestuelle est fortement liée à celle de l'éducation pour les sourds. Charles Michel Abbée de l'Épée a introduit la langue des signes dans les écoles européennes dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. À partir de 1880, lors du Congrès International de Milan, l'oralisme a fait reculer l'éducation basée sur la langue des signes au sein des écoles américaines et européennes. Les sourds étaient obligés d'apprendre le langage oral, il n'y avait donc pas besoin d'interprètes gestuels. De plus, puisque la langue des signes n'était pas utilisée dans un contexte institutionnel mais uniquement dans un cadre familial ou domestique restreint, il y avait beaucoup de variétés, d'idiolectes ou de dialectes, y compris plusieurs systèmes d'interprétation gestuelle au sein d'un seul pays (l'auteure nous donne l'exemple de l'Italie). L'interprétation gestuelle a peu à peu acquis la reconnaissance officielle en tant que profession : aux États-Unis dans les années 1960 pour commencer, puis ailleurs dans le monde. C'était notamment grâce aux recherches qui ont montré que l'apprentissage de la langue des signes était bénéfique pour le développement intellectuel des sourds.

Ce numéro thématique de *The Interpreters' Newsletter* se clôt sur un retour à l'époque des princes de l'Île Éléphantine, qui, selon Gardiner, qui surveillaient le travail des drogmans. L'auteure, Caterina Falbo, se concentre donc sur l'une des premières références aux interprètes, un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre dans les études sur l'histoire de l'interprétation, et nous présente deux perspectives: celle de Gardiner et celle de son opposant, Goedicke, qui démontre que

l'hieroglyphe interprété par Gardiner comme « dragoman » signifie plutôt « étranger » qu'« interprète ». Cette dernière contribution réitère la subjectivité des conclusions tirées des faits historiques et des sources analysées, chaque auteur mettant son empreinte personnelle à l'interprétation des données, en fonction de sa formation professionnelle et de ses convictions. Ce retour à l'Antiquité est, par ailleurs, l'occasion pour Caterina Falbo de s'interroger sur l'avenir de la profession (le statut social des interprètes, le rôle des mots dans la description objective des réalités), ce qui montre la permanente actualité des sujets historiques dans la recherche sur l'interprétation.

La richesse de ce numéro de la revue *The Interpreters' Newsletter* réside dans la diversité des sujets, des contextes et des cadres temporels abordés par les auteurs mais aussi dans les méthodes de recherche et les sources utilisées. Les articles réunis nous font mieux comprendre l'évolution de la profession d'interprète depuis l'Antiquité et les « batailles » gagnées, tout en nous faisant mieux prendre conscience des aspects qu'il conviendrait encore améliorer.

Mihaela TĂLPAȘ
Université Babeș-Bolyai

Magnifique seigneur Par le Sr daramon nre
entendu la bonne et grande affection que auez enuers nous
nous touchent Dont nous auons eu et auons receuant ce
Zomerciez veffectueusement de par nous Vous priant
sucez Il vous dira de par nous Tout amz que vous feriez
de par nous vous employez enuers sa hautesse a la que
cse lance francois qui sont par dela Enquoy nous vous pr
pmission cestre satisfaitz et gratifiez amz que nous
sa ste z Digne garde Escript a Compiègne

Très bon amy
FRANCOIS

ISSN 1844-5586
ISSN-L 1844-5586

RISOPRINT
Cluj-Napoca • 2017

Lautesse